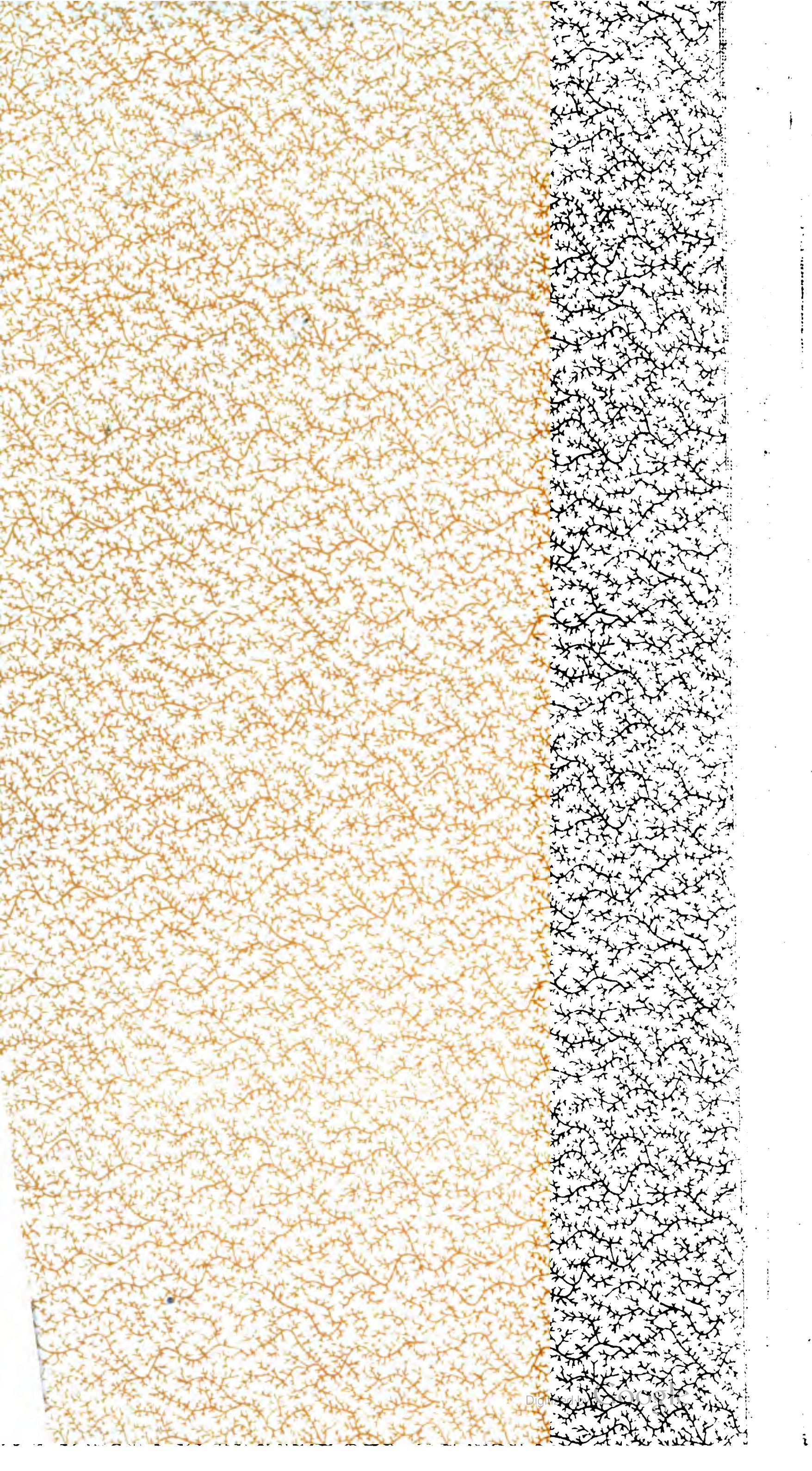
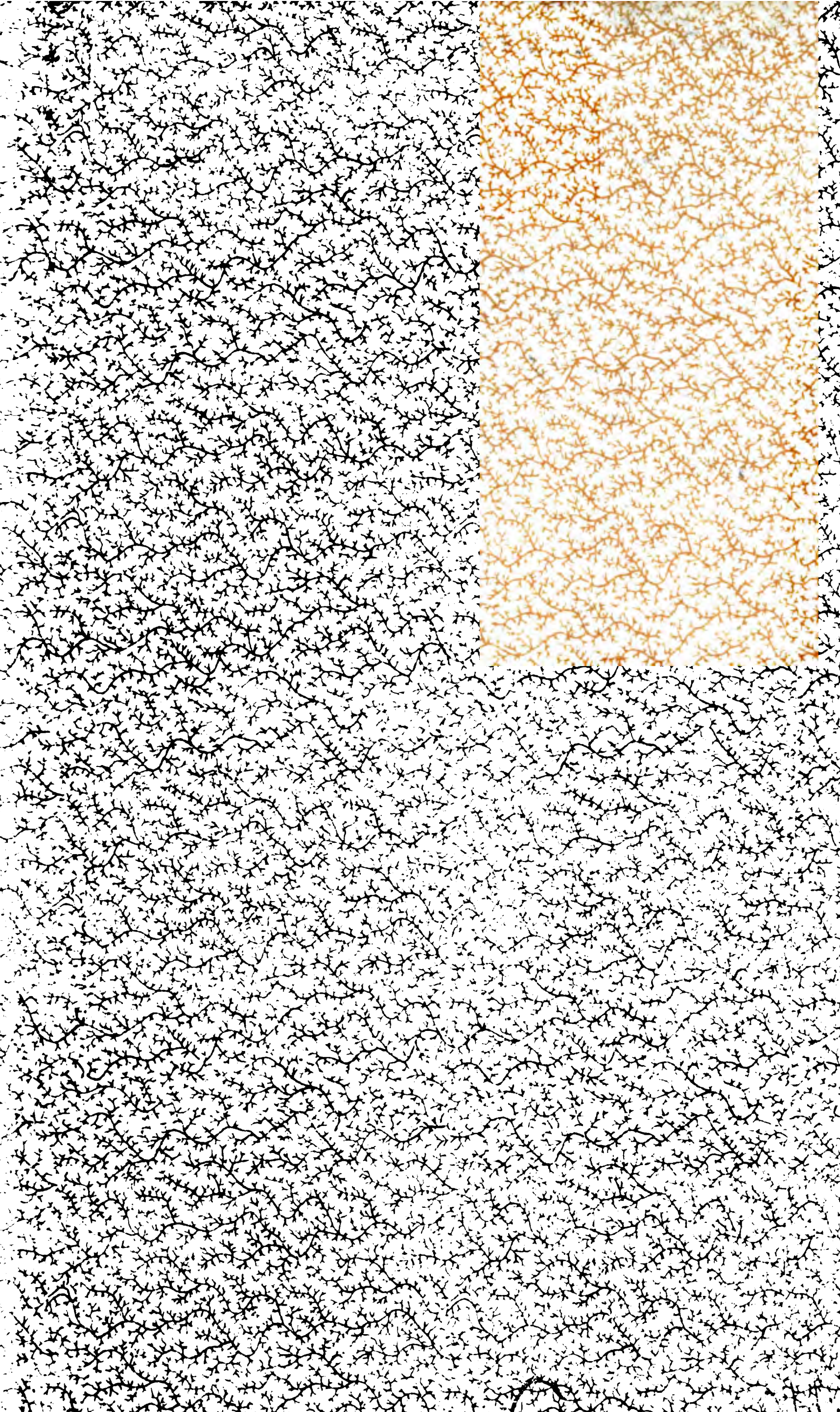




ŒUVRES

DE

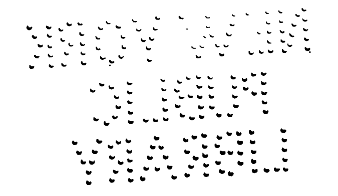
P. CORNEILLE.

TOME V.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1817.



ŒUVRES

DE

P. CORNEILLE,

AVEC

LES COMMENTAIRES DE VOLTAIRE.

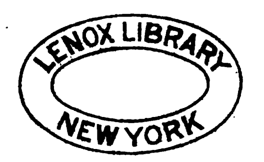
TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

M. DCCC. XVII.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA SUITE

DU MENTEUR,

COMÉDIE.

1643.

PRÉFACE DE VOLTAIRE.

La Suite du Menteur ne réussit point. Serait-il permis de dire qu'avec quelques changemens elle ferait au théâtre plus d'effet que *le Menteur* même? L'intrigue de cette seconde pièce espagnole est beaucoup plus intéressante que la première. Dès que l'intrigue attache, le succès ne dépend plus que de quelques embellissemens, de quelques convenances, que peut-être Corneille négligea trop dans les derniers actes de cette pièce.

ÉPÎTRE.

MONSIEUR,

JE vous avois bien dit que *le Menteur* ne seroit pas le dernier emprunt ou larcin que je ferois chez les Espagnols : en voici une suite qui est encore tirée du même original, et dont Lope a traité le sujet sous le titre de *Amar sine saber á quien.* Elle n'a pas été si heureuse au théâtre que l'autre, quoique plus remplie de beaux sentiments et de beaux vers. Ce n'est pas que j'en veuille accuser ni le défaut des acteurs, ni le mauvais jugement du peuple; la faute en est toute à moi, qui devois mieux

prendre mes mesures, et choisir des sujets plus répondants au goût de mon auditoire. Si j'étois de ceux qui tiennent que la poésie a pour but de profiter aussi-bien que de plaire, je tâcherois de vous persuader que celle-ci est beaucoup meilleure que l'autre, à cause que Dorante y paroît beaucoup plus honnête homme, et donne des exemples de vertu à suivre; au lieu qu'en l'autre il ne donne que des imperfections à éviter; mais pour moi, qui tiens, avec Aristote et Horace, que notre art n'a pour but que le divertissement, j'avoue qu'il est ici bien moins à estimer qu'en la première comédie, puisque, avec ses mauvaises habitudes, il a perdu presque toutes ses grâces, et qu'il semble avoir quitté la meilleure part de ses agréments lorsqu'il a voulu se corriger de ses défauts. Vous me direz que je suis bien injurieux au métier qui me fait connoître, d'en ravaler le but si bas que de le réduire à plaire au peuple, et que je suis bien hardi tout ensemble de prendre pour garants de mon opinion les deux maîtres dont ceux du parti contraire se

fortifient. A cela, je vous dirai que ceux-là même qui mettent si haut le but de l'art sont injurieux à l'artisan, dont ils ravalent d'autant plus le mérite, qu'ils pensent relever la dignité de sa profession, parce que, s'il est obligé de prendre soin de l'utile, il évite seulement une faute quand il s'en acquitte, et n'est digne d'aucune louange. C'est mon Horace qui me l'apprend :

Vitavi denique culpam,
Non laudem merui.

En effet, monsieur, vous ne loueriez pas beaucoup un homme pour avoir réduit un poëme dramatique dans l'unité de jour et de lieu, parce que les lois du théâtre le lui prescrivent, et que sans cela son ouvrage ne seroit qu'un monstre. Pour moi, j'estime extrêmement ceux qui mêlent l'utile au délectable, et d'autant plus qu'ils n'y sont pas obligés par les règles de la poésie : je suis bien aise de dire avec notre docteur :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Mais je dénie qu'ils faillent contre ces règles,

lorsqu'ils ne l'y mêlent pas, et les blâme seulement de ne s'être pas proposé un objet assez digne d'eux, ou, si vous me permettez de parler un peu chrétiennement, de n'avoir pas eu assez de charité pour prendre l'occasion de donner en passant quelque instruction à ceux qui les écoutent ou qui les lisent; mais, pourvu qu'ils aient trouvé le moyen de plaire, ils sont quittes envers leur art; et s'ils pèchent, ce n'est pas contre lui, c'est contre les bonnes mœurs et contre leur auditoire. Pour vous faire voir le sentiment d'Horace là-dessus, je n'ai qu'à répéter ce que j'en ai déjà pris; puisqu'il ne tient pas qu'on soit digne de louange quand on n'a fait que s'acquitter de ce qu'on doit, et qu'il en donne tant à celui qui joint l'utile à l'agréable, il est aisé d'en conclure qu'il tient que celui-là fait plus qu'il n'étoit obligé de faire. Quant à Aristote, je ne crois pas que ceux du parti contraire aient d'assez bons yeux pour trouver le mot d'utilité dans tout son *Art poétique :* quand il recherche la cause de la poésie, il ne l'attribue qu'au plaisir que les hommes

reçoivent de l'imitation ; et, comparant l'une à l'autre les parties de la tragédie, il préfère la fable aux mœurs, seulement pour ce qu'elle contient tout ce qu'il y a d'agréable dans le poëme ; et c'est pour cela qu'il l'appelle l'âme de la tragédie. Cependant, quand on y mêle quelque utilité, ce doit être principalement dans cette partie qui regarde les mœurs, et que ce grand homme toutefois ne tient point du tout nécessaire, puisqu'il permet de la retrancher entièrement, et demeure d'accord qu'on peut faire une tragédie sans mœurs. Or, pour ne vous pas donner mauvaise impression à la comédie du *Menteur*, qui a donné lieu à cette suite, que vous pourriez juger être simplement faite pour plaire, et n'avoir pas ce noble mélange de l'utilité, d'autant qu'elle semble violer une autre maxime, qu'on veut tenir pour indubitable, touchant la récompense des bonnes actions et la punition des mauvaises, il ne sera peut-être pas hors de propos que je vous dise là-dessus ce que je pense. Il est certain que les actions de Dorante ne sont pas bonnes mora-

lement, n'étant que fourbes et menteries; et néanmoins il obtient enfin ce qu'il souhaite, puisque la vraie Lucrèce est en cette pièce sa dernière inclination. Ainsi, si cette maxime est une véritable règle du théâtre, j'ai failli; et si c'est en ce point seul que consiste l'utilité de la poésie, je n'y en ai point mêlé. Pour le premier, je n'ai qu'à vous dire que cette règle imaginaire est entièrement contre la pratique des anciens; et, sans aller chercher des exemples parmi les Grecs, Sénèque, qui en a tiré presque tous ses sujets, nous en fournira assez: Médée brave Jason après avoir brûlé le palais royal, fait périr le roi et sa fille, et tué ses enfants; dans *la Troade*, Ulysse précipite Astyanax, et Pyrrhus immole Polyxène, tous deux impunément; dans *Agamemnon*, il est assassiné par sa femme et par son adultère qui s'empare de son trône, sans qu'on voie tomber de foudre sur leurs têtes; Atrée même, dans *le Thyeste*, triomphe de son misérable frère, après lui avoir fait manger ses enfants: et, dans les comédies de Plaute et de Térence, que voyons-nous autre

chose que de jeunes fous qui, après avoir, par quelque tromperie, tiré de l'argent de leurs pères pour dépenser à la suite de leurs amours déréglées, sont enfin richement mariés; et des esclaves qui, après avoir conduit toute l'intrigue et servi de ministres à leurs débauches, obtiennent leur liberté pour récompense? Ce sont des exemples qui ne seroient non plus propres à imiter que les mauvaises finesses de notre Menteur. Vous me demanderez en quoi donc consiste cette utilité de la poésie, qui en doit être un des grands ornements, et qui relève si haut le mérite du poète quand il en enrichit son ouvrage. J'en trouve deux à mon sens: l'une empruntée de la morale, l'autre qui lui est particulière: celle-là se rencontre aux sentences et réflexions que l'on peut adroitement semer presque partout; celle-ci en la naïve peinture des vices et des vertus. Pourvu qu'on les sache mettre en leur jour, et les faire connoître par leurs véritables caractères, celles-ci se feront aimer, quoique malheureuses, et ceux-là se feront détester, quoique triomphants.

Et comme le portrait d'une laide femme ne laisse pas d'être beau, et qu'il n'est pas besoin d'avertir que l'original n'en est pas aimable pour empêcher qu'on l'aime, il en est de même de notre peinture parlante; quand le crime est bien peint de ses couleurs, quand les imperfections sont bien figurées, il n'est pas besoin d'en faire voir un mauvais succès à la fin pour avertir qu'il ne les faut pas imiter : et je m'assure que, toutes les fois que *le Menteur* a été représenté, bien qu'on l'ait vu sortir du théâtre pour aller épouser l'objet de ses derniers désirs, il n'y a eu personne qui se soit proposé son exemple pour acquérir une maîtresse, et qui n'ait pris toutes ses fourbes, quoique heureuses, pour des friponneries d'écolier, dont il faut qu'on se corrige avec soin, si l'on veut passer pour honnête homme. Je vous dirois qu'il y a encore une autre utilité propre à la tragédie, qui est la purgation des passions; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler, puisque ce n'est qu'une comédie que je vous présente. Vous y pourrez rencontrer en quelques endroits ces deux sortes

d'utilités dont je vous viens d'entretenir. Je voudrois que le peuple y eût trouvé autant d'agréable, afin que je vous pusse présenter quelque chose qui eût mieux atteint le but de l'art. Telle qu'elle est, je vous la donne, aussi-bien que la première, et demeure de tout mon cœur,

MONSIEUR,

Votre très humble serviteur,

P. CORNEILLE.

PERSONNAGES.

DORANTE.

CLITON, valet de Dorante.

CLÉANDRE, gentilhomme de Lyon.

MÉLISSE, sœur de Cléandre.

PHILISTE, ami de Dorante, et amoureux de Mélisse.

LYSE, femme de chambre de Mélisse.

Un Prevôt.

La scène est à Lyon.



DORANTE.

Mes yeux, que vois-je? Où suis-je? Etes-vous des flatteurs?
Si le portrait dit vrai, les habits sont menteurs.....

La Suite du Menteur, Acte III. Sc. 3.

J. F. Ribault sculp. 181

LA SUITE

DU MENTEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.[1]

DORANTE, CLITON.

Dorante paroît écrivant dans une prison, et le geôlier ouvrant la porte à Cliton, et le lui montrant.

CLITON.

Ah! monsieur, c'est donc vous?

DORANTE.

Cliton, je te revoi!

[1] Dès les premiers vers, un grand intérêt commence; Dorante est en prison, après avoir disparu le jour de ses noces : il est vrai qu'il n'a eu aucune raison de s'enfuir quand il allait se marier, que

CLITON.

Je vous trouve, monsieur, dans la maison du roi!
Quel charme, quel désordre, ou quelle raillerie
Des prisons de Lyon fait votre hôtellerie?

DORANTE.

Tu le sauras tantôt. Mais qui t'amène ici?

CLITON.

Les soins de vous chercher.

DORANTE.

Tu prends trop de souci;
Et bien qu'après deux ans ton devoir s'en avise,
Ta rencontre me plaît, j'en aime la surprise;
Ce devoir, quoique tard, enfin s'est éveillé.

CLITON.

Et qui savoit, monsieur, où vous étiez allé?
Vous ne nous témoigniez qu'ardeur et qu'allégresse,
Qu'impatients désirs de posséder Lucrèce;
L'argent étoit touché, les accords publiés,
Le festin commandé, les parents conviés,
Les violons choisis, ainsi que la journée:
Rien ne sembloit plus sûr qu'un si proche hyménée;
Et parmi ces apprêts, la nuit d'auparavant
Vous sûtes faire gille, et fendîtes le vent.
Comme il ne fut jamais d'éclipse plus obscure,

c'est un caprice impardonnable, que ce caprice même le rend un peu méprisable; mais il est en prison; sa maîtresse a épousé son père; ce père est mort: tout cela excite beaucoup de curiosité. C'est une chose à laquelle il ne faut jamais manquer dans les expositions: toute première scène qui ne donne pas envie de voir les autres ne vaut rien.

Chacun sur ce départ forma sa conjecture;
Tous s'entre-regardoient, étonnés, ébahis :
L'un disoit, « Il est jeune, il veut voir le pays »;
L'autre, « Il s'est allé battre, il a quelque querelle »;
L'autre d'une autre idée embrouilloit sa cervelle;
Et tel vous soupçonnoit de quelque guérison
D'un mal privilégié dont je tairai le nom. [1]
Pour moi, j'écoutois tout, et mis dans mon caprice [2]
Qu'on ne devinoit rien que par votre artifice.
Ainsi ce qui chez eux prenoit plus de crédit
M'étoit aussi suspect que si vous l'eussiez dit;
Et, tout simple et doucet, sans chercher de finesse,
Attendant le boiteux, je consolois Lucrèce. [3]

[1] Il faut plaindre un siècle où l'on présentait sur le théâtre de ces idées qui font rougir. De plus, *privilégié* doit être de cinq syllabes, et Corneille le fait de quatre.

[2] *Je mis dans mon caprice* ne peut signifier, *je mis dans ma tête, dans ma fantaisie, dans mon imagination, dans mon esprit* : on n'a pas le caprice comme on a une faculté de l'âme; on peut bien avoir un caprice dans son idée, mais on n'a point une idée dans son caprice.

[3] Ancienne façon de parler qui signifie *le temps*, parce que les anciens figuraient le temps sous l'emblème d'un vieillard boiteux qui avait des ailes, pour faire voir que le mal arrive trop vite, et le bien trop lentement.

Nous ne remarquerons pas dans cette pièce toutes les fautes de langage; elles sont en très grand nombre : mais c'est assez d'avertir qu'en général il ne faut pas imiter le style de cet ouvrage, trop négligé. Il me semble que la meilleure manière de s'instruire est d'observer soigneusement les fautes des bons écrits, parce qu'elles pourraient être d'un exemple dangereux, et de remarquer les beautés des pièces moins heureuses, parce que d'ordinaire ces beautés sont perdues.

DORANTE.

Je l'aimois, je te jure; et, pour la posséder,
Mon amour mille fois voulut tout hasarder :
Mais quand j'eus bien pensé que j'allois à mon âge
Au sortir de Poitiers entrer au mariage,
Que j'eus considéré ces chaînes de plus près,
Son visage à ce prix n'eut plus pour moi d'attraits :
L'horreur d'un tel lien m'en fit de la maîtresse;
Je crus qu'il falloit mieux employer ma jeunesse,
Et que, quelques appas qui pussent me ravir,
C'étoit mal en user que sitôt m'asservir.
Je combats toutefois : mais le temps qui s'avance
Me fait précipiter en cette extravagance;
Et la tentation de tant d'argent touché
M'achève de pousser où j'étois trop penché.
Que l'argent est commode à faire une folie!
L'argent me fait résoudre à courir l'Italie :
Je pars de nuit en poste, et d'un soin diligent
Je quitte la maîtresse, et j'emporte l'argent.
Mais, dis-moi, que fit-elle? et que dit lors son père?
Le mien, ou je me trompe, étoit fort en colère?

CLITON.

D'abord de part et d'autre on vous attend sans bruit;
Un jour se passe, deux, trois, quatre, cinq, six, huit;
Enfin, n'espérant plus, on éclate, on foudroie :
Lucrèce par dépit témoigne de la joie,
Chante, danse, discourt, rit; mais, sur mon honneur,
Elle enrageoit, monsieur, dans l'âme, et de bon cœur.
Ce grand bruit s'accommode, et, pour plâtrer l'affaire,
La pauvre délaissée épouse votre père,

Et, rongeant dans son cœur son déplaisir secret,
D'un visage content prend le change à regret.
L'éclat d'un tel affront l'ayant trop décriée,
Il n'est à son avis que d'être mariée;
Et comme en un naufrage on se prend où l'on peut,
En fille obéissante elle veut ce qu'on veut.
Voilà donc le bonhomme enfin à sa seconde,
C'est-à-dire qu'il prend la poste à l'autre monde;
Un peu moins de deux mois le met dans le cercueil.

DORANTE.

J'ai su sa mort à Rome, où j'en ai pris le deuil.

CLITON.

Elle a laissé chez vous un diable de ménage :
Ville prise d'assaut n'est pas mieux au pillage;
La veuve et les cousins, chacun y fait pour soi,
Comme fait un traitant pour les deniers du roi;
Où qu'ils jettent la main ils font rafles entières;
Ils ne pardonnent pas même au plomb des gouttières;
Et ce sera beaucoup si vous trouvez chez vous,
Quand vous y rentrerez, deux gonds et quatre clous.
  J'apprends qu'on vous a vu cependant à Florence.
Pour vous donner avis je pars en diligence;
Et je suis étonné qu'en entrant dans Lyon
Je vois courir du peuple avec émotion;
Je veux voir ce que c'est; et je vois, ce me semble,
Pousser dans la prison quelqu'un qui vous ressemble;
On m'y permet l'entrée; et, vous trouvant ici,
Je trouve en même temps mon voyage accourci.
Voilà mon aventure; apprenez-moi la vôtre.

DORANTE.

La mienne est bien étrange, on me prend pour un autre.

CLITON.

J'eusse osé le gager. Est-ce meurtre, ou larcin?

DORANTE.

Suis-je fait en voleur, ou bien en assassin?
Traître, en ai-je l'habit, ou la mine, ou la taille?

CLITON.

Connnoît-on à l'habit aujourd'hui la canaille?
Et n'est-il point, monsieur, à Paris de filous
Et de taille et de mine aussi bonnes que vous?

DORANTE.

Tu dis vrai, mais écoute. Après une querelle
Qu'à Florence un jaloux me fit pour quelque belle,
J'eus avis que ma vie y couroit du danger :
Ainsi donc sans trompette il fallut déloger.
Je pars seul et de nuit, et prends ma route en France,
Où, sitôt que je suis en pays d'assurance,
Comme d'avoir couru je me sens un peu las,
J'abandonne la poste, et viens au petit pas.
Approchant de Lyon je vois dans la campagne....

CLITON, bas.

N'aurons-nous point ici de guerres d'Allemagne?

DORANTE.

Que dis-tu?

CLITON.

Rien, monsieur, je gronde entre mes dents
Du malheur qui suivra ces rares incidents;
J'en ai l'âme déjà toute préoccupée.

DORANTE.

Donc à deux cavaliers je vois tirer l'épée;
Et, pour en empêcher l'événement fatal,
Je cours la mienne au poing, et descends de cheval.
L'un et l'autre, voyant à quoi je me prépare,
Se hâtent d'achever avant qu'on les sépare,
Pressent sans perdre temps, si bien qu'à mon abord
D'un coup que l'un allonge il blesse l'autre à mort.
Je me jette au blessé, je l'embrasse, et j'essaie
Pour arrêter son sang de lui bander sa plaie;
L'autre, sans perdre temps en cet événement,
Saute sur mon cheval, le presse vivement,
Disparoît, et mettant à couvert le coupable,
Me laisse auprès du mort faire le charitable.
Ce fut en cet état, les doigts de sang souillés,
Qu'au bruit de ce duel trois sergents éveillés,
Tout gonflés de l'espoir d'une bonne lippée,
Me découvrirent seul, et la main à l'épée.
Lors, suivant du métier le serment solennel,
Mon argent fut pour eux le premier criminel;
Et, s'en étant saisis aux premières approches,
Ces messieurs pour prison lui donnèrent leurs poches;
Et moi, non sans couleur, encor qu'injustement,
Je fus conduit par eux en cet appartement.
Qui te fait ainsi rire? et qu'est-ce que tu penses?

CLITON.

Je trouve ici, monsieur, beaucoup de circonstances:
Vous en avez sans doute un trésor infini;
Votre hymen de Poitiers n'en fut pas mieux fourni;
Et le cheval surtout vaut en cette rencontre

Le pistolet ensemble, et l'épée, et la montre.

DORANTE.

Je me suis bien défait de ces traits d'écolier
Dont l'usage autrefois m'étoit si familier;
Et maintenant, Cliton, je vis en honnête homme.

CLITON.

Vous êtes amendé du voyage de Rome;
Et votre âme en ce lieu, réduite au repentir,
Fait mentir le proverbe en cessant de mentir.
Ah! j'aurois plutôt cru....

DORANTE.

Le temps m'a fait connoître
Quelle indignité c'est, et quel mal en peut naître.

CLITON.

Quoi! ce duel, ces coups si justement portés,
Ce cheval, ces sergents....

DORANTE.

Autant de vérités.

CLITON.

J'en suis fâché pour vous, monsieur, et surtout d'une,
Que je ne compte pas à petite infortune :
Vous êtes prisonnier, et n'avez point d'argent;
Vous serez criminel.

DORANTE.

Je suis trop innocent.

CLITON.

Ah! monsieur, sans argent est-il de l'innocence?

DORANTE.

Fort peu; mais dans ces murs Philiste a pris naissance,
Et comme il est parent des premiers magistrats,

Soit d'argent, soit d'amis, nous n'en manquerons pas.
J'ai su qu'il est en ville, et lui venois d'écrire
Lorsqu'ici le concierge est venu t'introduire.
Va lui porter ma lettre.

CLITON.

Avec un tel secours
Vous serez innocent avant qu'il soit deux jours.
Mais je ne comprends rien à ces nouveaux mystères :
Les filles doivent être ici fort volontaires;
Jusque dans la prison elles cherchent les gens. [1]

SCÈNE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

CLITON, à Lyse.

Il ne fait que sortir des mains de trois sergents;
Je t'en veux avertir : un fol espoir te trouble ;
Il cajole des mieux, mais il n'a pas le double.

LYSE.

J'en apporte pour lui.

CLITON.

Pour lui ! tu m'as dupé;
Et je doute sans toi si nous aurions soupé.

LYSE, montrant une bourse.

Avec ce passeport suis-je la bien venue ?

[1] La dernière partie de cette première scène me paraît d'un très grand mérite : il y a cependant quelques fautes de langage.

CLITON.

Tu nous vas à tous deux donner dedans la vue.

LYSE.

Ai-je bien pris mon temps?

CLITON.

Le mieux qu'il se pouvoit.
C'est une honnête fille, et Dieu nous la devoit.
Monsieur, écoutez-la.

DORANTE.

Que veut-elle?

LYSE.

Une dame
Vous offre en cette lettre un cœur tout plein de flamme.

DORANTE.

Une dame?

CLITON.

Lisez sans faire de façons:
Dieu nous aime, monsieur, comme nous sommes bons;
Et ce n'est pas là tout, l'amour ouvre son coffre,
Et l'argent qu'elle tient vaut bien le cœur qu'elle offre.

DORANTE, lit.

« Au bruit du monde qui vous conduisoit prisonnier j'ai mis les yeux à la fenêtre, et vous ai trouvé de si bonne mine, que mon cœur est allé dans la même prison que vous, et n'en veut point sortir tant que vous y serez. Je ferai mon possible pour vous en tirer au plus tôt. Cependant obligez-moi de vous servir de ces cent pistoles que je vous en-

« voie ; vous en pouvez avoir besoin en l'état où vous
« êtes, et il m'en demeure assez d'autres à votre ser-
« vice. »

Cette lettre est sans nom.

CLITON.

(à Lyse.) Les mots en sont françois.
Dis-moi, sont-ce louis, ou pistoles de poids ?

DORANTE.

Tais-toi.

LYSE, à Dorante.

Pour ma maîtresse il est de conséquence
De vous taire deux jours son nom et sa naissance ;
Ce secret trop tôt su peut la perdre d'honneur.

DORANTE.

Je serai cependant aveugle en mon bonheur?
Et d'un si grand bienfait j'ignorerai la source ?

CLITON, à Dorante.

Curiosité bas, prenons toujours la bourse.
Souvent c'est perdre tout que vouloir tout savoir.

LYSE, à Dorante.

Puis-je la lui donner ?

CLITON, à Lyse.

Donne, j'ai tout pouvoir,
Quand même ce seroit le trésor de Venise.

DORANTE.

Tout beau, tout beau, Cliton, il nous faut....

CLITON.

Lâcher prise?
Quoi ! c'est ainsi, monsieur.... ?

DORANTE.

Parleras-tu toujours?

CLITON.

Et voulez-vous du ciel renvoyer le secours?

DORANTE.

Accepter de l'argent porte en soi quelque honte.

CLITON.

Je m'en charge pour vous, et le prends pour mon compte

DORANTE, à Lyse.

Écoute un mot.

CLITON, à part.

Je tremble, il va la refuser.

DORANTE.

Ta maîtresse m'oblige.

CLITON.

Il en veut mieux user.

Oyons.

DORANTE.

Sa courtoisie est extrême et m'étonne:

Mais....

CLITON.

Le diable de mais!

DORANTE.

Mais qu'elle me pardonne....

CLITON, à part.

Je me meurs, je suis mort.

DORANTE.

Si j'en change l'effet,

Et reçois comme un prêt le don qu'elle me fait.

CLITON.

Je suis ressuscité ; prêt, ou don, ne m'importe.

DORANTE, à Cliton.

(à Lyse.)

Prends. Je le lui rendrai même avant que je sorte.

CLITON, à Lyse.

Écoute un mot : tu peux t'en aller à l'instant,
Et revenir demain avec encore autant.
Et vous, monsieur, songez à changer de demeure :
Vous serez innocent avant qu'il soit une heure.

DORANTE, à Cliton.

(à Lyse.)

Ne me romps plus la tête ; et toi, tarde un moment ;
J'écris à ta maîtresse un mot de compliment.

(Dorante va écrire sur la table.)

CLITON.

Dirons-nous cependant deux mots de guerre ensemble ?

LYSE.

Disons.

CLITON.

Contemple-moi.

LYSE.

Toi ?

CLITON.

Oui, moi. Que t'en semble ?
Dis.

LYSE.

Que tout vert et rouge ainsi qu'un perroquet,
Tu n'es que bien en cage, et n'as que du caquet.

CLITON.

Tu ris. Cette action, qu'est-elle ?

LYSE.

Ridicule.

CLITON.

Et cette main ?

LYSE.

De taille à bien ferrer la mule.

CLITON.

Cette jambe, ce pied ?

LYSE.

Si tu sors des prisons,
Dignes de t'installer aux petites-maisons.

CLITON.

Ce front ?

LYSE.

Est un peu creux.

CLITON.

Cette tête ?

LYSE.

Un peu folle.

CLITON.

Ce ton de voix enfin avec cette parole ?

LYSE.

Ah ! c'est là que mes sens demeurent étonnés ;
Le ton de voix est rare aussi-bien que le nez.

CLITON.

Je meure, ton humeur me semble si jolie,
Que tu me vas résoudre à faire une folie.
Touche ; je veux t'aimer, tu seras mon souci :
Nos maîtres font l'amour, nous le ferons aussi.
J'aurai mille beaux mots tous les jours à te dire ;

Je coucherai de feux, de sanglots, de martyre;
Je te dirai, « Je meurs, je suis dans les abois,
« Je brûle.... »

LYSE.

Et tout cela de ce beau ton de voix?
Ah! si tu m'entreprends deux jours de cette sorte,
Mon cœur est déconfit, et je me tiens pour morte;
Si tu me veux en vie, affoiblis ces attraits,
Et retiens pour le moins la moitié de leurs traits.

CLITON.

Tu sais même charmer alors que tu te moques.
Gouverne doucement l'âme que tu m'escroques.
On a traité mon maître avec moins de rigueur;
On n'a pris que sa bourse, et tu prends jusqu'au cœur.

LYSE.

Il est riche ton maître?

CLITON.

Assez.

LYSE.

Et gentilhomme?

CLITON.

Il le dit.

LYSE.

Il demeure?

CLITON.

A Paris.

LYSE.

Et se nomme?

DORANTE, fouillant dans la bourse.

Porte-lui cette lettre, et reçois....

CLITON, lui retenant le bras.

Sans compter?

DORANTE.

Cette part de l'argent que tu viens d'apporter.

CLITON.

Elle n'en prendra pas, monsieur, je vous proteste.

LYSE.

Celle qui vous l'envoie en a pour moi de reste.

CLITON.

Je vous le disois bien, elle a le cœur trop bon.

LYSE.

Lui pourrai-je, monsieur, apprendre votre nom?

DORANTE.

Il est dans mon billet. Mais prends, je t'en conjure.

CLITON.

Vous faut-il dire encor que c'est lui faire injure?

LYSE.

Vous perdez temps, monsieur; je sais trop mon devoir.
Adieu : dans peu de temps je viendrai vous revoir;
Et porte tant de joie à celle qui vous aime,
Qu'elle rapportera la réponse elle-même.

CLITON.

Adieu, belle railleuse.

LYSE.

Adieu, cher babillard. [1]

[1] S'il ne s'agissait dans cette scène que d'une femme qui a vu passer un prisonnier, qui, sans le connaître, devient amoureuse de lui, qui lui déclare sa passion en lui envoyant de l'argent, ce ne serait qu'une aventure incroyable et indécente de nos anciens romans; et ce qui n'est ni décent ni vraisemblable ne peut jamais

SCÈNE III.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Cette fille est jolie; elle a l'esprit gaillard.

CLITON.

J'en estime l'humeur, j'en aime le visage;
Mais plus que tous les deux j'adore son message.

DORANTE.

C'est celle dont il vient qu'il en faut estimer;
C'est elle qui me charme, et que je veux aimer.

CLITON.

Quoi! vous voulez, monsieur, aimer cette inconnue?

plaire; mais cette Mélisse ne fait que son devoir en faisant une démarche si extraordinaire; elle obéit à son frère, pour lequel Dorante est en prison; elle s'égaie même en obéissant, car elle n'est point encore éprise de Dorante; elle veut à la fois le servir comme elle le doit, l'embarrasser un peu, et voir en même temps s'il est digne qu'on s'attache à lui: tout cela est à la fois noble, intéressant, et du haut comique. On ne peut que louer l'auteur espagnol de cette belle invention; mais il eût fallu y mettre plus d'art et de ménagement.

Les plaisanteries du valet et l'avidité pour l'argent sont très grossières; on n'a que trop long-temps avili la comédie par ce bas comique, qui n'est point du tout comique. Ces scènes de valets et de soubrettes ne sont bonnes que quand elles sont absolument nécessaires à l'intérêt de la pièce, et quand elles renouent l'intrigue; elles sont insipides dès qu'on ne les introduit que pour remplir le vuide de la scène; et cette insipidité, jointe à la bassesse des discours, déshonore un théâtre fait pour amuser et pour instruire les honnêtes gens.

DORANTE.

Oui, je la veux aimer, Cliton.

CLITON.

Sans l'avoir vue?

DORANTE.

Un si rare bienfait en un besoin pressant
S'empare puissamment d'un cœur reconnoissant;
Et comme de soi-même il marque un grand mérite,
Dessous cette couleur il parle, il sollicite,
Peint l'objet aussi beau qu'on le voit généreux;
Et, si l'on n'est ingrat, il faut être amoureux.

CLITON.

Votre amour va toujours d'un étrange caprice :
Dès l'abord autrefois vous aimâtes Clarice;
Celle-ci, sans la voir : mais, monsieur, votre nom,
Lui deviez-vous l'apprendre, et sitôt?

DORANTE.

Pourquoi non?
J'ai cru le devoir faire, et l'ai fait avec joie.

CLITON.

Il est plus décrié que la fausse monnoie.

DORANTE.

Mon nom?

CLITON.

Oui : dans Paris, en langage commun,
Dorante et le Menteur à présent ce n'est qu'un;
Et vous y possédez ce haut degré de gloire
Qu'en une comédie on a mis votre histoire.

DORANTE.

En une comédie?

CLITON.

Et si naïvement,
Que j'ai cru, la voyant, voir un enchantement.
On y voit un Dorante avec votre visage;
On le prendroit pour vous; il a votre air, votre âge,
Vos yeux, votre action, votre maigre embonpoint,
Et paroît, comme vous, adroit au dernier point.
Comme à l'événement j'ai part à la peinture;
Après votre portrait on produit ma figure.
Le héros de la farce, un certain Jodelet,
Fait marcher après vous votre digne valet;
Il a jusqu'à mon nez, et jusqu'à ma parole,
Et nous avons tous deux appris en même école:
C'est l'original même, il vaut ce que je vaux;
Si quelque autre s'en mêle, on peut s'inscrire en faux;
Et tout autre que lui dans cette comédie
N'en fera jamais voir qu'une fausse copie.
Pour Clarice et Lucrèce, elles en ont quelque air:
Philiste avec Alcippe y vient vous accorder.
Votre feu père même est joué sous le masque.

DORANTE.

Cette pièce doit être et plaisante et fantasque.
Mais son nom?

CLITON.

Votre nom de guerre, LE MENTEUR [1].

DORANTE.

Les vers en sont-ils bons? fait-on cas de l'auteur?

[1] Cette tirade et toute cette scène dûrent plaire beaucoup en leur temps; elles rappelaient au public l'idée d'un ouvrage qui avait extrêmement réussi. Beaucoup de vers du *Menteur* avaient passé en pro-

CLITON.

La pièce a réussi, quoique foible de style;
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville,
De sorte qu'aujourd'hui presque en tous les quartiers
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.
Et pour moi, c'est bien pis, je n'ose plus paroître :
Ce maraud de farceur m'a fait si bien connoître,
Que les petits enfants, sitôt qu'on m'aperçoit,
Me courent dans la rue, et me montrent au doigt;
Et chacun rit de voir les courtauds de boutique,
Grossissant à l'envi leur chienne de musique,
Se rompre le gosier, dans cette belle humeur,
A crier après moi, LE VALET DU MENTEUR!
Vous en riez vous-même!

DORANTE.

Il faut bien que j'en rie.

CLITON.

Je n'y trouve que rire, et cela vous décrie,
Mais si bien, qu'à présent, voulant vous marier,
Vous ne trouveriez pas la fille d'un huissier,
Pas celle d'un recors, pas d'un cabaret même.

DORANTE.

Il faut donc avancer près de celle qui m'aime.
Comme Paris est loin, si je ne suis déçu,
Nous pourrons réussir avant qu'elle ait rien su.
Mais quelqu'un vient à nous, et j'entends du murmure.

verbe; et même, près de cent ans après, un homme de la cour contant à table des anecdotes très fausses, comme il n'arrive que trop souvent, un des convives se tournant vers le laquais de cet homme, lui dit : *Cliton, donnez à boire à votre maître.*

SCÈNE IV.

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON, LE PREVÔT.

CLÉANDRE, au prevôt.

Ah! je suis innocent; vous me faites injure.

LE PREVÔT, à Cléandre.

Si vous l'êtes, monsieur, ne craignez aucun mal;
Mais comme enfin le mort étoit votre rival,
Et que le prisonnier proteste d'innocence,
Je dois sur ce soupçon vous mettre en sa présence.

CLÉANDRE, au prevôt.

Et si pour s'affranchir il ose me charger?

LE PREVÔT, à Cléandre.

La justice entre vous en saura bien juger.
Souffrez paisiblement que l'ordre s'exécute.
(à Dorante.)
Vous avez vu, monsieur, le coup qu'on vous impute;
Voyez ce cavalier, en seroit-il l'auteur?

CLÉANDRE, bas.

Il va me reconnoître. Ah Dieu! je meurs de peur.

DORANTE, au prevôt.

Souffrez que j'examine à loisir son visage.
(bas.)
C'est lui, mais il n'a fait qu'en homme de courage;
Ce seroit lâcheté, quoi qu'il puisse arriver,
De perdre un si grand cœur quand je puis le sauver:
Ne le découvrons point.

CLÉANDRE, bas.

Il me connoît, je tremble.

DORANTE, au prevôt.

Ce cavalier, monsieur, n'a rien qui lui ressemble;
L'autre est de moindre taille, il a le poil plus blond,
Le teint plus coloré, le visage plus rond,
Et je le connois moins, tant plus je le contemple.

CLÉANDRE, bas.

O générosité qui n'eut jamais d'exemple!

DORANTE.

L'habit même est tout autre.

LE PREVÔT.

Enfin ce n'est pas lui?

DORANTE.

Non, il n'a point de part au duel d'aujourd'hui.

LE PREVÔT, à Cléandre.

Je suis ravi, monsieur, de voir votre innocence
Assurée à présent par sa reconnoissance;
Sortez quand vous voudrez, vous avez tout pouvoir :
Excusez la rigueur qu'a voulu mon devoir.
Adieu.

CLÉANDRE, au prevôt.

Vous avez fait le dû de votre office. [1]

[1] Cette scène n'est-elle pas très vraisemblable, très attachante? Dorante n'y joue-t-il pas le rôle d'un homme généreux? n'inspire-t-il pas pour lui un grand intérêt? la situation n'est-elle pas des plus heureuses? ne tient-elle pas les esprits en suspens? Je doute qu'il y ait au théâtre une pièce mieux commencée.

SCÈNE V.

DORANTE, CLÉANDRE, CLITON.

DORANTE, à Cléandre.

Mon cavalier, pour vous je me fais injustice;
Je vous tiens pour brave homme, et vous reconnois bien;
Faites votre devoir comme j'ai fait le mien.

CLÉANDRE.

Monsieur....

DORANTE.

Point de réplique, on pourroit nous entendre.

CLÉANDRE.

Sachez donc seulement qu'on m'appelle Cléandre,
Que je sais mon devoir, que j'en prendrai souci,
Et que je périrai pour vous tirer d'ici.

SCÈNE VI.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

N'est-il pas vrai, Cliton, que ç'eût été dommage
De livrer au malheur ce généreux courage?
J'avois entre mes mains et sa vie et sa mort,
Et je me viens de voir arbitre de son sort.

CLITON.

Quoi! c'est là donc, monsieur...?

DORANTE.

Oui, c'est là le coupable.

CLITON.

L'homme à votre cheval?

DORANTE.

Rien n'est si véritable.

CLITON.

Je ne sais où j'en suis, et deviens tout confus.
Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne mentiez plus?

DORANTE.

J'ai vu sur son visage un noble caractère,
Qui, me parlant pour lui, m'a forcé de me taire,
Et d'une voix connue entre les gens de cœur
M'a dit qu'en le perdant je me perdrois d'honneur.
J'ai cru devoir mentir pour sauver un brave homme.

CLITON.

Et c'est ainsi, monsieur, que l'on s'amende à Rome? [1]
Je me tiens au proverbe; oui, courez, voyagez,
Je veux être guenon si jamais vous changez:
Vous mentirez toujours, monsieur, sur ma parole.
Croyez-moi que Poitiers est une bonne école;
Pour le bien du public je veux le publier;
Les leçons qu'on y prend ne peuvent s'oublier.

[1] Cliton fait fort mal de ne pas approuver un mensonge si noble; et Dorante perd ici une belle occasion de faire voir qu'il est des cas où il serait infâme de dire la vérité: quel cœur serait assez lâche pour ne point mentir quand il s'agit de sauver la vie et l'honneur d'un père, d'un parent, d'un ami? Il y avait là de quoi faire de très beaux vers.

DORANTE.

Je ne mens plus, Cliton, je t'en donne assurance;
Mais en un tel sujet l'occasion dispense.

CLITON.

Vous en prendez autant comme vous en verrez.
Menteur vous voulez vivre, et menteur vous mourrez;
Et l'on dira de vous pour oraison funèbre :
« C'étoit en menterie un auteur très célèbre,
« Qui sut y raffiner de si digne façon,
« Qu'aux maîtres du métier il en eût fait leçon;
« Et qui tant qu'il vécut, sans craindre aucune risque, *
« Aux plus forts d'après lui put donner quinze et bisque. »

DORANTE.

Je n'ai plus qu'à mourir; mon épitaphe est fait, **
Et tu m'érigeras en cavalier parfait :
Tu ferois violence à l'humeur la plus triste.
Mais, sans plus badiner, va-t'en chercher Philiste;
Donne-lui cette lettre; et moi, sans plus mentir,
Avec les prisonniers j'irai me divertir.

* *Aucune risque* serait un solécisme aujourd'hui : *risque* est masculin. P.

** *Épitaphe*, au contraire, est du genre féminin. P.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLISSE, LYSE.

MÉLISSE, tenant une lettre ouverte dans sa main.

Certes, il écrit bien, sa lettre est excellente.

LYSE.

Madame, sa personne est encor plus galante :
Tout est charmant en lui, sa grâce, son maintien....

MÉLISSE.

Il semble que déjà tu lui veuilles du bien.

LYSE.

J'en trouve, à dire vrai, la rencontre si belle,
Que je voudrois l'aimer, si j'étois demoiselle.[1]

[1] C'est précisément ce que dit Antoine à César dans la tragédie de *Pompée : Et si j'étois César, je la voudrois aimer.* Cette idée, ridicule dans le tragique, est ici à sa place ; on peut remarquer d'ailleurs que, quand il s'agit d'amour, il y a une infinité de vers qui conviennent également au comique et au tragique ; tout ce qui est naturel et tendre peut également s'employer dans les deux genres : mais ce qui n'est que familier ne doit jamais appartenir qu'au genre comique.

Le grand défaut de ce temps-là était de ne pas distinguer ces

Il est riche, et de plus il demeure à Paris,
Où des dames, dit-on, est le vrai paradis;
Et, ce qui vaut bien mieux que toutes ces richesses,
Les maris y sont bons, et les femmes maîtresses.
Je vous le dis encor, je m'y passerois bien;
Et si j'étois son fait, il seroit fort le mien.

MÉLISSE.

Tu n'es pas dégoûtée. Enfin, Lyse, sans rire,
C'est un homme bien fait?

LYSE.

Plus que je ne puis dire.

MÉLISSE.

A sa lettre il paroît qu'il a beaucoup d'esprit;
Mais, dis-moi, parle-t-il aussi bien qu'il écrit?

LYSE.

Pour lui faire en discours montrer son éloquence
Il lui faudroit des gens de plus de conséquence;
C'est à vous d'éprouver ce que vous demandez.

MÉLISSE.

Et que croit-il de moi?

LYSE.

Ce que vous lui mandez;
Que vous l'avez tantôt vu par votre fenêtre,

nuances: on n'y parvint que fort tard, quand le goût épuré de la cour de Louis XIV, l'esprit de Racine et la critique de Boileau eurent enfin posé ces bornes, qu'il était si difficile de connaître, et qu'il est si aisé de passer. On doit avouer que c'est un mérite qui ne fut guère connu qu'en France: l'amour n'a été traité sur aucun théâtre comme il doit l'être; les auteurs tragiques de toutes les autres nations ont toujours fait parler leurs amans en poètes.

Que vous l'aimez déjà.

MÉLISSE.

Cela pourroit bien être.

LYSE.

Sans l'avoir jamais vu ?

MÉLISSE.

J'écris bien sans le voir.

LYSE.

Mais vous suivez d'un frère un absolu pouvoir,[1]
Qui, vous ayant conté par quel bonheur étrange
Il s'est mis à couvert de la mort de Florange,
Se sert de cette feinte, en cachant votre nom,
Pour lui donner secours dedans cette prison.
L'y voyant en sa place, il fait ce qu'il doit faire.

MÉLISSE.

Je n'écrivois tantôt qu'à dessein de lui plaire.
Mais, Lyse, maintenant j'ai pitié de l'ennui
D'un homme si bien fait qui souffre pour autrui;
Et, par quelques motifs que je vienne d'écrire,
Il est de mon honneur de ne m'en pas dédire.
La lettre est de ma main, elle parle d'amour :
S'il ne sait qui je suis, il peut l'apprendre un jour.
Un tel gage m'oblige à lui tenir parole :
Ce qu'on met par écrit passe une amour frivole.
Puisqu'il a du mérite, on ne m'en peut blâmer;
Et je lui dois mon cœur, s'il daigne l'estimer.
Je m'en forme en idée une image si rare,

[1] Cela justifie entièrement le procédé de Mélisse; cela rend son rôle intéressant; tout annonce jusqu'ici une pièce parfaite pour la conduite; nous ne parlons point des fautes de style.

Qu'elle pourroit gagner l'âme la plus barbare;
L'amour en est le peintre, et ton rapport flatteur
En fournit les couleurs à ce doux enchanteur.

LYSE.

Tout comme vous l'aimez vous verrez qu'il vous aime:
Si vous vous engagez, il s'engage de même,
Et se forme de vous un tableau si parfait,
Que c'est lettre pour lettre, et portrait pour portrait.
Il faut que votre amour plaisamment s'entretienne;
Il sera votre idée, et vous serez la sienne.
L'alliance est mignarde; et cette nouveauté,
Surtout dans une lettre, aura grande beauté,
Quand vous y souscrirez pour Dorante ou Mélisse,
« Votre très humble idée à vous rendre service. »
Vous vous moquez, madame; et, loin d'y consentir,
Vous n'en parlez ainsi que pour vous divertir.

MÉLISSE.

Je ne me moque point.

LYSE.

Et que fera, madame,
Cet autre cavalier dont vous possédez l'âme,
Votre amant?

MÉLISSE.

Qui?

LYSE.

Philiste.

MÉLISSE.

Ah! ne présume pas
Que son cœur soit sensible au peu que j'ai d'appas;
Il fait mine d'aimer, mais sa galanterie

N'est qu'un amusement, et qu'une raillerie.

LYSE.

Il est riche, et parent des premiers de Lyon.

MÉLISSE.

Et c'est ce qui le porte à plus d'ambition.
S'il me voit quelquefois, c'est comme par surprise;
Dans ses civilités on diroit qu'il méprise,
Qu'un seul mot de sa bouche est un rare bonheur,
Et qu'un de ses regards est un excès d'honneur.
L'amour même d'un roi me seroit importune,
S'il falloit la tenir à si haute fortune.
La sienne est un trésor qu'il fait bien d'épargner;
L'avantage est trop grand, j'y pourrois trop gagner.
Il n'entre point chez nous; et, quand il me rencontre,
Il semble qu'avec peine à mes yeux il se montre,
Et prend l'occasion avec une froideur
Qui craint en me parlant d'abaisser sa grandeur.

LYSE.

Peut-être il est timide, et n'ose davantage.

MÉLISSE.

S'il craint, c'est que l'amour trop avant ne l'engage.
Il voit souvent mon frère, et ne parle de rien.

LYSE.

Mais vous le recevez, ce me semble, assez bien.

MÉLISSE.

Comme je ne suis pas en amour des plus fines,
Faute d'autre j'en souffre, et je lui rends ses mines;
Mais je commence à voir que de tels cajoleurs
Ne font qu'effaroucher les partis les meilleurs,
Et ne dois plus souffrir qu'avec cette grimace

D'un véritable amant il occupe la place.

LYSE.

Je l'ai vu pour vous voir faire beaucoup de tours.

MÉLISSE.

Qui l'empêche d'entrer, et me voir tous les jours?
Cette façon d'agir est-elle plus polie?
Croit-il...?

LYSE.

Les amoureux ont chacun leur folie :
La sienne est de vous voir avec tant de respect,
Qu'il passe pour superbe, et vous devient suspect;
Et la vôtre, un dégoût de cette retenue,
Qui vous fait mépriser la personne connue,
Pour donner votre estime, et chercher avec soin
L'amour d'un inconnu, parce qu'il est de loin.

SCÈNE II.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE.

CLÉANDRE.

Envers ce prisonnier as-tu fait cette feinte,
Ma sœur?

MÉLISSE.

Sans me connoître, il me croit l'âme atteinte,
Que je l'ai vu conduire en ce triste séjour;
Que ma lettre et l'argent sont des effets d'amour;
Et Lyse, qui l'a vu, m'en dit tant de merveilles,
Qu'elle fait presque entrer l'amour par les oreilles.

CLÉANDRE.

Ah! si tu savois tout!

MÉLISSE.

Elle ne laisse rien;
Elle en vante l'esprit, la taille, le maintien,
Le visage attrayant, et la façon modeste.

CLÉANDRE.

Ah, que c'est peu de chose au prix de ce qui reste!

MÉLISSE.

Que reste-t-il à dire? Un courage invaincu?

CLÉANDRE.

C'est le plus généreux qui jamais ait vécu;
C'est le cœur le plus noble, et l'âme la plus haute....

MÉLISSE.

Quoi! vous voulez, mon frère, ajouter à sa faute,
Percer avec ces traits un cœur qu'elle a blessé,
Et vous-même achever ce qu'elle a commencé?

CLÉANDRE.

Ma sœur, à peine sais-je encor comme il se nomme,
Et je sais qu'on n'a vu jamais plus honnête homme,
Et que ton frère enfin périroit aujourd'hui,
Si nous avions affaire à tout autre qu'à lui.
Quoique notre partie ait été si secrète
Que j'en dusse espérer une sûre retraite,
Et que Florange et moi, comme je t'ai conté,
Afin que ce duel ne pût être éventé,
Sans prendre de seconds, l'eussions faite de sorte
Que chacun pour sortir choisît diverse porte,
Que nous n'eussions ensemble été vus de huit jours,
Que presque tout le monde ignorât nos amours,

Et que l'occasion me fût si favorable
Que je vis l'innocent saisi pour le coupable;
Je crois te l'avoir dit, qu'il nous vint séparer,
Et que sur son cheval je sus me retirer.
Comme je me montrois, afin que ma présence
Donnât lieu d'en juger une entière innocence,
Sur un bruit épandu que le défunt et moi
D'une même beauté nous adorions la loi,
Un prevôt soupçonneux me saisit dans la rue,
Me mène au prisonnier, et m'expose à sa vue.
Juge quel trouble j'eus de me voir en ces lieux :
Ce cavalier me voit, m'examine des yeux,
Me reconnoît, je tremble encore à te le dire;
Mais apprends sa vertu, chère sœur, et l'admire.
  Ce grand cœur, se voyant mon destin en la main,
Devient pour me sauver à soi-même inhumain;
Lui qui souffre pour moi sait mon crime et le nie,
Dit que ce qu'on m'impute est une calomnie,
Dépeint le criminel de tout autre façon,
Oblige le prevôt à sortir sans soupçon,
Me promet amitié, m'assure de se taire.
Voilà ce qu'il a fait; vois ce que je dois faire.

MÉLISSE.

L'aimer, le secourir, et tous deux avouer
Qu'une telle vertu ne se peut trop louer.

CLÉANDRE.

Si je l'ai plaint tantôt de souffrir pour mon crime,
Cette pitié, ma sœur, étoit bien légitime :
Mais ce n'est plus pitié, c'est obligation,
Et le devoir succède à la compassion.

Nos plus puissants secours ne sont qu'ingratitude ;
Mets à les redoubler ton soin et ton étude ;
Sous ce même prétexte et ces déguisements
Ajoute à ton argent perles et diamants ;
Qu'il ne manque de rien ; et pour sa délivrance
Je vais de mes amis faire agir la puissance.
Que si tous leurs efforts ne peuvent le tirer,
Pour m'acquitter vers lui j'irai me déclarer.
Adieu. De ton côté prends souci de me plaire,
Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère.

MÉLISSE.

Je vous obéirai très ponctuellement. [1]

SCÈNE III.

MÉLISSE, LYSE.

LYSE.

Vous pouviez dire encor très volontairement ;
Et la faveur du ciel vous a bien conservée,
Si ces derniers discours ne vous ont achevée.
Le parti de Philiste a de quoi s'appuyer ;
Je n'en suis plus, madame ; il n'est bon qu'à noyer ;
Il ne valut jamais un cheveu de Dorante.
Je puis vers la prison apprendre une courante ?

[1] Cette scène redouble encore l'intérêt ; l'amour de Mélisse, fondé sur la reconnaissance, dut être attendrissant ; les scènes suivantes soutiennent cet intérêt dans toute sa force, malgré les fautes du style.

MÉLISSE.

Oui, tu peux te résoudre encore à te crotter.

LYSE.

Quels de vos diamants me faut-il lui porter ?

MÉLISSE.

Mon frère va trop vite ; et sa chaleur l'emporte
Jusqu'à connoître mal des gens de cette sorte.
Aussi, comme son but est différent du mien,
Je dois prendre un chemin fort éloigné du sien.
Il est reconnoissant, et je suis amoureuse ;
Il a peur d'être ingrat, et je veux être heureuse.
A force de présents il se croit acquitter ;
Mais le redoublement ne fait que rebuter.
Si le premier oblige un homme de mérite,
Le second l'importune, et le reste l'irrite,
Et, passé le besoin, quoi qu'on lui puisse offrir,
C'est un accablement qu'il ne sauroit souffrir.
L'amour est libéral, mais c'est avec adresse :
Le prix de ses présents est en leur gentillesse ;
Et celui qu'à Dorante exprès tu vas porter,
Je veux qu'il le dérobe au lieu de l'accepter.
Écoute une pratique assez ingénieuse.

LYSE.

Elle doit être belle, et fort mystérieuse.

MÉLISSE.

Au lieu des diamants, dont tu viens de parler,
Avec quelques douceurs il faut le régaler,
Entrer sous ce prétexte, et trouver quelque voie
Par où, sans que j'y sois, tu fasses qu'il me voie :
Porte-lui mon portrait, et comme sans dessein

Fais qu'il puisse aisément le surprendre en ton sein;
Feins lors pour le ravoir un déplaisir extrême :
S'il le rend, c'en est fait; s'il le retient, il m'aime.

LYSE.

A vous dire le vrai, vous en savez beaucoup.

MÉLISSE.

L'amour est un grand maître, il instruit tout d'un coup.

LYSE.

Il vient de vous donner de belles tablatures.

MÉLISSE.

Viens querir mon portrait avec des confitures :
Comme pourra Dorante en user bien ou mal,
Nous résoudrons après touchant l'original.

SCÈNE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON,
dans la prison.

DORANTE.

Voila, mon cher ami, la véritable histoire
D'une aventure étrange et difficile à croire;
Mais puisque je vous vois, mon sort est assez doux.

PHILISTE.

L'aventure est étrange et bien digne de vous;
Et, si je n'en voyois la fin trop véritable,
J'aurois bien de la peine à la trouver croyable :
Vous me seriez suspect, si vous étiez ailleurs.

CLITON.

Ayez pour lui, monsieur, des sentiments meilleurs :

Il s'est bien converti dans un si long voyage ;
C'est tout un autre esprit sous le même visage ;
Et tout ce qu'il débite est pure vérité,
S'il ne ment quelquefois par générosité.
C'est le même qui prit Clarice pour Lucrèce,
Qui fit jaloux Alcippe avec sa noble adresse ;
Et, malgré tout cela, le même toutefois,
Depuis qu'il est ici, n'a menti qu'une fois.

PHILISTE.

En voudrois-tu jurer ?

CLITON.

Oui, monsieur, et j'en jure
Par le dieu des menteurs dont il est créature ;
Et, s'il vous faut encore un serment plus nouveau,
Par l'hymen de Poitiers et le festin sur l'eau.

PHILISTE.

Laissant là ce badin, ami, je vous confesse
Qu'il me souvient toujours de vos traits de jeunesse ;
Cent fois en cette ville aux meilleures maisons
J'en ai fait un bon conte en déguisant les noms ;
J'en ai ri de bon cœur, et j'en ai bien fait rire ;
Et, quoique maintenant je vous entende dire,
Ma mémoire toujours me les vient présenter,
Et m'en fait un rapport qui m'invite à douter.

DORANTE.

Formez en ma faveur de plus saines pensées ;
Ces petites humeurs sont aussitôt passées ;
Et l'air du monde change en bonnes qualités
Ces teintures qu'on prend aux universités.

PHILISTE.

Dès-lors, à cela près, vous étiez en estime
D'avoir une âme noble, et grande, et magnanime.

CLITON.

Je le disois dès-lors; sans cette qualité,
Vous n'eussiez pu jamais le payer de bonté.

DORANTE.

Ne te tairas-tu point?

CLITON.

Dis-je rien qu'il ne sache?
Et fais-je à votre nom quelque nouvelle tache?
N'étoit-il pas, monsieur, avec Alcippe et vous
Quand ce festin en l'air le rendit si jaloux?
Lui qui fut le témoin du conte que vous fites,
Lui qui vous sépara lorsque vous vous battîtes,
Ne sait-il pas encor les plus rusés détours
Dont votre esprit adroit bricola vos amours?

PHILISTE.

Ami, ce flux de langue est trop grand pour se taire;
Mais, sans plus l'écouter, parlons de votre affaire.
Elle me semble aisée, et j'ose me vanter
Qu'assez facilement je pourrai l'emporter:
Ceux dont elle dépend sont de ma connoissance,
Et même à la plupart je touche de naissance.
Le mort étoit d'ailleurs fort peu considéré,
Et chez les gens d'honneur on ne l'a point pleuré.
Sans perdre plus de temps, souffrez que j'aille apprendre
Pour en venir à bout quel chemin il faut prendre.
Ne vous chagrinez point cependant en prison,

On aura soin de vous comme en votre maison;
Le concierge en a l'ordre, il tient de moi sa place,
Et sitôt que je parle il n'est rien qu'il ne fasse.

DORANTE.

Ma joie est de vous voir, vous me l'allez ravir.

PHILISTE.

Je prends congé de vous pour vous aller servir.
Cliton divertira votre mélancolie.

SCÈNE V.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Comment va maintenant l'amour ou la folie?
Cette dame obligeante au visage inconnu,
Qui s'empare des cœurs avec son revenu,
Est-elle encore aimable? a-t-elle encor des charmes?
Par générosité lui rendons-nous les armes?

DORANTE.

Cliton, je la tiens belle, et m'ose figurer
Qu'elle n'a rien en soi qu'on ne puisse adorer.
Qu'en imagines-tu?

CLITON.

J'en fais des conjectures
Qui s'accordent fort mal avecque vos figures.
Vous payer par avance, et vous cacher son nom,
Quoi que vous présumiez, ne marque rien de bon.
A voir ce qu'elle a fait, et comme elle procède,

Je jurerois, monsieur, qu'elle est ou vieille ou laide,
Peut-être l'une et l'autre, et vous a regardé
Comme un galant commode, et fort incommodé.

DORANTE.

Tu parles en brutal.

CLITON.

Vous, en visionnaire.
Mais, si je disois vrai, que prétendez-vous faire ?

DORANTE.

Envoyer et la dame et les amours au vent.

CLITON.

Mais vous avez reçu ; quiconque prend se vend.

DORANTE.

Quitte pour lui jeter son argent à la tête.

CLITON.

Le compliment est doux, et la défaite honnête.
Tout de bon à ce coup vous êtes converti ;
Je le soutiens, monsieur, le proverbe a menti.
Sans scrupule autrefois, témoin votre Lucrèce,
Vous emportiez l'argent, et quittiez la maîtresse ;
Mais Rome vous a fait si grand homme de bien,
Qu'à présent vous voulez rendre à chacun le sien.
Vous vous êtes instruit des cas de conscience.

DORANTE.

Tu m'embrouilles l'esprit faute de patience.
Deux ou trois jours peut-être, un peu plus, un peu moins,
Éclairciront ce trouble, et purgeront ces soins.
Tu sais qu'on m'a promis que la beauté qui m'aime
Viendra me rapporter sa réponse elle-même :
Vois déjà sa servante, elle revient.

CLITON.

Tant pis.
Dussiez-vous enrager, c'est ce que je vous dis.
Si fréquente ambassade, et maîtresse invisible,
Sont de ma conjecture une preuve infaillible.
Voyons ce qu'elle veut, et si son passeport
Est aussi bien fourni comme au premier abord.

DORANTE.

Veux-tu qu'à tous moments il pleuve des pistoles?

CLITON.

Qu'avons-nous sans cela besoin de ses paroles?

SCÈNE VI.

DORANTE, LYSE, CLITON.

DORANTE, à Lyse.

Je ne t'espérois pas si soudain de retour.

LYSE.

Vous jugerez par-là d'un cœur qui meurt d'amour.
De vos civilités ma maîtresse est ravie :
Elle seroit venue, elle en brûle d'envie;
Mais une compagnie au logis la retient :
Elle viendra bientôt, et peut-être elle vient;
Et je me connois mal à l'ardeur qui l'emporte,
Si vous ne la voyez même avant que je sorte.
Acceptez cependant quelque peu de douceurs
Fort propres en ces lieux à conforter les cœurs;
Les sèches sont dessous, celles-ci sont liquides.

CLITON.

Les amours de tantôt me sembloient plus solides.
Si tu n'as autre chose, épargne mieux tes pas;
Cette inégalité ne me satisfait pas.
Nous avons le cœur bon, et, dans nos aventures,
Nous ne fûmes jamais hommes à confitures.

LYSE.

Badin, qui te demande ici ton sentiment?

CLITON.

Ah! tu me fais l'amour un peu bien rudement.

LYSE.

Est-ce à toi de parler? que n'attends-tu ton heure?

DORANTE.

Saurons-nous cette fois son nom, ou sa demeure?

LYSE.

Non pas encor sitôt.

DORANTE.

Mais te vaut-elle bien?
Parle-moi franchement, et ne déguise rien.

LYSE.

A ce compte, monsieur, vous me trouvez passable?

DORANTE.

Je te trouve de taille et d'esprit agréable,
Tant de grâce en l'humeur, et tant d'attraits aux yeux,
Qu'à te dire le vrai je ne voudrois pas mieux;
Elle me charmera pourvu qu'elle te vaille.

LYSE.

Ma maîtresse n'est pas tout-à-fait de ma taille,
Mais elle me surpasse en esprit, en beauté,
Autant et plus encor, monsieur, qu'en qualité.

DORANTE.

Tu fais adroitement couler ta flatterie.
Que ce bout de ruban a de galanterie!
Je veux le dérober. Mais qu'est-ce qui le suit?

LYSE.

Rendez-le-moi, monsieur; j'ai hâte, il s'en va nuit.

DORANTE.

Je verrai ce que c'est.

LYSE.

C'est une mignature.

DORANTE.

Oh, le charmant portrait! l'adorable peinture!
Elle est faite à plaisir?

LYSE.

Après le naturel.

DORANTE.

Je ne crois pas jamais avoir rien vu de tel.

LYSE.

Ces quatre diamants dont elle est enrichie
Ont sous eux quelque feuille, ou mal nette, ou blanchie;
Et je cours de ce pas y faire regarder.

DORANTE.

Et quel est ce portrait?

LYSE.

Le faut-il demander?
Et doutez-vous si c'est ma maîtresse elle-même?

DORANTE.

Quoi? celle qui m'écrit?

LYSE.

Oui, celle qui vous aime;

A l'aimer tant soit peu vous l'auriez deviné.

DORANTE.

Un si rare bonheur ne m'est pas destiné;
Et tu me veux flatter par cette fausse joie.

LYSE.

Quand je dis vrai, monsieur, je prétends qu'on me croie.
Mais je m'amuse trop, l'orfévre est loin d'ici;
Donnez-moi, je perds temps.

DORANTE.

Laisse-moi ce souci;
Nous avons un orfévre arrêté pour ses dettes,
Qui saura tout remettre au point que tu souhaites.

LYSE.

Vous m'en donnez, monsieur.

DORANTE.

Je te le ferai voir.

LYSE.

A-t-il la main fort bonne?

DORANTE.

Autant qu'on peut l'avoir.

LYSE.

Sans mentir?

DORANTE.

Sans mentir.

CLITON.

Il est trop jeune, il n'ose.

LYSE.

Je voudrois bien pour vous faire ici quelque chose:
Mais vous le montrerez.

DORANTE.

Non, à qui que ce soit.

LYSE.

Vous me ferez chasser si quelque autre le voit.

DORANTE.

Va, dors en sûreté.

LYSE.

Mais enfin à quand rendre?

DORANTE.

Dès demain.

LYSE.

Demain donc je viendrai le reprendre;
Je ne puis me résoudre à vous désobliger.

CLITON, à Dorante.

Elle se met pour vous en un très grand danger.
(à Lyse.)
Dirons-nous rien nous deux?

LYSE.

Non.

CLITON.

Comme tu méprises!

LYSE.

Je n'ai pas le loisir d'entendre tes sottises.

CLITON.

Avec cette rigueur tu me feras mourir.

LYSE.

Peut-être à mon retour je saurai te guérir;
Je ne puis mieux pour l'heure : adieu. [1]

[1] Cette scène du portrait n'est-elle pas encore très ingénieuse? Les menteries que fait Dorante dans cette pièce ne sont plus d'une étonn-

SCÈNE VII.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Tout vous succède.

DORANTE.

Viens, Cliton, et regarde. Est-elle vieille, ou laide?
Voit-on des yeux plus vifs? voit-on des traits plus doux?

CLITON.

Je suis un peu moins dupe, et plus futé que vous.
C'est un leurre, monsieur, la chose est toute claire;
Elle a fait tout du long les mines qu'il faut faire.
On amorce le monde avec de tels portraits,
Pour les faire surprendre on les apporte exprès;
On s'en fâche, on fait bruit, on vous les redemande,
Mais on tremble toujours de crainte qu'on les rende;
Et, pour dernière adresse, une telle beauté
Ne se voit que de nuit et dans l'obscurité,
De peur qu'en un moment l'amour ne s'estropie
A voir l'original si loin de la copie.
Mais laissons ce discours qui peut vous ennuyer.
Vous ferai-je venir l'orfévre prisonnier?

DORANTE.

Simple! n'as-tu point vu que c'étoit une feinte,

derie ridicule, comme dans la première; elles sont, pour la plupart, dictées par l'honneur ou par la galanterie; elles rendent le Menteur infiniment aimable.

Un effet de l'amour dont mon âme est atteinte ?

CLITON.

Bon, en voici déjà de deux en même jour,
Par devoir d'honnête homme, et par effet d'amour.
Avec un peu de temps nous en verrons bien d'autres.
Chacun a ses talents, et ce sont là les vôtres.

DORANTE.

Tais-toi, tu m'étourdis de tes sottes raisons.
Allons prendre un peu l'air dans la cour des prisons.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉANDRE, DORANTE, CLITON.

Cet acte se passe dans la prison.

DORANTE.

Je vous en prie encore, discourons d'autre chose,
Et sur un tel sujet ayons la bouche close :
On peut nous écouter, et vous surprendre ici;
Et si vous vous perdez, vous me perdez aussi.
La parfaite amitié que pour vous j'ai conçue,
Quoiqu'elle soit l'effet d'une première vue,
Joint mon péril au vôtre, et les unit si bien
Qu'au cours de votre sort elle attache le mien.

CLÉANDRE.

N'ayez aucune peur, et sortez d'un tel doute.
J'ai des gens là-dehors qui gardent qu'on n'écoute;
Et je puis vous parler en toute sûreté
De ce que mon malheur doit à votre bonté.
Si d'un bienfait si grand qu'on reçoit sans mérite
Qui s'avoue insolvable aucunement s'acquitte,
Pour m'acquitter vers vous autant que je le puis,

Mêle partout son mot, et jamais, quoi qu'on die,
J'avoue, et hautement, monsieur, que je le suis :
Mais si cette amitié par l'amitié se paie,
Ce cœur qui vous doit tout vous en rend une vraie.
La vôtre la devance à peine d'un moment,
Elle attache mon sort au vôtre également;
Et l'on n'y trouvera que cette différence,
Qu'en vous elle est faveur, en moi reconnoissance.

DORANTE.

N'appelez point faveur ce qui fut un devoir.
Entre les gens de cœur il suffit de se voir.
Par un effort secret de quelque sympathie
L'un à l'autre aussitôt un certain nœud les lie :
Chacun d'eux sur son front porte écrit ce qu'il est;
Et quand on lui ressemble, on prend son intérêt.

CLITON.

Par exemple, voyez, aux traits de ce visage
Mille dames m'ont pris pour homme de courage,
Et sitôt que je parle, on devine à demi
Que le sexe jamais ne fut mon ennemi.

CLÉANDRE.

Cet homme a de l'humeur.*

DORANTE.

C'est un vieux domestique,
Qui, comme vous voyez, n'est pas mélancolique.
A cause de son âge il se croit tout permis;
Il se rend familier avec tous mes amis,

* Ce mot est pris ici dans le sens que les Anglais donnent au mot *humour*, et que nous ne lui avons pas conservé. R.

Pour donner son avis il n'attend qu'on le prie.
Souvent il importune, et quelquefois il plaît.

CLÉANDRE.

J'en voudrois connoître un de l'humeur dont il est.

CLITON.

Croyez qu'à le trouver vous auriez de la peine;
Le monde n'en voit pas quatorze à la douzaine;
Et je jurerois bien, monsieur, en bonne foi,
Qu'en France il n'en est point que Jodelet et moi.

DORANTE.

Voilà de ses bons mots les galantes surprises :
Mais qui parle beaucoup dit beaucoup de sottises;
Et quand il a dessein de se mettre en crédit,
Plus il y fait d'effort, moins il sait ce qu'il dit.

CLITON.

On appelle cela des vers à ma louange.

CLÉANDRE.

Presque insensiblement nous avons pris le change.
Mais revenons, monsieur, à ce que je vous dois.

DORANTE.

Nous en pourrons parler encor quelque autre fois :
Il suffit pour ce coup.

CLÉANDRE.

Je ne saurois vous taire
En quel heureux état se trouve votre affaire.
Vous sortirez bientôt, et peut-être demain;
Mais un si prompt secours ne vient pas de ma main,
Les amis de Philiste en ont trouvé la voie :
J'en dois rougir de honte au milieu de ma joie;

Et je ne saurois voir sans être un peu jaloux
Qu'il m'ôte les moyens de m'employer pour vous.
Je cède avec regret à cet ami fidèle;
S'il a plus de pouvoir, il n'a pas plus de zèle;
Et vous m'obligerez, au sortir de prison,
De me faire l'honneur de prendre ma maison.
Je n'attends point le temps de votre délivrance,
De peur qu'encore un coup Philiste me devance;
Comme il m'ôte aujourd'hui l'espoir de vous servir,
Vous loger est un bien que je lui veux ravir.

DORANTE.

C'est un excès d'honneur que vous me voulez rendre,
Et je croirois faillir de m'en vouloir défendre.

CLÉANDRE.

Je vous en reprîrai quand vous pourrez sortir;
Et lors nous tâcherons à vous bien divertir,
Et vous faire oublier l'ennui que je vous cause.
Auriez-vous cependant besoin de quelque chose?
Vous êtes voyageur, et pris par des sergents;
Et quoique ces messieurs soient fort honnêtes gens,
Il en est quelques-uns....

CLITON.

Les siens en sont du nombre;
Ils ont en le prenant pillé jusqu'à son ombre;
Et n'étoit que le ciel a su le soulager,
Vous le verriez encor fort net et fort léger:
Mais comme je pleurois ses tristes aventures,
Nous avons reçu lettre, argent, et confitures.

CLÉANDRE.

Et de qui?

DORANTE.

Pour le dire il faudroit deviner.
Jugez ce qu'en ma place on peut s'imaginer.
Une dame m'écrit, me flatte, me régale,
Me promet une amour qui n'eut jamais d'égale,
Me fait force présents....

CLÉANDRE.

Et vous visite?

DORANTE.

Non.

CLÉANDRE.

Vous savez son logis?

DORANTE.

Non, pas même son nom.
Ne soupçonnez-vous point ce que ce pourroit être?

CLÉANDRE.

A moins que de la voir je ne la puis connoître.

DORANTE.

Pour un si bon ami je n'ai point de secret.
Voyez, connoissez-vous les traits de ce portrait?

CLÉANDRE.

Elle semble éveillée, et passablement belle;
Mais je ne vous en puis dire aucune nouvelle,
Et je ne connois rien à ces traits que je voi.
Je vais vous préparer une chambre chez moi.
Adieu. [1]

[1] Cette scène ne dément en rien le mérite des deux premiers actes : n'est-ce pas l'invention du monde la plus heureuse de faire secourir

SCÈNE II.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Ce brusque adieu marque un trouble dans l'âme.
Sans doute, il la connoît.

CLITON.

C'est peut-être sa femme.

DORANTE.

Sa femme?

CLITON.

Oui, c'est sans doute elle qui vous écrit;
Et vous venez de faire un coup de grand esprit.
Voilà de vos secrets, et de vos confidences.

DORANTE.

Nomme-les par leur nom, dis de mes imprudences.
Mais seroit-ce en effet celle que tu me dis?

CLITON.

Envoyez vos portraits à de tels étourdis,

Dorante par son rival Philiste, et de préparer ainsi le plus grand embarras?

J'écarte, comme je l'ai déjà dit, tous les petits défauts de langage, les plaisanteries qui ne sont plus de mode; je ne m'arrête qu'à la marche de la pièce, qui me paraît toujours parfaite; la manière dont Mélisse envoie à Dorante son portrait, celle dont il le prend; ce portrait montré à un homme qui paraît surpris et fâché de le voir; encore une fois, y a-t-il rien de mieux ménagé et de plus agréable dans aucune pièce de théâtre?

Ils gardent un secret avec extrême adresse.
C'est sa femme, vous dis-je; ou du moins sa maîtresse.
Ne l'avez-vous pas vu tout changé de couleur?

DORANTE.

Je l'ai vu, comme atteint d'une vive douleur,
Faire de vains efforts pour cacher sa surprise.
Son désordre, Cliton, montre ce qu'il déguise.
Il a pris un prétexte à sortir promptement,
Sans se donner loisir d'un mot de compliment.

CLITON.

Qu'il fera dangereux rencontrer sa colère!
Il va tout renverser si l'on le laisse faire,
Et je vous tiens pour mort si sa fureur se croît:
Mais surtout ses valets peuvent bien marcher droit;
Malheureux le premier qui fâchera son maître!
Pour autres cent louis je ne voudrois pas l'être.

DORANTE.

La chose est sans remède; en soit ce qui pourra:
S'il fait tant le mauvais, peut-être on le verra.
Ce n'est pas qu'après tout, Cliton, si c'est sa femme,
Je ne sache étouffer cette naissante flamme;
Ce seroit lui prêter un fort mauvais secours
Que lui ravir l'honneur en conservant ses jours;
D'une belle action j'en ferois une noire.
J'en ai fait mon ami, je prends part à sa gloire;
Et je ne voudrois pas qu'on pût me reprocher
De servir un brave homme au prix d'un bien si cher.

CLITON.

Et s'il est son amant?

DORANTE.

Puisqu'elle me préfère,
Ce que j'ai fait pour lui vaut bien qu'il me défère ;
Sinon, il a du cœur, il en sait bien les lois,
Et je suis résolu de défendre son choix :
Tandis, pour un moment trève de raillerie,
Je veux entretenir un peu ma rêverie.

(Il prend le portrait de Mélisse.)

Merveille qui m'as enchanté,
Portrait à qui je rends les armes,
As-tu bien autant de bonté
Comme tu me fais voir de charmes ?
Hélas ! au lieu de l'espérer,
Je ne fais que me figurer
Que tu te plains à cette belle,
Que tu lui dis mon procédé,
Et que je te fus infidèle
Sitôt que je t'eus possédé.

Garde mieux le secret que moi,
Daigne en ma faveur te contraindre :
Si j'ai pu te manquer de foi,
C'est m'imiter que de t'en plaindre.
Ta colère en me punissant
Te fait criminel d'innocent,
Sur toi retombent les vengeances....

CLITON, lui ôtant le portrait.

Vous ne dites, monsieur, que des extravagances,

Et parlez justement le langage des fous.
Donnez, j'entretiendrai ce portrait mieux que vous;
Je veux vous en montrer de meilleures méthodes,
Et lui faire des vœux plus courts et plus commodes.

Adorable et riche beauté,
Qui joins les effets aux paroles,
Merveille qui m'as enchanté
Par tes douceurs et tes pistoles,
Sache un peu mieux les partager;
Et, si tu nous veux obliger
A dépeindre aux races futures
L'éclat de tes faits inouis,
Garde pour toi les confitures,
Et nous accable de louis.

Voilà parler en homme.

DORANTE.

Arrête tes saillies,
Ou va du moins ailleurs débiter tes folies.
Je ne suis pas toujours d'humeur à t'écouter.

CLITON.

Et je ne suis jamais d'humeur à vous flatter;
Je ne vous puis souffrir de dire une sottise :
Par un double intérêt je prends cette franchise;
L'un, vous êtes mon maître, et j'en rougis pour vous;
L'autre, c'est mon talent, et j'en deviens jaloux.

DORANTE.

Si c'est là ton talent, ma faute est sans exemple.

CLITON.

Ne me l'enviez point, le vôtre est assez ample;
Et puisqu'enfin le ciel m'a voulu départir
Le don d'extravaguer, comme à vous de mentir,
Comme je ne mens point devant votre excellence,
Ne dites à mes yeux aucune extravagance;
N'entreprenez sur moi, non plus que moi sur vous.

DORANTE.

Tais-toi; le ciel m'envoie un entretien plus doux.
L'ambassade revient.

CLITON.

Que nous apporte-t-elle?

DORANTE.

Maraud, veux-tu toujours quelque douceur nouvelle?

CLITON.

Non pas, mais le passé m'a rendu curieux;
Je lui regarde aux mains un peu plutôt qu'aux yeux. [1]

[1] Ces scènes avec Cliton, ces stances sur un portrait, cette parodie des stances par Cliton, peuvent avoir nui à la pièce : ces défauts seraient bien aisés à corriger.

SCÈNE III.

DORANTE, MÉLISSE déguisée en servante, cachant son visage sous une coiffe, CLITON, LYSE.

CLITON, à Lyse.

Montre ton passeport. Quoi! tu viens les mains vuides!
(à Dorante.)
Ainsi détruit le temps les biens les plus solides;
Et moins d'un jour réduit tout votre heur et le mien,
Des louis aux douceurs, et des douceurs à rien.

LYSE.

Si j'apportai tantôt, à présent je demande.

DORANTE.

Que veux-tu?

LYSE.

Ce portrait, que je veux qu'on me rende.

DORANTE.

As-tu pris du secours pour faire plus de bruit?

LYSE.

J'amène ici ma sœur, parce qu'il s'en va nuit:
Mais vous pensez en vain chercher une défaite;
Demandez-lui, monsieur, quelle vie on m'a faite.

DORANTE.

Quoi! ta maîtresse sait que tu me l'as laissé?

LYSE.

Elle s'en est doutée, et je l'ai confessé.

DORANTE.

Elle s'en est donc mise en colère?

LYSE.

Et si forte,
Que je n'ose rentrer si je ne le rapporte :
Si vous vous obstinez à me le retenir,
Je ne sais dès ce soir, monsieur, que devenir;
Ma fortune est perdue, et dix ans de service.

DORANTE.

Écoute; il n'est pour toi chose que je ne fisse :
Si je te nuis ici, c'est avec grand regret;
Mais on aura mon cœur avant que ce portrait.
Va dire de ma part à celle qui t'envoie
Qu'il fait tout mon bonheur, qu'il fait toute ma joie;
Que rien n'approcheroit de mon ravissement,
Si je le possédois de son consentement;
Qu'il est l'unique bien où mon espoir se fonde,
Qu'il est le seul trésor qui me soit cher au monde :
Et, quant à ta fortune, il est en mon pouvoir
De la faire monter par-delà ton espoir.

LYSE.

Je ne veux point de vous, ni de vos récompenses.

DORANTE.

Tu me dédaignes trop.

LYSE.

Je le dois.

CLITON.

Tu l'offenses.
Mais voulez-vous, monsieur, me croire et vous venger?
Rendez-lui son portrait pour la faire enrager.

LYSE.

O le grand habile homme! il y connoît finesse.

C'est donc ainsi, monsieur, que vous tenez promesse?
Mais puisqu'auprès de vous j'ai si peu de crédit,
Demandez à ma sœur ce qu'elle m'en a dit,
Et si c'est sans raison que j'ai tant l'épouvante.

DORANTE.

Tu verras que ta sœur sera plus obligeante;
Mais si ce grand courroux lui donne autant d'effroi,
Je ferai tout autant pour elle que pour toi.

LYSE.

N'importe, parlez-lui; du moins vous saurez d'elle
Avec quelle chaleur j'ai pris votre querelle.

DORANTE, à Mélisse.

Son ordre est-il si rude?

MÉLISSE.

Il est assez exprès;
Mais, sans mentir, ma sœur vous presse un peu de près;
Quoi qu'elle ait commandé, la chose a deux visages.

CLITON.

Comme toutes les deux jouent* leurs personnages!

MÉLISSE.

Souvent tout cet effort à ravoir un portrait
N'est que pour voir l'amour par l'état qu'on en fait.
C'est peut-être, après tout, le dessein de madame.
Ma sœur, non plus que moi, ne lit pas dans son âme.
En ces occasions il fait bon hasarder,
Et de force ou de gré je saurois le garder.
Si vous l'aimez, monsieur, croyez qu'en son courage

* *Jouent* ne peut se placer qu'à la fin, et jamais dans le cours d'un vers. P.

Elle vous aime assez pour vous laisser ce gage :
Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur
Puisque avant ce portrait on aura votre cœur;
Et je la trouverois d'une humeur bien étrange
Si je ne lui faisois accepter cet échange.
Je l'entreprends pour vous, et vous répondrai bien
Qu'elle aimera ce gage autant comme le sien.

DORANTE.

O ciel! et de quel nom faut-il que je te nomme?

CLITON.

Ainsi font deux soldats logés chez le bonhomme;
Quand l'un veut tout tuer, l'autre rabat les coups;
L'un jure comme un diable, et l'autre file doux.
Les belles, n'en déplaise à tout votre grimoire,
Vous vous entr'entendez comme larrons en foire.

MÉLISSE.

Que dit cet insolent?

DORANTE.

C'est un fou qui me sert.

CLITON.

Vous dites que....

DORANTE, à Cliton.

Tais-toi, ta sottise me perd.
(à Mélisse.)
Je suivrai ton conseil, il m'a rendu la vie.

LYSE.

Avec sa complaisance à flatter votre envie,
Dans le cœur de madame elle croit pénétrer;
Mais son front en rougit, et n'ose se montrer.

MÉLISSE, *se découvrant.*

Mon front n'en rougit point; et je veux bien qu'il voie
D'où lui vient ce conseil qui lui rend tant de joie.

DORANTE.

Mes yeux, que vois-je? où suis-je? êtes-vous des flatteurs?
Si le portrait dit vrai, les habits sont menteurs.
Madame, c'est ainsi que vous savez surprendre?

MÉLISSE.

C'est ainsi que je tâche à ne me point méprendre,
A voir si vous m'aimez, et savez mériter
Cette parfaite amour que je vous veux porter.
Ce portrait est à vous, vous l'avez su défendre,
Et de plus sur mon cœur vous pouvez tout prétendre;
Mais, par quelque motif que vous l'eussiez rendu,
L'un et l'autre à jamais étoit pour vous perdu;
Je retirois le cœur en retirant ce gage,
Et vous n'eussiez de moi jamais vu que l'image.
Voilà le vrai sujet de mon déguisement.
Pour ne rien hasarder j'ai pris ce vêtement,
Pour entrer sans soupçon, pour sortir tout de même,
Et ne me point montrer qu'ayant vu si l'on m'aime.

DORANTE.

Je demeure immobile; et, pour vous répliquer,
Je perds la liberté même de m'expliquer.
Surpris, charmé, confus d'une telle merveille,
Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille,
Je ne sais si je vis; et je sais toutefois
Que ma vie est trop peu pour ce que je vous dois;
Que tous mes jours usés à vous rendre service,
Que tout mon sang pour vous offert en sacrifice,

Que tout mon cœur brûlé d'amour pour vos appas,
Envers votre beauté ne m'acquitteroient pas.

MÉLISSE.

Sachez, pour arrêter ce discours qui me flatte,
Que je n'ai pu moins faire à moins que d'être ingrate.
Vous avez fait pour moi plus que vous ne savez;
Et je vous dois bien plus que vous ne me devez.
Vous m'entendrez un jour; à présent je vous quitte;
Et, malgré mon amour, je romps cette visite :
Le soin de mon honneur veut que j'en use ainsi;
Je crains à tous moments qu'on me surprenne ici;
Encor que déguisée on pourroit me connoître.
Je vous puis cette nuit parler par ma fenêtre,
Du moins si le concierge est homme à consentir,
A force de présents, que vous puissiez sortir :
Un peu d'argent fait tout chez les gens de sa sorte.

DORANTE.

Mais après que les dons m'auront ouvert la porte,
Où dois-je vous chercher?

MÉLISSE.

Ayant su la maison,
Vous pourriez aisément vous informer du nom;
Encore un jour ou deux il me faut vous le taire :
Mais vous n'êtes pas homme à me vouloir déplaire.
Je loge en Bellecour, environ au milieu,
Dans un grand pavillon. N'y manquez pas. Adieu.

DORANTE.

Donnez quelque signal pour plus certaine adresse.

LYSE.

Un linge servira de marque plus expresse;

J'en prendrai soin.

MÉLISSE.

On ouvre, et quelqu'un vous vient voir.
Si vous m'aimez, monsieur....

(Elles baissent toutes deux leurs coiffes.)

DORANTE.

Je sais bien mon devoir;
Sur ma discrétion prenez toute assurance. [1]

SCÈNE IV.

PHILISTE, DORANTE, CLITON.

PHILISTE.

Ami, notre bonheur passe notre espérance.
Vous avez compagnie? Ah! voyons, s'il vous plaît.

DORANTE.

Laissez-les s'échapper, je vous dirai qui c'est.
Ce n'est qu'une lingère : allant en Italie,
Je la vis en passant, et la trouvai jolie;
Nous fîmes connoissance; et me sachant ici,
Comme vous le voyez, elle en a pris souci.

PHILISTE.

Vous trouvez en tous lieux d'assez bonnes fortunes.

[1] Cette scène où Mélisse voilée vient voir si on lui rendra son portrait, devait être d'autant plus agréable, que les femmes alors étaient en usage de porter un masque de velours, ou d'abaisser leurs coiffes quand elles sortaient à pied : cette mode venait d'Espagne, ainsi que la plupart de nos comédies.

DORANTE.

Celle-ci pour le moins n'est pas des plus communes.

PHILISTE.

Elle vous semble belle, à ce compte?

DORANTE.

A ravir.

PHILISTE.

Je n'en suis point jaloux.

DORANTE.

M'y voulez-vous servir?

PHILISTE.

Je suis trop maladroit pour un si noble rôle.

DORANTE.

Vous n'avez seulement qu'à dire une parole.

PHILISTE.

Qu'une?

DORANTE.

Non. Cette nuit j'ai promis de la voir,
Sûr que vous obtiendrez mon congé pour ce soir.
Le concierge est à vous.

PHILISTE.

C'est une affaire faite.

DORANTE.

Quoi! vous me refusez un mot que je souhaite?

PHILISTE.

L'ordre, tout au contraire, en est déjà donné;
Et votre esprit trop prompt n'a pas bien deviné.
Comme je vous quittois avec peine à vous croire,
Quatre de mes amis m'ont conté votre histoire :
Ils marchoient après vous deux ou trois mille pas;

Ils vous ont vu courir, tomber le mort à bas,
L'autre vous démonter, et fuir en diligence :
Ils ont vu tout cela de sur une éminence,
Et n'ont connu personne, étant trop éloignés.
Voilà, quoi qu'il en soit, tous nos procès gagnés,
Et plutôt de beaucoup que je n'osois prétendre.
Je n'ai point perdu temps, et les ai fait entendre;
Si bien que, sans chercher d'autre éclaircissement,
Vos juges m'ont promis votre élargissement.
Mais, quoiqu'il soit constant qu'on vous prend pour un a
Il faudra caution, et je serai la vôtre :
Ce sont formalités que pour vous dégager
Les juges, disent-ils, sont tenus d'exiger ;
Mais sans doute ils en font ainsi que bon leur semble.
Tandis, ce soir chez moi nous souperons ensemble :
Dans un moment ou deux vous y pourrez venir ;
Nous aurons tout loisir de nous entretenir ;
Et vous prendrez le temps de voir votre lingère.
Ils m'ont dit toutefois qu'il seroit nécessaire
De coucher pour la forme une nuit en prison,
Et m'en ont sur le champ rendu quelque raison ;
Mais c'est si peu mon jeu que de telles matières,
Que j'en perds aussitôt les plus belles lumières.
Vous sortirez demain, il n'est rien de plus vrai ;
C'est tout ce que j'en aime, et tout ce que j'en sai.

DORANTE.

Que ne vous dois-je point pour de si bons offices !

PHILISTE.

Ami, ce ne sont là que de petits services ;
Je voudrois pouvoir mieux, tout me seroit fort doux.

Je vais chercher du monde à souper avec vous.
Adieu : je vous attends au plus tard dans une heure. [1]

SCÈNE V.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Tu ne dis mot, Cliton.

CLITON.

Elle est belle, ou je meure.

DORANTE.

Elle te semble belle ?

CLITON.

Et si parfaitement
Que j'en suis même encor dans le ravissement.
Encor dans mon esprit je la vois, et l'admire,
Et je n'ai su depuis trouver le mot à dire.

DORANTE.

Je suis ravi de voir que mon élection
Ait enfin mérité ton approbation.

[1] On pouvait tirer un plus grand parti de l'aventure de Philiste, qui rencontre sa maîtresse dans la prison de Dorante : ce coup de théâtre, qui pouvait fournir les situations les plus intéressantes, ne produit qu'un mensonge aussi plat qu'inutile ; tout se borne à faire passer Mélisse pour une lingère : l'intrigue pouvait redoubler, et elle est affaiblie ; l'intérêt cesse dès qu'il n'y a plus de danger ; le comique cesse aussi dès qu'il n'est plus dans les situations : et voilà ce qui perd une pièce, que quelques changemens pouvaient rendre excellente.

CLITON.

Ah ! plût à Dieu, monsieur, que ce fût la servante !
Vous verriez comme quoi je la trouve charmante,
Et comme pour l'aimer je ferois le mutin.

DORANTE.

Admire en cet amour la force du destin.

CLITON.

J'admire bien plutôt votre adresse ordinaire
Qui change en un moment cette dame en lingère.

DORANTE.

C'étoit nécessité dans cette occasion,
De crainte que Philiste eût quelque vision,
S'en formât quelque idée, et la pût reconnoître.

CLITON.

Cette métamorphose est de vos coups de maître ;
Je n'en parlerai plus, monsieur, que cette fois :
Mais en un demi-jour comptez déjà pour trois.
Un coupable honnête homme, un portrait, une dame,
A son premier métier rendent soudain votre âme ;
Et vous savez mentir par générosité,
Par adresse d'amour, et par nécessité.
Quelle conversion !

DORANTE.

Tu fais bien le sévère.

CLITON.

Non, non, à l'avenir je fais vœu de m'en taire ;
J'aurois trop à compter.

DORANTE.

Conserver un secret,
Ce n'est pas tant mentir qu'être amoureux discret ;

L'honneur d'une maîtresse aisément y dispose.

CLITON.

Ce n'est qu'autre prétexte, et non pas autre chose.
Croyez-moi, vous mourrez, monsieur, dans votre peau,
Et vous mériterez cet illustre tombeau,
Cette digne oraison que naguère j'ai faite :
Vous vous en souvenez, sans que je la répète.

DORANTE.

Pour de pareils sujets peut-on s'en garantir?
Et toi-même à ton tour ne crois-tu point mentir?
L'occasion convie, aide, engage, dispense;
Et pour servir un autre on ment sans qu'on y pense.

CLITON.

Si vous m'y surprenez, étrillez-y-moi bien.

DORANTE.

Allons trouver Philiste, et ne jurons de rien.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

MÉLISSE, LYSE.

MÉLISSE.

J'EN tremble encor de peur, et n'en suis pas remise.

LYSE.

Aussi-bien comme vous je pensois être prise.

MÉLISSE.

Non, Philiste n'est fait que pour m'incommoder.
Voyez ce qu'en ces lieux il venoit demander,
S'il est heure si tard de faire une visite.

LYSE.

Un ami véritable à toute heure s'acquitte;
Mais un amant fâcheux, soit de jour, soit de nuit,
Toujours à contre-temps à nos yeux se produit,
Et depuis qu'une fois, il commence à déplaire,
Il ne manque jamais d'occasion contraire:
Tant son mauvais destin semble prendre de soins
A mêler sa présence où l'on la veut le moins!

MÉLISSE.

Quel désordre eût-ce été, Lyse, s'il m'eût connue!

LYSE.

Il vous auroit donné fort avant dans la vue.

MÉLISSE.

Quel bruit et quel éclat n'eût point fait son courroux!

LYSE.

Il eût été peut-être aussi honteux que vous.
Un homme un peu content et qui s'en fait accroire,
Se voyant méprisé, rabat bien de sa gloire,
Et surpris qu'il en est en telle occasion,
Toute sa vanité tourne en confusion.
Quand il a de l'esprit, il sait rendre le change;
Loin de s'en émouvoir en raillant il se venge,
Affecte des mépris, comme pour reprocher
Que la perte qu'il fait ne vaut pas s'en fâcher;
Tant qu'il peut, il témoigne une âme indifférente.
Quoi qu'il en soit enfin, vous avez vu Dorante,
Et fort adroitement je vous ai mise en jeu.

MÉLISSE.

Et fort adroitement tu m'as fait voir son feu.

LYSE.

Eh bien! mais que vous semble encor du personnage?
Vous en ai-je trop dit?

MÉLISSE.

J'en ai vu davantage.

LYSE.

Avez-vous du regret d'avoir trop hasardé?

MÉLISSE.

Je n'ai qu'un déplaisir, d'avoir si peu tardé.

LYSE.

Vous l'aimez?

MÉLISSE.

Je l'adore.

LYSE.

Et croyez qu'il vous aime?

MÉLISSE.

Qu'il m'aime, et d'une amour, comme la mienne, extrême

LYSE.

Une première vue, un moment d'entretien,
Vous fait ainsi tout croire, et ne douter de rien!

MÉLISSE.

Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,[1]
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre:

[1] Si *la Suite du Menteur* est tombée, ces vers ne le sont pas; presque tous les connaisseurs les savent par cœur: c'est la même pensée qu'on voit dans *Rodogune;* et cela prouve que les mêmes choses conviennent quelquefois à la comédie et à la tragédie: mais la comédie a sans doute plus de droit à ces petits morceaux naïfs et galans *. Celui-ci a toujours passé pour achevé: il n'y a que ce vers,

Et, sans s'inquiéter de mille peurs frivoles,

qui dépare un peu ce joli couplet.

Nous avons déjà remarqué combien la rime entraîne de mauvais vers, et avec quel soin il faut empêcher que de deux vers il y en ait un pour le sens, et l'autre pour la rime.

* Corneille affectionnait beaucoup cette pensée sur les sympathies: non seulement il l'a employée ici et dans *Rodogune*, mais il avait déjà dit, dans *l'Illusion comique:* P.

Souvent je ne sais quoi, que le ciel nous inspire,
Soulève tout le cœur contre ce qu'on désire,
Et ne nous laisse pas en état d'obéir,
Quand on choisit pour nous ce qu'il nous faut haïr.
Il attache ici-bas avec des sympathies
Les âmes que son ordre a là-haut assorties, etc.

Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Sème l'intelligence avant que de se voir;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse,
Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément;
Et, sans s'inquiéter de mille peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles;
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup;
Et, de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

LYSE.

Si, comme dit Sylvandre, une âme en se formant,[1]
Ou descendant du ciel, prend d'une autre l'aimant,
La sienne a pris le vôtre, et vous a rencontrée.

MÉLISSE.

Quoi! tu lis les romans?

LYSE.

Je puis bien lire Astrée;
Je suis de son village, et j'ai de bons garants
Qu'elle et son Céladon étoient de mes parents.

1 Tout ce qui suit est une allusion au roman de *l'Astrée*, du marquis d'Urfé; roman qui eut en France beaucoup de réputation et de cours sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, et qu'on lisait encore même dans les beaux jours de Louis XIV, sur la foi de sa réputation. Toutes ces allusions sont toujours froides au théâtre, parce qu'elles ne sont point liées au nœud de la pièce; ce n'est que de la conversation, ce n'est que de l'esprit, et toute beauté étrangère est un défaut.

MÉLISSE.

Quelle preuve en as-tu?

LYSE.

Ce vieux saule, madame,
Où chacun d'eux cachoit ses lettres et sa flamme,
Quand le jaloux Sémire en fit un faux témoin;
Du pré de mon grand-père il fait encor le coin;
Et l'on m'a dit que c'est un infaillible signe
Que d'un si rare hymen je viens en droite ligne.
Vous ne m'en croyez pas?

MÉLISSE.

De vrai, c'est un grand point.

LYSE.

Aurois-je tant d'esprit, si cela n'étoit point?
D'où viendroit cette adresse à faire vos messages,
A jouer avec vous de si bons personnages,
Ce trésor de lumière et de vivacité,
Que d'un sang amoureux que j'ai d'eux hérité?

MÉLISSE.

Tu le disois tantôt, chacun a sa folie;
Les uns l'ont importune, et la tienne est jolie.

SCÈNE II.

CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE.

CLÉANDRE.

Je viens d'avoir querelle avec ce prisonnier,
Ma sœur.

MÉLISSE.

Avec Dorante ? avec ce cavalier
Dont vous tenez l'honneur, dont vous tenez la vie ?
Qu'avez-vous fait !

CLÉANDRE.

Un coup dont tu seras ravie.

MÉLISSE.

Qu'à cette lâcheté je puisse consentir !

CLÉANDRE.

Bien plus, tu m'aideras à le faire mentir.

MÉLISSE.

Ne le présumez pas, quelque espoir qui vous flatte,
Si vous êtes ingrat, je ne puis être ingrate.

CLÉANDRE.

Tu sembles t'en fâcher !

MÉLISSE.

Je m'en fâche pour vous.
D'un mot il peut vous perdre, et je crains son courroux.

CLÉANDRE.

Il est trop généreux ; et d'ailleurs la querelle,
Dans les termes qu'elle est, n'est pas si criminelle.
Écoute. Nous parlions des dames de Lyon ;
Elles sont assez mal en son opinion :
Il confesse de vrai qu'il a peu vu la ville,
Mais il se l'imagine en beautés fort stérile.
Et ne peut se résoudre à croire qu'en ces lieux
La plus belle ait de quoi captiver de bons yeux.
Pour l'honneur du pays, j'en nomme trois ou quatre ;
Mais, à moins que de voir, il n'en veut rien rabattre ;

Et comme il ne le peut étant dans la prison,
J'ai cru par un portrait le mettre à la raison;
Et, sans chercher plus loin ces beautés qu'on admire,
Je ne veux que le tien pour le faire dédire.
Me le dénîras-tu, ma sœur, pour un moment?

MÉLISSE.

Vous me jouez, mon frère, assez accortement;
La querelle est adroite et bien imaginée.

CLÉANDRE.

Non, je m'en suis vanté, ma parole est donnée.

MÉLISSE.

S'il faut ruser ici, j'en sais autant que vous,
Et vous serez bien fin, si je ne romps vos coups.
Vous pensez me surprendre, et je n'en fais que rire;
Dites donc tout d'un coup ce que vous voulez dire.

CLÉANDRE.

Eh bien! je viens de voir ton portrait en ses mains.

MÉLISSE.

Et c'est ce qui vous fâche?

CLÉANDRE.

Et c'est dont je me plains.

MÉLISSE.

J'ai cru vous obliger, et l'ai fait pour vous plaire:
Votre ordre étoit exprès.

CLÉANDRE.

Quoi! je te l'ai fait faire?

MÉLISSE.

Ne m'avez-vous pas dit: « Sous ces déguisements
« Ajoute à ton argent perles et diamants »?

Ce sont vos propres mots, et vous en êtes cause.

CLÉANDRE.

Eh quoi! de ce portrait disent-ils quelque chose?

MÉLISSE.

Puisqu'il est enrichi de quatre diamants,
N'est-ce pas obéir à vos commandements?

CLÉANDRE.

C'est fort bien expliquer le sens de mes prières.
Mais, ma sœur, ces faveurs sont un peu singulières:
Qui donne le portrait promet l'original.

MÉLISSE.

C'est encore votre ordre, ou je m'y connois mal.
Ne m'avez-vous pas dit: « Prends souci de me plaire,
« Et vois ce que tu dois à qui te sauve un frère »?
Puisque vous lui devez et la vie, et l'honneur,
Pour vous en revancher dois-je moins que mon cœur?
Et doutez-vous encore à quel point je vous aime
Quand pour vous acquitter je me donne moi-même?

CLÉANDRE.

Certes, pour m'obéir avec plus de chaleur,
Vous donnez à mon ordre une étrange couleur,
Et prenez un grand soin de bien payer mes dettes:
Non que mes volontés en soient mal satisfaites;
Loin d'éteindre ce feu, je voudrois l'allumer,
Qu'il eût de quoi vous plaire, et voulût vous aimer.
Je tiendrois à bonheur de l'avoir pour beau-frère;
J'en cherche les moyens, j'y fais ce qu'on peut faire;
Et c'est à ce dessein qu'au sortir de prison
Je viens de l'obliger à prendre ma maison,

Afin que l'entretien produise quelques flammes
Qui forment doucement l'union de vos âmes.
Mais vous savez trouver des chemins plus aisés;
Sans savoir s'il vous plaît, ni si vous lui plaisez,
Vous pensez l'engager en lui donnant ces gages,
Et lui donnez sur vous de trop grands avantages.
Que sera-ce, ma sœur, si, quand vous le verrez,
Vous n'y rencontrez pas ce que vous espérez,
Si quelque aversion vous prend pour son visage,
Si le vôtre le choque, ou qu'un autre l'engage,
Et que de ce portrait, donné légèrement,
Il érige un trophée à quelque objet charmant?

MÉLISSE.

Sans l'avoir jamais vu je connois son courage :
Qu'importe après cela quel en soit le visage?
Tout le reste m'en plaît; si le cœur en est haut,
Et si l'âme est parfaite, il n'a point de défaut.
Ajoutez que vous-même après votre aventure
Ne m'en avez pas fait une laide peinture;
Et, comme vous devez vous y connoître mieux,
Je m'en rapporte à vous, et choisis par vos yeux.
N'en doutez nullement, je l'aimerai, mon frère;
Et si ces foibles traits n'ont point de quoi lui plaire,
S'il aime en autre lieu, n'en appréhendez rien;
Puisqu'il est généreux, il en usera bien.

CLÉANDRE.

Quoi qu'il en soit, ma sœur, soyez plus retenue
Alors qu'à tous moments vous serez à sa vue.
Votre amour me ravit, je veux le couronner;
Mais souffrez qu'il se donne avant que vous donner.

Il sortira demain, n'en soyez point en peine.
Adieu : je vais une heure entretenir Climène.[1]

SCÈNE III.

MÉLISSE, LYSE.

LYSE.

Vous en voilà défaite et quitte à bon marché.
Encore est-il traitable alors qu'il est fâché.
Sa colère a pour vous une douce méthode,
Et sur la remontrance il n'est pas incommode.

MÉLISSE.

Aussi qu'ai-je commis pour en donner sujet?
Me ranger à son choix sans savoir son projet,
Deviner sa pensée, obéir par avance,
Sont-ce, Lyse, envers lui des crimes d'importance?

LYSE.

Obéir par avance est un jeu délicat
Dont tout autre que lui feroit un mauvais plat.
Mais ce nouvel amant dont vous faites votre âme
Avec un grand secret ménage votre flamme;

[1] Pour n'avoir pas su mettre en œuvre l'amour de Mélisse et le don de son portrait, la pièce languit.

Cette scène de Cléandre et de Mélisse n'est qu'ingénieuse; toutes ces petites finesses refroidissent les spectateurs : il faut attacher dans la comédie comme dans la tragédie, quoique par des moyens absolument différens; il faut que le cœur soit occupé; il faut qu'on désire et qu'on craigne; les situations doivent être vives : c'est ici tout le contraire.

Devoit-il exposer ce portrait à ses yeux ?
Je le tiens indiscret.

MÉLISSE.

Il n'est que curieux,
Et ne montreroit pas si grande impatience
S'il me considéroit avec indifférence ;
Outre qu'un tel secret peut souffrir un ami.

LYSE.

Mais un homme qu'à peine il connoît à demi ?

MÉLISSE.

Mon frère lui doit tant, qu'il a lieu d'en attendre
Tout ce que d'un ami tout autre peut prétendre.

LYSE.

L'amour excuse tout dans un cœur enflammé,
Et tout crime est léger dont l'auteur est aimé.
Je serois plus sévère, et tiens qu'à juste titre
Vous lui pouvez tantôt en faire un bon chapitre.

MÉLISSE.

Ne querellons personne ; et, puisque tout va bien,
De crainte d'avoir pis, ne nous plaignons de rien.

LYSE.

Que vous avez de peur que le marché n'échappe !

MÉLISSE.

Avec tant de façons que veux-tu que j'attrappe ?
Je possède son cœur, je ne veux rien de plus,
Et je perdrois le temps en débats superflus.
Quelquefois en amour trop de finesse abuse.
S'excusera-t-il mieux que mon cœur ne l'excuse ?
Allons, allons l'attendre ; et, sans en murmurer,
Ne pensons qu'aux moyens de nous en assurer.

LYSE.

Vous ferez-vous connoître?

MÉLISSE.

Oui, s'il sait de mon frère
Ce que jusqu'à présent j'avois voulu lui taire;
Sinon, quand il viendra prendre son logement,
Il se verra surpris plus agréablement.[1]

SCÈNE IV.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

DORANTE.

Me reconduire encor! cette cérémonie
D'entre les vrais amis devroit être bannie.

PHILISTE.

Jusques en Bellecour je vous ai reconduit,
Pour voir une maîtresse en faveur de la nuit.
Le temps est assez doux, et je la vois paroître
En de semblables nuits souvent à la fenêtre:
J'attendrai le hasard un moment en ce lieu,
Et vous laisse aller voir votre lingère. Adieu.

DORANTE.

Que je vous laisse ici de nuit sans compagnie!

PHILISTE.

C'est faire à votre tour trop de cérémonie.
Peut-être qu'à Paris j'aurois besoin de vous;
Mais je ne crains ici ni rivaux, ni filous.

[1] Cette scène augmente l'ennui.

DORANTE.

Ami, pour des rivaux, chaque jour en fait naître;
Vous en pouvez avoir, et ne les pas connoître :
Ce n'est pas que je veuille entrer dans vos secrets,
Mais nous nous tiendrons loin en confidents discrets.
J'ai du loisir assez.

PHILISTE.

Si l'heure ne vous presse,
Vous saurez mon secret touchant cette maîtresse;
Elle demeure, ami, dans ce grand pavillon.

CLITON, bas.

Tout se prépare mal à cet échantillon.

DORANTE.

Est-ce où je pense voir un linge qui voltige?

PHILISTE.

Justement.

DORANTE.

Elle est belle?

PHILISTE.

Assez.

DORANTE.

Et vous oblige?

PHILISTE.

Je ne saurois encor, s'il faut tout avouer,
Ni m'en plaindre beaucoup, ni beaucoup m'en louer;
Son accueil n'est pour moi ni trop doux, ni trop rude;
Il est et sans faveur, et sans ingratitude,
Et je la vois toujours dedans un certain point
Qui ne me chasse pas, et ne l'engage point.
Mais je me trompe fort, ou sa fenêtre s'ouvre.

DORANTE.

Je me trompe moi-même, ou quelqu'un s'y découvre.

PHILISTE.

J'avance; approchez-vous, mais sans suivre mes pas,
Et prenez un détour qui ne vous montre pas:
Vous jugerez quel fruit je puis espérer d'elle;
Pour Cliton, il peut faire ici la sentinelle.

DORANTE, à Cliton, après que Philiste est éloigné.

Que me vient-il de dire? et qu'est-ce que je voi?
Cliton, sans doute il aime en même lieu que moi.
O ciel! que mon bonheur est de peu de durée!

CLITON.

S'il prend l'occasion qui vous est préparée,
Vous pouvez disputer avec votre valet
A qui mieux de vous deux gardera le mulet.

DORANTE.

Que de confusion et de trouble en mon âme!

CLITON.

Allez prêter l'oreille aux discours de la dame;
Au bruit que je ferai prenez bien votre temps,
Et nous lui donnerons de jolis passe-temps. [1]

(Dorante va auprès de Philiste.)

[1] Tout est manqué.

SCÈNE V.

MÉLISSE, LYSE, à la fenêtre; PHILISTE, DORANTE, CLITON.

MÉLISSE.

Est-ce vous ?

PHILISTE.

Oui, madame.

MÉLISSE.

Ah, que j'en suis ravie !
Que mon sort cette nuit devient digne d'envie !
Certes, je n'osois plus espérer ce bonheur.

PHILISTE.

Manquerois-je à venir où j'ai laissé mon cœur ?

MÉLISSE.

Qu'ainsi je sois aimée ! et que de vous j'obtienne
Une amour si parfaite, et pareille à la mienne !

PHILISTE.

Ah ! s'il en est besoin, j'en jure et par vos yeux.

MÉLISSE.

Vous revoir en ce lieu m'en persuade mieux ;
Et, sans autre serment, cette seule visite
M'assure d'un bonheur qui passe mon mérite.

CLITON.

A l'aide !

MÉLISSE.

J'ois du bruit.

CLITON.

A la force! au secours!

PHILISTE.

C'est quelqu'un qu'on maltraite; excusez si j'y cours.
Madame, je reviens.

CLITON, s'éloignant toujours derrière le théâtre.

On m'égorge, on me tue.
Au meurtre!

PHILISTE.

Il est déjà dans la prochaine rue.

DORANTE.

C'est Cliton; retournez, il suffira de moi.

PHILISTE.

Je ne vous quitte point, allons.

(Ils sortent tous deux.)

MÉLISSE.

Je meurs d'effroi.

CLITON, derrière le théâtre.

Je suis mort!

MÉLISSE.

Un rival lui fait cette surprise.

LYSE.

C'est plutôt quelque ivrogne, ou quelque autre sottise
Qui ne méritoit pas rompre votre entretien.

MÉLISSE.

Tu flattes mes désirs. [1]

[1] C'est encore pis; cette Mélisse qui prend Philiste son amant pour Dorante, ce Cliton qui crie au secours, font tomber la pièce.

SCÈNE VI.

DORANTE, MÉLISSE, LYSE.

DORANTE.

Madame, ce n'est rien :
Des marauds, dont le vin embrouilloit la cervelle,
Vuidoient à coups de poing une vieille querelle ;
Ils étoient trois contre un, et le pauvre battu
A crier de la sorte exerçoit sa vertu.
(bas.)
Si Cliton m'entendoit, il compteroit pour quatre.

MÉLISSE.

Vous n'avez donc point eu d'ennemis à combattre ?

DORANTE.

Un coup de plat d'épée a tout fait écouler.

MÉLISSE.

Je mourois de frayeur, vous y voyant aller.

DORANTE.

Que Philiste est heureux, qu'il doit aimer la vie !

MÉLISSE.

Vous n'avez pas sujet de lui porter envie.

DORANTE.

Vous lui parliez naguère en termes assez doux.

MÉLISSE.

Je pense d'aujourd'hui n'avoir parlé qu'à vous.

DORANTE.

Vous ne lui parliez pas avant tout ce vacarme ?
Vous ne lui disiez pas que son amour vous charme,

Qu'aucuns feux à vos feux ne peuvent s'égaler?

MÉLISSE.

J'ai tenu ce discours, mais j'ai cru vous parler.
N'êtes-vous pas Dorante?

DORANTE.

Oui, je le suis, madame,
Le malheureux témoin de votre peu de flamme.
Ce qu'un moment fit naître un autre l'a détruit;
Et l'ouvrage d'un jour se perd en une nuit.

MÉLISSE.

L'erreur n'est pas un crime; et votre aimable idée,
Régnant sur mon esprit, m'a si bien possédée,
Que dans ce cher objet le sien s'est confondu,
Et lorsqu'il m'a parlé je vous ai répondu;
En sa place tout autre eût passé pour vous-même:
Vous verrez par la suite à quel point je vous aime.
Pardonnez cependant à mes esprits déçus;
Daignez prendre pour vous les vœux qu'il a reçus;
Ou si, manque d'amour, votre soupçon persiste....

DORANTE.

N'en parlons plus, de grâce, et parlons de Philiste;
Il vous sert, et la nuit me l'a trop découvert.

MÉLISSE.

Dites qu'il m'importune, et non pas qu'il me sert;
N'en craignez rien. Adieu; j'ai peur qu'il ne revienne.

DORANTE.

Où voulez-vous demain que je vous entretienne?
Je dois être élargi.

MÉLISSE.

Je vous ferai savoir

Dès demain chez Cléandre où vous me pourrez voir.

DORANTE.

Et qui vous peut sitôt apprendre ces nouvelles ?

MÉLISSE.

Et ne savez-vous pas que l'amour a des ailes?

DORANTE.

Vous avez habitude avec ce cavalier ?

MÉLISSE.

Non, je sais tout cela d'un esprit familier.
Soyez moins curieux, plus secret, plus modeste,
Sans ombrage, et demain nous parlerons du reste.

DORANTE, seul.

Comme elle est ma maîtresse, elle m'a fait leçon,
Et d'un soupçon je tombe en un autre soupçon.
Lorsque je crains Cléandre, un ami me traverse :
Mais nous avons bien fait de rompre le commerce.
Je crois l'entendre.

SCÈNE VII.

DORANTE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE.

Ami, vous m'avez tôt quitté !

DORANTE.

Sachant fort peu la ville, et dans l'obscurité,
En moins de quatre pas j'ai tout perdu de vue ;
Et m'étant égaré dès la première rue,
Comme je sais un peu ce que c'est que l'amour,
J'ai cru qu'il vous falloit attendre en Bellecour ;

Mais je n'ai plus trouvé personne à la fenêtre.
Dites-moi cependant, qui massacroit ce traître?
Qui le faisoit crier?

PHILISTE.

A quelques mille pas,
Je l'ai rencontré seul tombé sur des platras.

DORANTE.

Maraud, ne criois-tu que pour nous mettre en peine?

CLITON.

Souffrez encore un peu que je reprenne haleine.
Comme à Lyon le peuple aime fort les laquais,
Et leur donne souvent de dangereux paquets,
Deux coquins, me trouvant tantôt en sentinelle,
Ont laissé choir sur moi leur haine naturelle;
Et sitôt qu'ils ont vu mon habit rouge et vert....

DORANTE.

Quand il est nuit sans lune, et qu'il fait temps couvert,
Connoît-on les couleurs? tu donnes une bourde.

CLITON.

Ils portoient sous le bras une lanterne sourde.
C'étoit fait de ma vie, ils me traînoient à l'eau;
Mais, sentant du secours, ils ont craint pour leur peau,
Et, jouant des talons tous deux en gens habiles,
Ils m'ont fait trébucher sur un monceau de tuiles,
Chargé de tant de coups et de poing et de pied,
Que je crois tout au moins en être estropié.
Puissé-je voir bientôt la canaille noyée!

PHILISTE.

Si j'eusse pu les joindre, ils me l'eussent payée
L'heureuse occasion dont je n'ai pu jouir,

Et que cette sottise a fait évanouir.
Vous en êtes témoin, cette belle adorable
Ne me pourroit jamais être plus favorable;
Jamais je n'en reçus d'accueil si gracieux :
Mais j'ai bientôt perdu ces moments précieux.
 Adieu. Je prendrai soin demain de votre affaire.
Il est saison pour vous de voir votre lingère.
Puissiez-vous recevoir dans ce doux entretien
Un plaisir plus solide et plus long que le mien!

SCÈNE VIII.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Cliton, si tu le peux, regarde-moi sans rire.

CLITON.

J'entends à demi mot, et ne m'en puis dédire.
J'ai gagné votre mal.

DORANTE.

Eh bien! l'occasion?

CLITON.

Elle fait le menteur ainsi que le larron.
Mais si j'en ai donné, c'est pour votre service.

DORANTE.

Tu l'as bien fait courir avec cet artifice.

CLITON.

Si je ne fusse chu, je l'eusse mené loin :
Mais surtout j'ai trouvé la lanterne au besoin;

Et, sans ce prompt secours, votre feinte importune
M'eût bien embarrassé de votre nuit sans lune.
Sachez une autre fois que ces difficultés
Ne se proposent point qu'entre gens concertés.

DORANTE.

Pour le mieux éblouir, je faisois le sévère.

CLITON.

C'étoit un jeu tout propre à gâter le mystère.
Dites-moi cependant, êtes-vous satisfait ?

DORANTE.

Autant comme on peut l'être.

CLITON.

En effet ?

DORANTE.

En effet.

CLITON.

Et Philiste ?

DORANTE.

Il se tient comblé d'heur et de gloire :
Mais on l'a pris pour moi dans une nuit si noire ;
On s'excuse du moins avec cette couleur.

CLITON.

Ces fenêtres toujours vous ont porté malheur.
Vous y prîtes jadis Clarice pour Lucrèce :
Aujourd'hui, même erreur trompe cette maîtresse ;
Et vous n'avez point eu de pareils rendez-vous
Sans faire une jalouse, ou devenir jaloux.

DORANTE.

Je n'ai pas lieu de l'être, et n'en sors pas fort triste.

CLITON.

Vous pourrez maintenant savoir tout de Philiste.

DORANTE.

Cliton, tout au contraire, il me faut l'éviter :
Tout est perdu pour moi s'il me va tout conter.
De quel front oserois-je, après sa confidence,
Souffrir que mon amour se mît en évidence?
Après les soins qu'il prend de rompre ma prison,
Aimer en même lieu semble une trahison.
Voyant cette chaleur qui pour moi l'intéresse,
Je rougis en secret de servir sa maîtresse,
Et crois devoir du moins ignorer son amour
Jusqu'à ce que le mien ait pu paroître au jour.
Déclaré le premier, je l'oblige à se taire;
Ou, si de cette flamme il ne se peut défaire,
Il ne peut refuser de s'en remettre au choix
De celle dont tous deux nous adorons les lois.

CLITON.

Quand il vous préviendra, vous pouvez le défendre
Aussi-bien contre lui comme contre Cléandre.

DORANTE.

Contre Cléandre et lui je n'ai pas même droit;
Je dois autant à l'un comme l'autre me doit;
Et tout homme d'honneur n'est qu'en inquiétude,
Pouvant être suspect de quelque ingratitude.
Allons nous reposer; la nuit et le sommeil
Nous pourront inspirer quelque meilleur conseil.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYSE, CLITON.

CLITON.

Nous voici bien logés, Lyse, et sans raillerie,
Je ne souhaitois pas meilleure hôtellerie.
Enfin nous voyons clair à ce que nous faisons,
Et je puis à loisir te compter mes raisons.

LYSE.

Tes raisons? c'est-à-dire, autant d'extravagances.

CLITON.

Tu me connois déjà!

LYSE.

Bien mieux que tu ne penses.

CLITON.

J'en débite beaucoup.

LYSE.

Tu sais les prodiguer.

CLITON.

Mais sais-tu que l'amour me fait extravaguer?

LYSE.

En tiens-tu donc pour moi?

CLITON.

J'en tiens, je le confesse.

LYSE.

Autant comme ton maître en tient pour ma maîtresse?

CLITON.

Non pas encor si fort, mais dès ce même instant
Il ne tiendra qu'à toi que je n'en tienne autant;
Tu n'as qu'à l'imiter pour être autant aimée.

LYSE.

Si son âme est en feu, la mienne est enflammée;
Et je crois jusqu'ici ne l'imiter pas mal.

CLITON.

Tu manques, à vrai dire, encore au principal.

LYSE.

Ton secret est obscur.

CLITON.

Tu ne veux pas l'entendre;
Vois quelle est sa méthode, et tâche de la prendre.
Ses attraits tout-puissants ont des avant-coureurs
Encor plus souverains à lui gagner les cœurs.
Mon maître se rendit à ton premier message:
Ce n'est pas qu'en effet je n'aime ton visage;
Mais l'amour aujourd'hui dans les cœurs les plus vains
Entre moins par les yeux qu'il ne fait par les mains,
Et quand l'objet aimé voit les siennes garnies,
Il voit en l'autre objet des grâces infinies:
Pourrois-tu te résoudre à m'attaquer ainsi?

LYSE.

J'en voudrois être quitte à moins d'un grand merci.

CLITON.

Écoute; je n'ai pas une âme intéressée,
Et je te veux ouvrir le fond de ma pensée.
Aimons-nous but à but, sans soupçons, sans rigueur,
Donnons âme pour âme, et rendons cœur pour cœur.

LYSE.

J'en veux bien à ce prix.

CLITON.

Donc, sans plus de langage,
Tu veux bien m'en donner quelques baisers pour gage?

LYSE.

Pour l'âme et pour le cœur, tant que tu le voudras;
Mais pour le bout du doigt, ne le demande pas:
Un amour délicat hait ces faveurs grossières,
Et je t'ai bien donné des preuves plus entières.
Pourquoi me demander des gages superflus?
Ayant l'âme et le cœur, que te faut-il de plus?

CLITON.

J'ai le goût fort grossier en matière de flamme;
Je sais que c'est beaucoup qu'avoir le cœur et l'âme,
Mais je ne sais pas moins qu'on a fort peu de fruit
Et de l'âme et du cœur, si le reste ne suit.

LYSE.

Eh quoi, pauvre ignorant! ne sais-tu pas encore
Qu'il faut suivre l'humeur de celle qu'on adore,
Se rendre complaisant, vouloir ce qu'elle veut?

CLITON.

Si tu n'en veux changer, c'est ce qui ne se peut.

De quoi me guériroient ces gages invisibles?
Comme j'ai l'esprit lourd, je les veux plus sensibles;
Autrement, marché nul.

LYSE.

Ne désespère point;
Chaque chose a son ordre, et tout vient à son point;
Peut-être avec le temps nous pourrons nous connoître.
Apprends-moi cependant qu'est devenu ton maître.

CLITON.

Il est avec Philiste allé remercier
Ceux que pour son affaire il a voulu prier.

LYSE.

Je crois qu'il est ravi de voir que sa maîtresse
Est la sœur de Cléandre, et devient son hôtesse.

CLITON.

Il a raison de l'être, et de tout espérer.

LYSE.

Avec toute assurance il peut se déclarer;
Autant comme la sœur le frère le souhaite;
Et s'il l'aime en effet, je tiens la chose faite.

CLITON.

Ne doute point s'il l'aime après qu'il meurt d'amour.

LYSE.

Il semble toutefois fort triste à son retour. [1]

[1] Ces scènes où les valets font l'amour à l'imitation de leurs maîtres, sont enfin proscrites du théâtre avec beaucoup de raison : ce n'est qu'une parodie basse et degoûtante des premiers personnages.

SCÈNE II.

DORANTE, CLITON, LYSE.

DORANTE.

Tout est perdu, Cliton; il faut plier bagage.

CLITON.

Je fais ici, monsieur, l'amour de bon courage;
Au lieu de m'y troubler, allez en faire autant.

DORANTE.

N'en parlons plus.

CLITON.

Entrez, vous dis-je, on vous attend.

DORANTE.

Que m'importe?

CLITON.

On vous aime.

DORANTE.

Hélas!

CLITON.

On vous adore.

DORANTE.

Je le sais.

CLITON.

D'où vient donc l'ennui qui vous dévore?

DORANTE.

Que je te trouve heureux!

CLITON.

Le destin m'est si doux

Que vous avez sujet d'en être fort jaloux!
Alors qu'on vous caresse à grands coups de pistoles,
J'obtiens tout doucement paroles pour paroles.
L'avantage est fort rare, et me rend fort heureux.

DORANTE.

Il faut partir, te dis-je.

CLITON.

Oui, dans un an, ou deux.

DORANTE.

Sans tarder un moment.

LYSE.

L'amour trouve des charmes
A donner quelquefois de pareilles alarmes.

DORANTE.

Lyse, c'est tout de bon.

LYSE.

Vous n'en avez pas lieu.

DORANTE.

Ta maîtresse survient; il faut lui dire adieu:
Puisse en ses belles mains ma douleur immortelle
Laisser toute mon âme en prenant congé d'elle!

SCÈNE III.

DORANTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

MÉLISSE.

Au bruit de vos soupirs, tremblante et sans couleur,
Je viens savoir de vous mon crime, ou mon malheur;

Si j'en suis le sujet, si j'en suis le remède;
Si je puis le guérir, ou s'il faut que j'y cède;
Si je dois, ou vous plaindre, ou me justifier,
Et de quels ennemis il faut me défier.

DORANTE.

De mon mauvais destin qui seul me persécute.

MÉLISSE.

A ses injustes lois que faut-il que j'impute?

DORANTE.

Le coup le plus mortel dont il m'eût pu frapper.

MÉLISSE.

Est-ce un mal que mes yeux ne puissent dissiper?

DORANTE.

Votre amour le fait naître, et vos yeux le redoublent.

MÉLISSE.

Si je ne puis calmer les soucis qui vous troublent,
Mon amour avec vous saura les partager.

DORANTE.

Ah! vous les aigrissez, les voulant soulager!
Puis-je voir tant d'amour avec tant de mérite,
Et dire sans mourir qu'il faut que je vous quitte?

MÉLISSE.

Vous me quittez! ô ciel! mais, Lyse, soutenez;
Je sens manquer la force à mes sens étonnés.

DORANTE.

Ne croissez point ma plaie, elle est assez ouverte;
Vous me montrez en vain la grandeur de ma perte.
Ce grand excès d'amour que font voir vos douleurs
Triomphe de mon cœur sans vaincre mes malheurs.
On ne m'arrête pas pour redoubler mes chaînes,

On redouble ma flamme, on redouble mes peines;
Mais tous ces nouveaux feux qui viennent m'embraser
Me donnent seulement plus de fers à briser.

MÉLISSE.

Donc à m'abandonner votre âme est résolue?

DORANTE.

Je cède à la rigueur d'une force absolue.

MÉLISSE.

Votre manque d'amour vous y fait consentir.

DORANTE.

Traitez-moi de volage, et me laissez partir;
Vous me serez plus douce en m'étant plus cruelle.
Je ne pars toutefois que pour être fidèle;
A quelque loi par là qu'il me faille obéir,
Je m'en révolterois, si je pouvois trahir.
Sachez-en le sujet; et peut-être, madame,
Que vous-même avoûrez, en lisant dans mon âme,
Qu'il faut plaindre Dorante au lieu de l'accuser,
Que plus il quitte en vous, plus il est à priser,
Et que tant de faveurs dessus lui répandues
Sur un indigne objet ne sont pas descendues.
Je ne vous redis point combien il m'étoit doux
De vous connoître enfin, et de loger chez vous,
Ni comme avec transport je vous ai rencontrée :
Par cette porte, hélas! mes maux ont pris entrée,
Par ce dernier bonheur mon bonheur se détruit;
Ce funeste départ en est l'unique fruit,
Et ma bonne fortune, à moi-même contraire,
Me fait perdre la sœur par la faveur du frère.
Le cœur enflé d'amour et de ravissement,

J'allois rendre à Philiste un mot de compliment;
Mais lui tout aussitôt, sans le vouloir entendre,
« Cher ami, m'a-t-il dit, vous logez chez Cléandre,
« Vous aurez vu sa sœur, je l'aime, et vous pouvez
« Me rendre beaucoup plus que vous ne me devez :
« En faveur de mes feux parlez à cette belle;
« Et comme mon amour a peu d'accès chez elle,
« Faites l'occasion quand je vous irai voir. »
A ces mots j'ai frémi sous l'horreur du devoir.
Par ce que je lui dois, jugez de ma misère,
Voyez ce que je puis, et ce que je dois faire.
Ce cœur qui le trahit, s'il vous aime aujourd'hui,
Ne vous trahit pas moins s'il vous parle pour lui.
Ainsi, pour n'offenser son amour ni le vôtre,
Ainsi, pour n'être ingrat ni vers l'un ni vers l'autre,
J'ôte de votre vue un amant malheureux,
Qui ne peut plus vous voir sans vous trahir tous deux;
Lui, puisqu'à son amour j'oppose ma présence;
Vous, puisque en sa faveur je m'impose silence.

MÉLISSE.

C'est à Philiste donc que vous m'abandonnez?
Ou plutôt c'est Philiste à qui vous me donnez?
Votre amitié trop ferme, ou votre amour trop lâche,
M'ôtant ce qui me plaît, me rend ce qui me fâche?
Que c'est à contre-temps faire l'amant discret,
Qu'en ces occasions conserver un secret!
Il falloit découvrir.... mais, simple! je m'abuse;
Un amour si léger eût mal servi d'excuse;
Un bien acquis sans peine est un trésor en l'air;
Ce qui coûte si peu ne vaut pas en parler :

La garde en importune, et la perte en console;
Et pour le retenir c'est trop qu'une parole.

DORANTE.

Quelle excuse, madame! et quel remercîment!
Et quel compte eût-il fait d'un amour d'un moment,
Allumé d'un coup d'œil? car lui dire autre chose,
Lui conter de vos feux la véritable cause,
Que je vous sauve un frère, et qu'il me doit le jour,
Que la reconnoissance a produit votre amour,
C'étoit mettre en sa main le destin de Cléandre,
C'étoit trahir ce frère en voulant vous défendre,
C'étoit me repentir de l'avoir conservé,
C'étoit l'assassiner après l'avoir sauvé;
C'étoit désavouer ce généreux silence
Qu'au péril de mon sang garda mon innocence,
Et perdre, en vous forçant à ne plus m'estimer,
Toutes les qualités qui vous firent m'aimer.

MÉLISSE.

Hélas! tout ce discours ne sert qu'à me confondre.
Je n'y puis consentir, et ne sais qu'y répondre.
Mais je découvre enfin l'adresse de vos coups;
Vous parlez pour Philiste, et vous faites pour vous:
Vos dames de Paris vous rappellent vers elles;
Nos provinces pour vous n'en ont point d'assez belles.
Si dans votre prison vous avez fait l'amant,
Je ne vous y servois que d'un amusement.
A peine en sortez-vous que vous changez de style;
Pour quitter la maîtresse il faut quitter la ville.
Je ne vous retiens plus, allez.

DORANTE.

Puisse à vos yeux
M'écraser à l'instant la colère des cieux,
Si j'adore autre objet que celui de Mélisse,
Si je conçois des vœux que pour votre service,
Et si pour d'autres yeux on m'entend soupirer,
Tant que je pourrai voir quelque lieu d'espérer!
Oui, madame, souffrez que cet amour persiste
Tant que l'hymen engage ou Mélisse, ou Philiste;
Jusque-là les douceurs de votre souvenir
Avec un peu d'espoir sauront m'entretenir:
J'en jure par vous-même, et ne suis point capable
D'un serment ni plus saint ni plus inviolable.
Mais j'offense Philiste avec un tel serment;
Pour guérir vos soupçons, je nuis à votre amant.
J'effacerai ce crime avec cette prière:
Si vous devez le cœur à qui vous sauve un frère,
Vous ne devez pas moins au généreux secours
Dont tient le jour celui qui conserva ses jours.
Aimez en ma faveur un ami qui vous aime,
Et possédez Dorante en un autre lui-même.
Adieu. Contre vos yeux c'est assez combattu,
Je sens à leurs regards chanceler ma vertu;
Et, dans le triste état où mon âme est réduite,
Pour sauver mon honneur, je n'ai plus que la fuite.[1]

[1] Cette scène pouvait faire un très grand effet, et ne le fait point. Les plus beaux sentimens n'attendrissent jamais quand ils ne sont pas amenés, préparés par une situation pressante, par quelque coup de théâtre, par quelque chose de vif et d'animé.

SCÈNE IV.

DORANTE, PHILISTE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

PHILISTE.

Ami, je vous rencontre assez heureusement.
Vous sortiez ?

DORANTE.

Oui, je sors, ami, pour un moment.
Entrez, Mélisse est seule, et je pourrois vous nuire.

PHILISTE.

Ne m'échappez donc point avant que m'introduire ;
Après, sur le discours vous prendrez votre temps,
Et nous serons ainsi l'un et l'autre contents.
Vous me semblez troublé !

DORANTE.

J'ai bien raison de l'être.
Adieu.

PHILISTE.

Vous soupirez, et voulez disparoître !
De Mélisse ou de vous je saurai vos malheurs.
Madame, puis-je.... ô ciel ! elle-même est en pleurs !
Je ne vois des deux parts que des sujets d'alarmes.
D'où viennent ses soupirs ? et d'où naissent vos larmes ?
Quel accident vous fâche, et le fait retirer ?
Qu'ai-je à craindre pour vous, ou qu'ai-je à déplorer ?

MÉLISSE.

Philiste, il est tout vrai.... mais retenez Dorante,

Sa présence au secret est la plus importante.

DORANTE.

Vous me perdez, madame.

MÉLISSE.

Il faut tout hasarder
Pour un bien qu'autrement je ne puis plus garder.

LYSE.

Cléandre entre.

MÉLISSE.

Le ciel à propos nous l'envoie.

SCÈNE V.

DORANTE, PHILISTE, CLÉANDRE, MÉLISSE, LYSE, CLITON.

CLÉANDRE.

Ma sœur, auriez-vous cru....? Vous montrez peu de joie!
En si bon entretien qui vous peut attrister?

MÉLISSE, à Cléandre.

J'en contois le sujet, vous pouvez l'écouter.
(à Philiste.)
Vous m'aimez, je l'ai su de votre propre bouche,
Je l'ai su de Dorante, et votre amour me touche,
Si trop peu, pour vous rendre un amour tout pareil,
Assez, pour vous donner un fidèle conseil.
Ne vous obstinez plus à chérir une ingrate;
J'aime ailleurs, c'est en vain qu'un faux espoir vous flatte.
J'aime, et je suis aimée, et mon frère y consent;
Mon choix est aussi beau que mon amour puissant.

Vous l'auriez fait pour moi, si vous étiez mon frère.
C'est Dorante, en un mot, qui seul a pu me plaire.
Ne me demandez point ni quelle occasion,
Ni quel temps entre nous a fait cette union;
S'il la faut appeler ou surprise, ou constance;
Je ne vous en puis dire aucune circonstance:
Contentez-vous de voir que mon frère aujourd'hui
L'estime et l'aime assez pour le loger chez lui,
Et d'apprendre de moi que mon cœur se propose
Le change et le tombeau pour une même chose.
Lorsque notre destin nous sembloit le plus doux,
Vous l'avez obligé de me parler pour vous;
Il l'a fait, et s'en va pour vous quitter la place:
Jugez par ce discours quel malheur nous menace.
Voilà cet accident qui le fait retirer;
Voilà ce qui le trouble, et qui me fait pleurer;
Voilà ce que je crains; et voilà les alarmes
D'où viennent ses soupirs, et d'où naissent mes larmes.

PHILISTE.

Ce n'est pas là Dorante, agir en cavalier.
Sur ma parole encor vous êtes prisonnier;
Votre liberté n'est qu'une prison plus large;
Et je réponds de vous, s'il survient quelque charge.
Vous partez cependant, et sans m'en avertir!
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE.

Allons, je suis tout prêt d'y laisser une vie
Plus digne de pitié qu'elle n'étoit d'envie;
Mais, après le bonheur que je vous ai cédé,
Je méritois peut-être un plus doux procédé.

PHILISTE.

Un ami tel que vous n'en mérite point d'autre.
Je vous dis mon secret, vous me cachez le vôtre,
Et vous ne craignez point d'irriter mon courroux,
Lorsque vous me jugez moins généreux que vous !
Vous pouvez me céder un objet qui vous aime;
Et j'ai le cœur trop bas pour vous traiter de même,
Pour vous en céder un à qui l'amour me rend,
Sinon trop mal voulu, du moins indifférent!
Si vous avez pu naître et noble et magnanime,
Vous ne me deviez pas tenir en moindre estime:
Malgré notre amitié, je m'en dois ressentir.
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

CLÉANDRE.

Vous prenez pour mépris son trop de déférence,
Dont il ne faut tirer qu'une pleine assurance
Qu'un ami si parfait, que vous osez blâmer,
Vous aime plus que lui, sans vous moins estimer.
Si pour lui votre foi sert aux juges d'otage,
Permettez qu'auprès d'eux la mienne la dégage,
Et, sortant du péril d'en être inquiété,
Remettez-lui, monsieur, toute sa liberté;
Ou, si mon mauvais sort vous rend inexorable,
Au lieu de l'innocent arrêtez le coupable :
C'est moi qui me sus hier sauver sur son cheval,
Après avoir donné la mort à mon rival;
Ce duel fut l'effet de l'amour de Climène,
Et Dorante sans vous se fût tiré de peine,
Si devant le prevôt son cœur trop généreux
N'eût voulu méconnoître un homme malheureux.

PHILISTE.

Je ne demande plus quel secret a pu faire
Et l'amour de la sœur, et l'amitié du frère;
Ce qu'il a fait pour vous est digne de vos soins.
Vous lui devez beaucoup, vous ne rendez pas moins:
D'un plus haut sentiment la vertu n'est capable;
Et puisque ce duel vous avoit fait coupable,
Vous ne pouviez jamais envers un innocent
Être plus obligé, ni plus reconnoissant.
Je ne m'oppose point à votre gratitude;
Et si je vous ai mis en quelque inquiétude,
Si d'un si prompt départ j'ai paru me piquer,
Vous ne m'entendiez pas, et je vais m'expliquer.
On nomme une prison le nœud de l'hyménée;
L'amour même a des fers dont l'âme est enchaînée:
Vous les rompiez pour moi, je n'y puis consentir.
Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir.

DORANTE.

Ami, c'est là le but qu'avoit votre colère?

PHILISTE.

Ami, je fais bien moins que vous ne vouliez faire.

CLÉANDRE.

Comme à lui je vous dois et la vie et l'honneur.

MÉLISSE.

Vous m'avez fait trembler pour croître mon bonheur.

PHILISTE, à Mélisse.

J'ai voulu voir vos pleurs pour mieux voir votre flamme,
Et la crainte a trahi les secrets de votre âme.
Mais quittons désormais des compliments si vains.

(à Cléandre.)

Votre secret, monsieur, est sûr entre mes mains;
Recevez-moi pour tiers d'une amitié si belle;
Et croyez qu'à l'envi je vous serai fidèle.

CLITON, seul.

Ceux qui sont las debout se peuvent aller seoir;
Je vous donne en passant cet avis, et bonsoir.

[1] Cette scène est encore manquée : l'auteur n'a point fait de Philiste l'usage qu'il en pouvait faire. Un rival ne doit jamais être un personnage épisodique et inutile. Philiste est froid ; et c'est, comme on l'a dit si souvent, le plus grand des défauts. Ce refrain, *Rentrez dans la prison dont vous vouliez sortir*, est encore plus froid que le caractère de Philiste ; et cette petite finesse anéantit tout le mérite que pouvait avoir Philiste en se sacrifiant pour son ami.

Je ne sais si je me trompe ; mais en donnant de l'âme à ce caractère, en mettant en œuvre la jalousie, en retranchant quelques mauvaises plaisanteries de Cliton, on ferait de cette pièce un chef-d'œuvre.

FIN DE LA SUITE DU MENTEUR.

EXAMEN

DE LA SUITE DU MENTEUR.

L'effet de cette pièce n'a pas été si avantageux que celui de la précédente, bien qu'elle soit mieux écrite. L'original espagnol est de Lope de Vega sans contredit, et a ce défaut, que ce n'est que le valet qui fait rire, au lieu qu'en l'autre les principaux agréments sont dans la bouche du maître. L'on a pu voir par les divers succès quelle différence il y a entre les railleries spirituelles d'un honnête homme de bonne humeur, et les bouffonneries froides d'un plaisant à gages. L'obscurité que fait en celle-ci le rapport à l'autre a pu contribuer quelque chose à sa disgrâce, y ayant beaucoup de choses qu'on ne peut entendre, si l'on n'a l'idée présente du *Menteur*. Elle a encore quelques défauts particuliers. Au second acte, Cléandre raconte à sa sœur la générosité de Dorante qu'on a vue au premier, contre la maxime, qu'il ne faut jamais faire raconter ce que le spectateur a déjà vu. Le cinquième est trop sérieux pour une pièce si enjouée, et n'a rien de plaisant que la première scène entre un valet et une servante. Cela plaît si fort en Espagne, qu'ils font souvent parler bas les amants de condition, pour donner lieu à ces sortes de gens de s'entredire des badinages; mais en France, ce n'est pas le goût de l'auditoire. Leur entretien est plus supportable au premier acte, pendant que Dorante écrit; car il ne faut jamais laisser le théâtre sans qu'on y agisse,

et l'on n'y agit qu'en parlant. Ainsi Dorante qui écrit ne le remplit pas assez ; et toutes les fois que cela arrive, il faut fournir l'action par d'autres gens qui parlent. Le second débute par une adresse digne d'être remarquée, et dont on peut former cette règle, que, quand on a quelque occasion de louer une lettre, un billet, ou quelque autre pièce éloquente ou spirituelle, il ne faut jamais la faire voir; parce qu'alors c'est une propre louange que le poète se donne à soi-même; et souvent le mérite de la chose répond si mal aux éloges qu'on en fait, que j'ai vu des stances présentées à une maîtresse, qu'elle vantoit d'une haute excellence, bien qu'elles fussent très médiocres; et cela devenoit ridicule. Mélisse loue ici la lettre que Dorante lui a écrite ; et comme elle ne la lit point, l'auditeur a lieu de croire qu'elle est aussi bien faite qu'elle le dit. Bien que d'abord cette pièce n'eût pas grande approbation, quatre ou cinq ans après la troupe du Marais la remit sur le théâtre avec un succès plus heureux ; mais aucune des troupes qui courent les provinces ne s'en est chargée. Le contraire est arrivé de *Théodore*[1], que les troupes de Paris n'y ont point rétablie depuis sa disgrâce, mais que celles des provinces y ont fait assez passablement réussir.

[1] Il ne faut jamais juger d'une pièce par les succès des premières années ni à Paris ni en province; le temps seul met le prix aux ouvrages, et l'opinion réfléchie des bons juges est à la longue l'arbitre du goût du public.

THÉODORE,

VIERGE ET MARTYRE,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

1645.

PRÉFACE DE VOLTAIRE.

Si quelque chose peut étonner et confondre l'esprit humain, c'est que l'auteur de *Polyeucte* ait pu être celui de *Théodore ;* c'est que le même homme qui avait fait la scène sublime dans laquelle Pauline demande à Sévère la grâce de son mari, ait pu présenter une héroïne dans un mauvais lieu, et accompagner une turpitude si odieuse et si ridicule de tous les mauvais raisonnemens qu'une telle impertinence peut suggérer, de tous les incidens qu'une telle infamie peut fournir, et de tous les mauvais vers que le plus inepte des versificateurs n'aurait jamais pu faire.

Comment ne se trouva-t-il personne qui empêchât l'auteur de *Cinna* de déshonorer ses talens par le choix honteux d'un tel sujet, et par une exécution aussi mauvaise que le sujet même? comment les comédiens osèrent-ils enfin représenter *Théodore?* *

* Voltaire ici n'est que juste ; il ne l'est pas moins dans la plupart de ses remarques sur cette malheureuse pièce : mais que ses expressions sont amères ! Lui-même en eût blâmé la violence, si elles étaient échappées à quelque contemporain

de Corneille : devaient-elles lui paraître moins indécentes, parce que ce grand homme n'existait plus ?

Ce n'est pas que ce sujet si mal choisi (et nous sommes étonnés que personne avant nous n'en ait fait l'observation) ne paroisse avoir fourni à La Mothe une partie du plan d'*Inès de Castro*. Dans l'une et l'autre pièce, c'est une belle-mère qui veut faire épouser sa fille au fils de son mari, et qui, dans la douleur de voir sa fille méprisée, se porte aux plus violentes extrémités contre la rivale qu'elle lui suppose, et contre celui dont elle voulait faire son gendre. Don Pèdre est précisément dans la même situation que Placide, et la reine de Portugal n'a pas moins de violence que Marcelle. Inès est l'objet de sa haine, parce qu'elle est la rivale de sa fille, comme Théodore, dans la tragédie de Corneille, est la rivale de Flavie. Rien de plus ressemblant que le fond du sujet, et rien de plus différent que les deux ouvrages. La Mothe, avec plus d'esprit que de génie, a fait d'*Inès* une des plus intéressantes tragédies qui soient au théâtre, et Corneille n'a fait et ne pouvait faire de *Théodore* qu'une pièce entièrement indigne de lui. Ce qui a le plus contribué à cette différence, c'est la malheureuse source où Corneille a puisé son sujet, et surtout le singulier genre de martyre auquel Théodore est exposée. De ce conte de légende, où le ridicule se trouve mêlé à l'horreur, il était impossible que Corneille fît un ouvrage supportable : mais comment put-il se dissimuler ce que ce sujet avait de révoltant ? P.

ÉPÎTRE

A MONSIEUR L. P. C. B.

Monsieur,

Je n'abuserai point de votre absence de la cour pour vous imposer touchant cette tragédie : sa représentation n'a pas eu grand éclat ; et quoique beaucoup en attribuent la cause à diverses conjonctures qui pourroient me justifier aucunement, pour moi, je ne m'en veux prendre qu'à ses défauts, et la tiens mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurois tort de m'opposer au jugement du public ; il m'a été trop avantageux en mes autres ouvrages pour le désavouer en celui-ci ; et si je l'accusois d'erreur

ou d'injustice pour *Théodore*, mon exemple donneroit lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses tous les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque sorte de satisfaction que je vois que la meilleure partie de mes juges impute ce mauvais succès à l'idée de la prostitution que l'on n'a pu souffrir, quoiqu'on sût bien qu'elle n'auroit pas d'effet, et que pour en exténuer l'horreur j'aie employé tout ce que l'art et l'expérience [1] m'ont pu fournir de lumières; et certes, il y a de quoi congratuler à la pureté [2] de notre théâtre, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre *des Vierges* de saint Ambroise se trouve trop licencieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit si, comme ce grand docteur de l'Église, j'eusse fait voir Théodore dans le lieu infâme, si j'eusse décrit les diverses agitations de son âme durant qu'elle y fut, si j'eusse figuré les troubles qu'elle y

[1] *Quoique j'aie employé tout ce que l'art et l'expérience*, etc. Il ne paraît pas qu'il ait mis de voile sur ce sujet révoltant, puisqu'il emploie dans la pièce les mots de *prostitution*, d'*impudicité*, de *fille abandonnée aux soldats*.

[2] *Congratuler à la pureté. Congratuler à* ne se dit plus. Cette phrase est latine, *tibi gratulor :* mais aujourd'hui *congratuler* régit l'accusatif, comme *féliciter*.

ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? c'est là-dessus que ce grand saint fait triompher son éloquence, et c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, et, autant que j'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs; et après y avoir consumé toute mon adresse, la modestie de notre scène a désavoué comme indigne d'elle [1] ce peu que la

[1] *La modestie de notre scène a désavoué comme indigne d'elle.* Les honnêtes gens assemblés sont toujours chastes. On souffrait, du temps de Hardi, qu'on parlât de viol sur le théâtre de la manière la plus grossière; mais c'est qu'alors il n'y avait que des hommes grossiers qui fréquentassent les spectacles. Mairet et Rotrou furent les premiers qui épurèrent un peu la scène des indécences les plus révoltantes. Il était impossible que cette pièce de Corneille eût du succès en 1645; elle en aurait eu vingt ans auparavant. Il choisit ce sujet, parce qu'il connaissait plus son cabinet que le monde, et qu'il avait plus de génie que de goût. C'est toujours la même versification, tantôt forte, tantôt faible, toujours la même inégalité de style, le même tour de phrase, la même manière d'intriguer; mais, n'étant pas soutenu par le sujet, comme dans les pièces précédentes, il ne pouvait ni s'élever, ni intéresser. Puisqu'il faut des notes sur toutes les pièces de Corneille, on en donne aussi quelques-unes sur *Théodore*; mais un commentaire n'est pas un panégyrique: on doit au public la vérité dans toute son étendue.

nécessité de mon sujet m'a forcé d'en faire connoître. Après cela, j'oserai bien dire que ce n'est pas contre des comédies pareilles aux nôtres que déclame saint Augustin [1], et que ceux que le scrupule, ou le caprice, ou le zèle en rend opiniâtres ennemis, n'ont pas grande raison de s'appuyer de son autorité : c'est avec justice qu'il condamne celles de son temps, qui ne méritoient que trop le nom qu'il leur donne de spectacles de turpitude; mais c'est avec injustice qu'on veut étendre cette condamnation jusqu'à celles du nôtre, qui ne contiennent, pour l'ordinaire, que des exemples d'innocence, de vertu et de piété. J'aurois mauvaise grâce de vous en entretenir plus au long; vous êtes déjà trop persuadé de ces vérités; et ce n'est pas mon dessein d'entreprendre ici de désabuser ceux qui ne veulent pas l'être : il est juste qu'on les abandonne à leur aveuglement volontaire, et que, pour peine de la trop facile croyance qu'ils donnent à des invectives mal fondées, ils demeurent

[1] *Que déclame saint Augustin.* On sait assez que *saint Augustin* ignorait le grec : s'il avait connu cette belle langue, il n'aurait pas déclamé contre Sophocle, ou s'il eût déclamé contre ce grand homme, il eût été fort à plaindre.

privés du plus agréable et du plus utile des divertissements [1] dont l'esprit humain soit ca-

[1] *Du plus utile des divertissements*, etc. On ne peut rien dire de plus fort en faveur de l'art des Sophocle, dont Aristote a donné les règles ; et il est bien honteux pour notre nation, devenue si critique après avoir été si barbare, que Corneille ait été obligé de faire l'apologie d'un art qui était si respectable entre ses mains.

Le grand Corneille traite ici avec une fierté qui sied bien à sa réputation et à son mérite ces hommes bassement jaloux du premier des beaux arts, qui colorent leur envie du prétexte de la religion : ils craignent que la nation ne s'instruise au théâtre, et que des hommes accoutumés à nourrir leur esprit de ce que la raison a de plus pur et de ce que l'éloquence des vers a de plus touchant, ne deviennent indifférens pour de vaines disputes scolastiques, pour de misérables querelles, dans lesquelles on veut trop souvent entraîner les citoyens.

Ces ennemis de la société ont imaginé qu'un Chrétien devait regarder *Cinna*, *les Horaces* et *Polyeucte* du même œil dont les Pères de l'Église regardaient les mimes et les farces obscènes qu'on représentait de leur temps dans les provinces de l'empire Romain.

On consulta sur cette question, dans l'année 1742, monsignor Cerati, confesseur du pape Clément XII, et du consistoire qui élut ce pape. J'ai heureusement retrouvé une partie de sa réponse, écrite de sa main, commençant par ces mots, *I concilii e i padri*, et finissant par ceux-ci, *Giovan-Battista Andreini ;* et voici la

pable. Contentons-nous d'en jouir sans leur en

traduction fidèle des principaux articles de sa lettre :

« Les Conciles et les Pères qui ont condamné la comé-« die, comme il paroît par le troisième article du con-« cile de Carthage de l'an 397, entendaient les repré-« sentations obscènes, mêlées de sacré et de profane, « la dérision des choses ecclésiastiques, les blasphè-« mes, etc.

« Les comédies, dans des temps plus éclairés, ne « furent pas de ce genre ; c'est pourquoi saint Thomas, « quest. 168, art. 3, parlant de la comédie, s'exprime « ainsi :

« *Officium histrionum ordinatum ad solatium homini-« bus exhibendum, non est secundum se illicitum, nec « sunt in statu peccati, dummodo moderatè ludo utan-« tur, id est non utendo aliquibus illicitis verbis, vel fac-« tis, et non adhibendo ludos negotiis et temporibus in-« debitis.*

« L'emploi des comédiens, institué pour donner « quelque délassement aux hommes, n'est pas en soi « illicite ; ils ne sont point dans l'état de péché, pourvu « qu'ils usent honnêtement de leurs talents, c'est-à-« dire, qu'ils évitent les mots et les actions défendues, « et qu'ils ne représentent point dans les temps qui ne « sont point permis.

« Caëtan, en commentant ce passage, conclut : *donc « l'art des comédiens qui se contiennent dans les bornes n'est « point condamnable, mais permis.*

« Saint Antonin, archevêque de Florence, dans sa « *Somme théologique*, partie 3, titre 8, chap. 4, dit :

« Au temps de saint Charles Borromée, il fut défendu

faire part; et souffrez que, sans faire aucun

« à certains comédiens de représenter sur le théâtre de « Milan : ils allèrent trouver saint Charles, et obtinrent « de lui un décret portant permission de représenter « des comédies dans son diocèse, en observant les règles « prescrites par saint Thomas : il se fit présenter tous les « sujets des scènes qu'ils jouoient impromptu, et il leur « fit jurer que toutes les nouvelles scènes qu'ils mêle- « roient à celles dont il avoit vu la disposition, seroient « aussi honnêtes et aussi décentes que les autres.

« L'usage de l'Italie est de permettre toutes les repré- « sentations qui ne portent point de scandale. On joue « des pièces à Rome dans de certains temps, et particu- « lièrement dans des colléges. Les comédiens approchent « des sacrements, et on ne trouve aucune bulle ni aucun « décret des papes qui les en privent : on leur donne la « sépulture dans les églises comme à tous les autres bons « catholiques, avec toutes les cérémonies sacrées, *con* « *tutte le sacre fonzioni.*

« Nicolo Barbieri rapporte qu'Isabella Andreini reçut « à Lyon beaucoup d'honneurs, qu'elle y fut enterrée « avec pompe, et que son corps fut accompagné des « principaux de la ville, qui firent graver son épitaphe « sur le bronze.

« L'empereur Matthias donna des lettres de noblesse à « Pierre Cequini. Jean-Baptiste Andreini fut de l'acadé- « mie de Mantoue, et capitaine des chasses.

« Le même Nicolo Barbieri rapporte que Rinoceronte, « comédien, mourut de son temps en odeur de sainteté. »

Si Lope de Vega et Shakespeare ne furent pas regar- dés comme de saints personnages, personne au moins,

effort pour les guérir de leur foiblesse, je

ni à Madrid ni à Londres, ne reprocha à ces deux célèbres auteurs d'avoir représenté leurs ouvrages, selon l'usage des anciens Grecs nos maîtres. Le fameux docteur Ramon, le licencié Michel Sanchez, le chanoine Mira de Meseva, le chanoine Tarraga, firent beaucoup de comédies, presque toutes estimées, et leurs fonctions de prêtres n'en furent pas interrompues. Plusieurs prêtres en France en ont fait, témoins le cardinal de Richelieu, l'abbé Boyer, l'abbé Genest, aumônier de madame la duchesse d'Orléans, et tant d'autres; enfin l'art doit être encouragé, l'abus de l'art seul peut avilir.

Pour dernière preuve incontestable, rapportons la déclaration de Louis XIII, du 16 avril 1641, enregistrée au parlement; elle dit expressément:

«Nous voulons que l'exercice des comédiens, qui « peut innocemment détourner nos sujets de diverses « occupations mauvaises, ne puisse leur être imputé à « blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le com- « merce public.»

C'est en vertu de cette déclaration que Louis XIV maintint Floridor, sieur de Soulas, dans la possession de sa noblesse, par arrêt du conseil du 10 septembre 1668. En bonne foi, peut-on flétrir un pensionnaire du roi, déclaré gentilhomme par le roi, pour avoir rempli des fonctions dont le roi lui ordonne expressément de s'acquitter? Il est mis en prison s'il ne joue pas, il est excommunié s'il joue: voilà un bel exemple de nos contradictions. En faut-il davantage pour confondre ceux qui se déclarent contre nos spectacles, autant par ignorance que par mauvaise volonté?

finisse en vous assurant que je suis et serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très
obligé serviteur,

P. CORNEILLE.

PERSONNAGES.

VALENS, gouverneur d'Antioche.
PLACIDE, fils de Valens, et amoureux de Théodore.
CLÉOBULE, ami de Placide.
DIDYME, amoureux de Théodore.
PAULIN, confident de Valens.
LYCANTE, capitaine d'une cohorte romaine.
MARCELLE, femme de Valens.
THÉODORE, princesse d'Antioche.
STÉPHANIE, confidente de Marcelle.

La scène est à Antioche, dans le palais du gouverneur.

THÉODORE,

TRAGÉDIE CHRÉTIENNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.[1]

PLACIDE, CLÉOBULE.

PLACIDE.

Il est vrai, Cléobule, et je veux l'avouer,
La fortune me flatte assez pour m'en louer :
Mon père est gouverneur de toute la Syrie ;[2]
Et, comme si c'étoit trop peu de flatterie,[3]

[1] Cette pièce ne mérite aucun commentaire : elle pèche par l'indécence du sujet, par la conduite, par la froideur, par le style. On ne fera que très peu de remarques.

[2] Dans *Polyeucte*, Félix est gouverneur de *toute* l'Arménie, et ici Valens est gouverneur de *toute* la Syrie : un mot de trop gâte un beau vers, et rend un médiocre mauvais.

[3] *Trop peu de flatterie* de donner le gouvernement *de toute la Syrie ! et la fortune qui embrasse Placide !* quelles expressions ! quel style ! quelle négligence !

Moi-même elle m'embrasse, et vient de me donner,
Tout jeune que je suis, l'Égypte à gouverner.
Certes, si je m'enflois de ces vaines fumées
Dont on voit à la cour tant d'âmes si charmées, [1]
Si l'éclat des grandeurs avoit pu me ravir,
J'aurois de quoi me plaire et de quoi m'assouvir. [2]
Au-dessous des Césars je suis ce qu'on peut être;
A moins que de leur rang le mien ne sauroit croître; [3]
Et pour haut qu'on ait mis des titres si sacrés,
On y monte souvent par de moindres degrés. [4]
Mais ces honneurs pour moi ne sont qu'une infamie,

[1] Il faut convenir que ce style est bas et incorrect; et malheureusement la plus grande partie de la pièce est écrite dans ce goût.

On a exigé un commentaire sur toutes les pièces de Corneille, mais toutes n'en méritent pas. Que verra-t-on par ce commentaire? que nul auteur n'est jamais tombé si bas après être monté si haut. La seule consolation d'un travail si ingrat est que du moins tant de fautes peuvent être de quelque utilité : elles feront voir aux étrangers que les beautés ne nous aveuglent pas sur les défauts; que notre nation est juste en admirant et en désapprouvant; et les jeunes auteurs, en voyant ces chutes déplorables et si fréquentes, en seront plus sur leurs gardes.

[2] *Un éclat qui peut ravir! un homme qui auroit de quoi se plaire et de quoi s'assouvir!* Nul auteur n'a jamais écrit plus mal et mieux : voilà pourquoi on disait que Corneille avait un démon qui fit pour lui les belles scènes de ses tragédies, et qui lui laissa faire tout le reste.

[3] Cela n'est pas français : un rang ne croît pas; on passe, on s'élève d'un rang à un autre.

[4] On y monte souvent par de moindres degrés,

n'est pas plus exact que le reste; on ne monte pas à un titre.

Parce que je les tiens d'une main ennemie, [1]
Et leur plus doux appât qu'un excès de rigueur
Parce que pour échange on veut avoir mon cœur.
On perd temps toutefois; ce cœur n'est point à vendre. [2]
Marcelle, en vain par là tu crois gagner un gendre;
Ta Flavie à mes yeux fait toujours même horreur.
Ton frère Marcellin peut tout sur l'empereur.
Mon père est ton époux, et tu peux sur son âme
Ce que sur un mari doit pouvoir une femme :
Va plus outre [3]; et, par zèle ou par dextérité,
Joins le vouloir des dieux à leur autorité; [4]
Assemble leur faveur, assemble leur colère : [5]
Pour aimer je n'écoute empereur, dieux, ni père;
Et je la trouverois un objet odieux
Des mains de l'empereur, et d'un père et des dieux.

CLÉOBULE.

Quoique pour vous Marcelle ait le nom de marâtre,
Considérez, seigneur, qu'elle vous idolâtre;
Voyez d'un œil plus sain ce que vous lui devez,

[1] *Parce que* est une conjonction dure à l'oreille, et traînante en vers, il faut toujours l'éviter; mais quand il est répété, il devient intolérable. On pardonne toutes ces fautes dans des ouvrages remplis de beautés, comme les précédens.

[2] On peut dire dans le style noble, *vendre son sang, vendre son honneur à la fortune;* mais *un cœur à vendre* est bas.

[3] Terme autrefois familier, et qui n'est plus français.

[4] Pourquoi *le vouloir des dieux?* Cet hymen n'est point ordonné par un oracle; les *dieux* sont ici de trop: *le vouloir* n'est plus d'usage.

[5] Il faudrait *leurs faveurs* au pluriel, parce qu'on ne peut assembler une seule chose.

Les biens et les honneurs qu'elle vous a sauvés.
Quand Dioclétian fut maître de l'empire....

PLACIDE.

Mon père étoit perdu, c'est ce que tu veux dire.
Sitôt qu'à son parti le bonheur eut manqué,
Sa tête fut proscrite, et son bien confisqué; [1]
On vit à Marcellin sa dépouille donnée:
Il sut la racheter par ce triste hyménée;
Et, forçant son grand cœur à ce honteux lien,
Lui-même il se livra pour rançon de son bien.
Dès-lors on asservit jusques à mon enfance;
De Flavie avec moi l'on conclut l'alliance;
Et depuis ce moment Marcelle a fait chez nous
Un destin que tout autre auroit trouvé fort doux. [2]
La dignité du fils, comme celle du père,
Descend du haut pouvoir que lui donne ce frère;
Mais, à la regarder de l'œil dont je la voi,
Ce n'est qu'un joug pompeux qu'on veut jeter sur moi.
On élève chez nous un trône pour sa fille;
On y sème l'éclat dont on veut qu'elle brille;
Et dans tous ces honneurs je ne vois en effet
Qu'un infâme dépôt des présents qu'on lui fait.

CLÉOBULE.

S'ils ne sont qu'un dépôt du bien qu'on lui veut faire,

[1] Toutes ces expressions sont faibles, prosaïques et rampantes.

[2] Style bas et négligé de la comédie. En voilà assez sur le style de la pièce, dont les fautes ne sont rachetées par aucun morceau sublime; nous nous contenterons de remarquer les endroits moins faibles que les autres. Il est étrange que Corneille ait senti le vice de son sujet, et qu'il n'ait pas senti le vice de sa diction.

Vous en êtes, seigneur, mauvais dépositaire,
Puisqu'avec tant d'effort on vous voit travailler
A mettre ailleurs l'éclat dont elle doit briller. [1]
Vous aimez Théodore, et votre âme ravie
Lui veut donner ce trône élevé pour Flavie: [2]
C'est là le fondement de votre aversion.

PLACIDE.

Ce n'est point un secret que cette passion:
Flavie au lit malade en meurt de jalousie; [3]
Et dans l'âpre dépit dont sa mère est saisie,
Elle tonne, foudroie, et, pleine de fureur,
Menace de tout perdre auprès de l'empereur.
Comme de ses faveurs je ris de sa colère:
Quoi qu'elle ait fait pour moi, quoi qu'elle puisse faire:
Le passé sur mon cœur ne peut rien obtenir,
Et je laisse au hasard le soin de l'avenir.
Je me plais à braver cet orgueilleux courage;
Chaque jour pour l'aigrir je vais jusqu'à l'outrage: [4]

[1] Travailler à mettre ailleurs un éclat!

[2] Le terme de *trône* ne peut jamais convenir à un gouverneur de province.

[3] Ce style prosaïque est inadmissible dans le tragique; la poésie n'est faite que pour déguiser et embellir tous ces détails. Voyez comment Racine rend la même idée:

Phèdre, atteinte d'un mal qu'elle s'obstine à taire,
Lasse enfin d'elle-même et du jour qui l'éclaire....

[4] Il n'était pas nécessaire que Placide outrageât tous les jours sa belle-mère qui veut lui donner sa fille; ce sont là des mœurs révoltantes, et qui rendent tout d'un coup le premier personnage odieux.

Nous ne parlerons plus guère du style, nous nous en tiendrons à

Son âme impérieuse et prompte à fulminer
Ne sauroit me haïr jusqu'à m'abandonner :
Souvent elle me flatte alors que je l'offense ;
Et quand je l'ai poussée à quelque violence,
L'amour de sa Flavie en rompt tous les effets,
Et l'éclat s'en termine à de nouveaux bienfaits.
Je la plains toutefois ; et plus à plaindre qu'elle,
Comme elle aime un ingrat, j'adore une cruelle,
Dont la rigueur la venge, et, rejetant ma foi,
Me rend tous les mépris que Flavie a de moi.
Mon sort des deux côtés mérite qu'on le plaigne :
L'une me persécute, et l'autre me dédaigne ;
Je hais qui m'idolâtre, et j'aime qui me fuit,
Et je poursuis en vain, ainsi qu'on me poursuit.
Telle est de mon destin la fatale injustice ;
Telle est la tyrannie ensemble et le caprice
Du démon aveuglé, qui sans discrétion
Verse l'antipathie et l'inclination.
Mais puisqu'à d'autres yeux je parois trop aimable,
Que peut voir Théodore en moi de méprisable ?

l'art de la tragédie. Il n'y a rien de tragique dans cette intrigue; c'est un jeune homme qui ne veut point de la femme qu'on lui offre, et qui en aime une autre qui ne veut point de lui : vrai sujet de comédie, et même sujet trivial. Nous avons déjà remarqué que les gens peu instruits croient que Racine a gâté le théâtre en y introduisant ces intrigues d'amour; mais il n'y a aucune pièce de Corneille dont l'amour ne fasse l'intrigue : la seule différence est que Racine a traité cette passion en maître, et que Corneille n'a jamais su faire parler des amans, excepté dans *le Cid*, où il était conduit par un auteur espagnol. Ce n'est pas l'amour qui domine dans *Polyeucte*, c'est la victoire que remporte Pauline sur son amant, c'est la noblesse de Sévère.

Sans doute elle aime ailleurs, et s'impute à bonheur
De préférer Didyme au fils du gouverneur.

CLÉOBULE.

Comme elle, je suis né, seigneur, dans Antioche,
Et par les droits du sang je lui suis assez proche;
Je connois son courage, et vous répondrois bien
Qu'étant sourde à vos vœux elle n'écoute rien,
Et que cette rigueur dont votre amour l'accuse
Ne donne point ailleurs ce qu'elle vous refuse.
Ce malheureux rival dont vous êtes jaloux
En reçoit chaque jour plus de mépris que vous:
Mais quand même ses feux répondroient à vos flammes,
Qu'une amour mutuelle uniroit vos deux âmes,
Voyez où cette amour vous peut précipiter,
Quel orage sur vous elle doit exciter,
Ce que dira Valens, ce que fera Marcelle.
Souffrez que son parent vous dise enfin pour elle....

PLACIDE.

Ah! si je puis encor quelque chose sur toi,
Ne me dis rien pour elle, et dis-lui tout pour moi;
Dis-lui que je suis sûr des bontés de mon père,
Ou que, s'il se rendoit d'une humeur trop sévère,
L'Égypte où l'on m'envoie est un asile ouvert
Pour mettre notre flamme et notre heur à couvert.
Là, saisis d'un rayon des puissances suprêmes,
Nous ne recevrons plus de lois que de nous-mêmes.
Quelques noires vapeurs que puissent concevoir
Et la mère et la fille ensemble au désespoir,
Tout ce qu'elles pourront enfanter de tempêtes,
Sans venir jusqu'à nous crévera sur leurs têtes,

Et nous érigerons en cet heureux séjour
De leur rage impuissante un trophée à l'amour.
Parle, parle pour moi, presse, agis, persuade ;
Fais quelque chose enfin pour mon esprit malade ;
Fais-lui voir mon pouvoir, fais-lui voir mon ardeur :
Son dédain est peut-être un effet de sa peur ;
Et, si tu lui pouvois arracher cette crainte,
Tu pourrois dissiper cette froideur contrainte,
Tu pourrois.... Mais je vois Marcelle qui survient.

SCÈNE II.

MARCELLE, PLACIDE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ce mauvais conseiller toujours vous entretient ! [1]

PLACIDE.

Vous dites vrai, madame, il tâche à me surprendre ;
Son conseil est mauvais, mais je sais m'en défendre.

[1] Cette scène de bravade entre Marcelle et Placide paraît contre toute bienséance ; c'est une picoterie bourgeoise, et des bourgeois bien élevés parleraient plus noblement. Marcelle querelle Placide, tandis qu'elle devrait tâcher de lui plaire. Quel rôle désagréable que celui d'une femme qui veut à toute force qu'on épouse sa fille, qui dit des injures grossières à celui dont elle veut faire son gendre, et qui en essuie de plus fortes ! Marcelle dit que Placide a le cœur trop bas pour aimer en bon lieu, qu'il a une âme vile et basse ; Placide répond sur le même ton : cela seul devait faire tomber la pièce, qui d'ailleurs est une des plus mal écrites.

MARCELLE.

Il vous parle d'aimer?

PLACIDE.

Contre mon sentiment.

MARCELLE.

Levez, levez le masque, et parlez franchement :
De votre Théodore il est l'agent fidèle;
Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,
Vous chasse en apparence, et, pour vous retenir,
Par ce parent adroit vous fait entretenir.

PLACIDE.

Par ce fidèle agent elle est donc mal servie :
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie;
Et ce parent adroit en matière d'amour
Agit contre son sang pour mieux faire sa cour.
C'est, madame, en effet le mal qu'il me conseille;
Mais j'ai le cœur trop bon pour lui prêter l'oreille.

MARCELLE.

Dites le cœur trop bas pour aimer en bon lieu.

PLACIDE.

L'objet où vont mes vœux seroit digne d'un dieu.

MARCELLE.

Il est digne de vous, d'une âme vile et basse.

PLACIDE.

Je fais donc seulement ce qu'il faut que je fasse.
Ne blâmez que Flavie : un cœur si bien placé
D'une âme vile et basse est trop embarrassé;
D'un choix qui lui fait honte il faut qu'elle s'irrite,
Et me prive d'un bien qui passe mon mérite.

MARCELLE.

Avec quelle arrogance osez-vous me parler!

PLACIDE.

Au-dessous de Flavie ainsi me ravaler,
C'est de cette arrogance un mauvais témoignage.
Je ne me puis, madame, abaisser davantage.

MARCELLE.

Votre respect est rare, et fait voir clairement
Que votre humeur modeste aime l'abaissement.
Eh bien! puisqu'à présent j'en suis mieux avertie,
Il faudra satisfaire à cette modestie;
Avec un peu de temps nous en viendrons à bout.

PLACIDE.

Vous ne m'ôterez rien, puisque je vous dois tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.

MARCELLE.

Vous pourrez bientôt prendre un sentiment contraire.

PLACIDE.

Je n'en changerai point pour la perte d'un bien
Qui me rendra celui de ne vous devoir rien.

MARCELLE.

Ainsi l'ingratitude en soi-même se flatte.
Mais je saurai punir cette âme trop ingrate;
Et, pour mieux abaisser vos esprits soulevés,
Je vous ôterai plus que vous ne me devez.

PLACIDE.

La menace est obscure; expliquez-la, de grâce.

MARCELLE.

L'effet expliquera le sens de la menace.
Tandis, souvenez-vous, malgré tous vos mépris,

Que j'ai fait ce que sont et le père et le fils :
Vous me devez l'Égypte ; et Valens, Antioche.

PLACIDE.

Nous ne vous devons rien après un tel reproche.
Un bienfait perd sa grâce à le trop publier;[1]
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le doit oublier.

MARCELLE.

Je l'oublîrois, ingrat, si pour tant de puissance
Je recevois de vous quelque reconnoissance.

PLACIDE.

Et je m'en souviendrois jusqu'aux derniers abois,
Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.

MARCELLE.

Après tant de bienfaits, osé-je trop prétendre?

PLACIDE.

Ce ne sont plus bienfaits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE.

Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit?

PLACIDE.

S'avouant redevable il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE.

Tous les ingrats en foule iront à votre école,
Puisqu'on y devient quitte en payant de parole.

PLACIDE.

Je vous dirai donc plus, puisque vous me pressez :
Nous ne vous devons pas tout ce que vous pensez.

[1] Racine a imité heureusement ce vers dans *Iphigénie :*

Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense.

MARCELLE.

Que seriez-vous sans moi?

PLACIDE.

Sans vous? ce que nous sommes.
Notre empereur est juste, et sait choisir les hommes;
Et mon père, après tout, ne se trouve qu'au rang
Où l'auroient mis sans vous ses vertus et son sang.

MARCELLE.

Ne vous souvient-il plus qu'on proscrivit sa tête!

PLACIDE.

Par là votre artifice en fit votre conquête.

MARCELLE.

Ainsi de ma faveur vous nommez les effets!

PLACIDE.

Un autre ami peut-être auroit bien fait sa paix;
Et si votre faveur pour lui s'est employée,
Par son hymen, madame, il vous a trop payée.
On voit peu d'unions de deux telles moitiés;
Et, la faveur à part, on sait qui vous étiez.

MARCELLE.

L'ouvrage de mes mains avoir tant d'insolence!

PLACIDE.

Elles m'ont mis trop haut pour souffrir une offense.

MARCELLE.

Quoi! vous tranchez ici du nouveau gouverneur?

PLACIDE.

De mon rang en tous lieux je soutiendrai l'honneur.

MARCELLE.

Considérez donc mieux quelle main vous y porte;
L'hymen seul de Flavie en est pour vous la porte.

PLACIDE.

Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loi,
Reprenez votre Égypte, et me laissez à moi.

MARCELLE.

Plus il me doit d'honneurs, plus son orgueil me brave!

PLACIDE.

Plus je reçois d'honneurs, moins je dois être esclave.

MARCELLE.

Conservez ce grand cœur, vous en aurez besoin.

PLACIDE.

Je le conserverai, madame, avec grand soin;
Et votre grand pouvoir en chassera la vie
Avant que d'y surprendre aucun lieu pour Flavie.

MARCELLE.

J'en chasserai du moins l'ennemi qui me nuit.

PLACIDE.

Vous ferez peu d'effet avec beaucoup de bruit.

MARCELLE.

Je joindrai de si près l'effet à la menace,
Que sa perte aujourd'hui me quittera la place.

PLACIDE.

Vous perdrez aujourd'hui....

MARCELLE.

Théodore à vos yeux.
M'entendez-vous, Placide? Oui, j'en jure les dieux
Qu'aujourd'hui mon courroux, armé contre son crime,
Au pied de leurs autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure à vos yeux ces mêmes immortels

Que je la vengerai jusque sur leurs autels.
Je jure plus encor, que, si je pouvois croire
Que vous eussiez dessein d'une action si noire,
Il n'est point de respect qui pût me retenir
D'en punir la pensée et de vous prévenir,
Et que, pour garantir une tête si chère,
Je vous irois chercher jusqu'au lit de mon père.
M'entendez-vous, madame? Adieu. Pensez-y bien.
N'épargnez pas mon sang si vous versez le sien;
Autrement ce beau sang en fera verser d'autre,
Et ma fureur n'est pas pour se borner au vôtre.

SCÈNE III.[1]

MARCELLE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

As-TU vu, Stéphanie, un plus farouche orgueil?
As-tu vu des mépris plus dignes du cercueil?
Et pourrois-je épargner cette insolente vie,
Si sa perte n'étoit la perte de Flavie,
Dont le cruel destin prend un si triste cours
Qu'aux jours de ce barbare il attache ses jours?

STÉPHANIE.

Je tremble encor de voir où sa rage l'emporte.

[1] Corneille avoue la faiblesse et la lâcheté de Valens; mais comment ne sentait-il pas que le rôle de Marcelle révoltait encore davantage?

MARCELLE.

Ma colère en devient et plus juste et plus forte;
Et l'aveugle fureur dont ses discours sont pleins
Ne m'arrachera pas ma vengeance des mains.

STÉPHANIE.

Après votre vengeance appréhendez la sienne.

MARCELLE.

Qu'une indigne épouvante à présent me retienne!
De ce feu turbulent l'éclat impétueux
N'est qu'un foible avorton d'un cœur présomptueux.[1]
La menace à grand bruit ne porte aucune atteinte,
Elle n'est qu'un effet d'impuissance et de crainte;
Et qui si près du mal s'amuse à menacer
Veut amollir le coup qu'il ne peut repousser.

STÉPHANIE.

Théodore vivante, il craint votre colère;
Mais voyez qu'il ne craint que parce qu'il espère;
Et c'est à vous, madame, à bien considérer
Qu'il cessera de craindre en cessant d'espérer.

MARCELLE.

Si l'espoir fait sa peur, nous n'avons qu'à l'éteindre :
Il cessera d'aimer aussi-bien que de craindre.
L'amour va rarement jusque dans un tombeau
S'unir au reste affreux de l'objet le plus beau.
Hasardons; je ne vois que ce conseil à prendre.
Théodore vivante, il n'en faut rien prétendre;
Et Théodore morte, on peut encor douter

[1] Si on assemblait des mots au hasard, il est à présumer qu'ils ne s'arrangeraient pas plus mal.

Quel sera le succès que tu veux redouter.
Quoi qu'il arrive enfin, de la sorte outragée,
C'est un plaisir bien doux que de se voir vengée.
Mais dis-moi, ton indice est-il bien assuré?

STÉPHANIE.

J'en réponds sur ma tête, et l'ai trop avéré.

MARCELLE.

Ne t'oppose donc plus à ce moment de joie
Qu'aujourd'hui par ta main le juste ciel m'envoie.
Valens vient à propos, et sur tes bons avis
Je vais forcer le père à me venger du fils.

SCÈNE IV.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Jusques à quand, seigneur, voulez-vous qu'abusée
Au mépris d'un ingrat je demeure exposée,
Et qu'un fils arrogant sous votre autorité
Outrage votre femme avec impunité?
Sont-ce là les douceurs, sont-ce là les caresses
Qu'en faisoient à ma fille espérer vos promesses?
Et faut-il qu'un amour conçu par votre aveu
Lui coûte enfin la vie, et vous touche si peu?

VALENS.

Plût aux dieux que mon sang eût de quoi satisfaire

Et l'amour de la fille, et l'espoir de la mère,
Et qu'en le répandant je lui pusse gagner
Ce cœur dont l'insolence ose la dédaigner!
Mais de ses volontés le ciel est le seul maître.
J'ai promis de l'amour, il le doit faire naître.
Si son ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
Et je pense être quitte y faisant mon pouvoir.

MARCELLE.

Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence,
C'est avec son orgueil être d'intelligence;
Aussi-bien que le fils le père m'est suspect,
Et vous manquez de foi comme lui de respect.
Ah! si vous déployiez cette haute puissance
Que donnent aux parents les droits de la naissance....

VALENS.

Si la haine et l'amour lui doivent obéir,
Déployez-la, madame, à le faire haïr.
Quel que soit le pouvoir d'un père en sa famille,
Puis-je plus sur mon fils que vous sur votre fille?
Et si vous n'en pouvez vaincre la passion,
Dois-je plus obtenir sur tant d'aversion?

MARCELLE.

Elle tâche à se vaincre, et son cœur y succombe;
Et l'effort qu'elle y fait la jette sous la tombe.

VALENS.

Elle n'a toutefois que l'amour à domter;
Et Placide bien moins se pourroit surmonter,
Puisque deux passions le font être rebelle,

L'amour pour Théodore, et la haine pour elle.

MARCELLE.

Otez-lui Théodore; et, son amour domté,
Vous domterez sa haine avec facilité.

VALENS.

Pour l'ôter à Placide il faut qu'elle se donne.
Aime-t-elle quelque autre?

MARCELLE.

Elle n'aime personne.
Mais qu'importe, seigneur, qu'elle écoute aucuns vœux?
Ce n'est pas son hymen, c'est sa mort que je veux.

VALENS.

Quoi! madame, abuser ainsi de ma puissance!
A votre passion immoler l'innocence!
Les dieux m'en puniroient.

MARCELLE.

Trouvent-ils innocents
Ceux dont l'impiété leur refuse l'encens?
Prenez leur intérêt: Théodore est chrétienne;
C'est la cause des dieux, et ce n'est plus la mienne.

VALENS.

Souvent la calomnie....

MARCELLE.

Il n'en faut plus parler,
Si vous vous préparez à le dissimuler.
Devenez protecteur de cette secte impie
Que l'empereur jamais ne crut digne de vie;
Vous pouvez en ces lieux vous en faire l'appui:

Mais songez qu'il me reste un frère auprès de lui.

VALENS.

Sans en importuner l'autorité suprême,
Si je vous suis suspect, n'en croyez que vous-même,
Agissez en ma place, et faites-la venir;
Quand vous la convaincrez, je saurai la punir;
Et vous reconnoîtrez que dans le fond de l'âme
Je prends, comme je dois, l'intérêt d'une femme.

MARCELLE.

Puisque vous le voulez, j'oserai la mander :
Allez-y, Stéphanie, allez sans plus tarder.

SCÈNE V.

MARCELLE, VALENS, PAULIN.

MARCELLE.

Et si l'on m'a flattée avec un faux indice,
Je vous irai moi-même en demander justice.

VALENS.

N'oubliez pas alors que je la dois à tous,
Et même à Théodore, aussi-bien comme à vous.

MARCELLE.

N'oubliez pas non plus quelle est votre promesse.
(seule.)
Il est temps que Flavie ait part à l'allégresse :
Avec cette espérance allons la soulager.
Et vous, dieux, qu'avec moi j'entreprends de venger,
Agréez ma victime, et, pour finir ma peine,

Jetez un peu d'amour où règne tant de haine ;
Ou, si c'est trop pour nous qu'il soupire à son tour,
Jetez un peu de haine où règne tant d'amour. [1]

[1] Je ne parle pas des termes impropres, des locutions vicieuses dont cette pièce fourmille ; je laisse à part ces vers barbares :

> Si son ordre n'agit, l'effet ne s'en peut voir,
> Et je pense être quitte y faisant mon pouvoir.
> Faire votre pouvoir avec tant d'indulgence....
> Déployez-la, madame, à le faire haïr, etc. etc.

Mais il faut avouer que malheureusement de cent tragédies françaises, il y en a quatre-vingt-dix-huit fondées sur un mariage qu'une des parties veut, et que l'autre ne veut pas ; c'est l'intrigue de toutes les comédies : c'est une uniformité qui fait tout languir. Les femmes, dit-on, qui fréquentent nos spectacles, et qui seules y attirent les hommes, ont réduit tous les auteurs à ne marcher que dans ce chemin qu'elles leur ont tracé ; et Racine seul est parvenu à répandre des fleurs sur cette route trop commune, et à embellir cette stérilité misérable. Il est à croire que le génie de Corneille aurait pris une autre voie, s'il avait pu secouer le joug, si l'on avait représenté la tragédie ailleurs que dans un vil jeu de paume, où les courtauds de boutique allaient pour 5 sous, si la nation avait eu quelque connaissance de l'antiquité, si Paris avait pu alors avoir quelque chose d'Athènes.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

Marcelle n'est pas loin, et je me persuade
Que son amour l'attache auprès de sa malade ; [1]
Mais je vais l'avertir que vous êtes ici.

THÉODORE.

Vous m'obligerez fort d'en prendre le souci,
Et de lui témoigner avec quelle franchise
A ses commandements vous me voyez soumise.

STÉPHANIE.

Dans un moment ou deux vous la verrez venir.

[1] *Sa malade* et Marcelle *qu'on verra venir dans un moment ou deux* sont toujours le style de la comédie.

SCÈNE II.[1]

CLÉOBULE, THÉODORE.

CLÉOBULE.

Tandis permettez-moi de vous entretenir,
Et de blâmer un peu cette vertu farouche,
Cette insensible humeur qu'aucun objet ne touche,
D'où naissent tant de feux sans pouvoir l'enflammer,
Et qui semble haïr quiconque l'ose aimer.
Je veux bien avec vous que dessous votre empire
Toute notre jeunesse en vain brûle et soupire;
J'approuve les mépris que vous rendez à tous;
Le ciel n'en a point fait qui soient dignes de vous:
Mais je ne puis souffrir que la grandeur romaine
S'abaissant à vos pieds ait part à cette haine,
Et que vous égaliez par vos durs traitements
Ces maîtres de la terre aux vulgaires amants.
Quoiqu'une âpre vertu du nom d'amour s'irrite,
Elle trouve sa gloire à céder au mérite;
Et sa sévérité ne lui fait point de lois
Qu'elle n'aime à briser pour un illustre choix.
Voyez ce qu'est Valens, voyez ce qu'est Placide,
Voyez sur quels états l'un et l'autre préside,
Où le père et le fils peuvent un jour régner;
Et cessez d'être aveugle, et de le dédaigner.

[1] Cette scène, aux vices de la diction près, n'est pas répréhensible; les sentimens et le caractère de Théodore s'y développent.

THÉODORE.

Je ne suis point aveugle, et vois ce qu'est un homme
Qu'élèvent la naissance, et la fortune, et Rome;
Je rends ce que je dois à l'éclat de son sang,
J'honore son mérite, et respecte son rang:
Mais vous connoissez mal cette vertu farouche
De vouloir qu'aujourd'hui l'ambition la touche,
Et qu'une âme insensible aux plus saintes ardeurs
Cède honteusement à l'éclat des grandeurs.
Si cette fermeté dont elle est ennoblie
Par quelques traits d'amour pouvoit être affoiblie,
Mon cœur, plus incapable encor de vanité,
Ne feroit point de choix que dans l'égalité;
Et, rendant aux grandeurs un respect légitime,
J'honorerois Placide, et j'aimerois Didyme.

CLÉOBULE.

Didyme, que sur tous vous semblez dédaigner!

THÉODORE.

Didyme, que sur tous je tâche d'éloigner,
Et qui verroit bientôt sa flamme couronnée
Si mon âme à mes sens étoit abandonnée,
Et se laissoit conduire à ces impressions
Que forment en naissant les belles passions.
Comme cet avantage est digne qu'on le craigne,
Plus je penche à l'aimer, et plus je le dédaigne;
Et m'arme d'autant plus, que mon cœur en secret
Voudroit s'en laisser vaincre, et combat à regret.
Je me fais tant d'effort lorsque je le méprise,
Que par mes propres sens je crains d'être surprise;
J'en crains une révolte, et que, las d'obéir,

Comme je les trahis, ils ne m'osent trahir.
Voilà, pour vous montrer mon âme toute nue,
Ce qui m'a fait bannir Didyme de ma vue:
Je crains d'en recevoir quelque coup-d'œil fatal,
Et chasse un ennemi dont je me défends mal.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être;
La raison quelque jour s'en fera mieux connoître:
Nommez-là cependant vertu, caprice, orgueil,
Ce dessein me suivra jusque dans le cercueil.

CLÉOBULE.

Il peut vous y pousser, si vous n'y prenez garde.
D'un œil envenimé Marcelle vous regarde;
Et, se prenant à vous du mauvais traitement
Que sa fille à ses yeux reçoit de votre amant,
Sa jalouse fureur ne peut être assouvie
A moins de votre sang, à moins de votre vie:
Ce n'est plus en secret que frémit son courroux,
Elle en parle tout haut, elle s'en vante à nous,
Elle en jure les dieux; et, ce que j'appréhende,
Pour ce triste sujet sans doute elle vous mande.
Dans un péril si grand faites un protecteur.

THÉODORE.

Si je suis en péril, Placide en est l'auteur;
L'amour qu'il a pour moi lui seul m'y précipite;
C'est par là qu'on me hait, c'est par là qu'on s'irrite.
On n'en veut qu'à sa flamme, on n'en veut qu'à son choix;
C'est contre lui qu'on arme ou la force ou les lois.
Tous les vœux qu'il m'adresse avancent ma ruine,
Et par une autre main c'est lui qui m'assassine.
Je sais quel est mon crime; et je ne doute pas

Du prétexte qu'aura l'arrêt de mon trépas ;
Je l'attends sans frayeur : mais, de quoi qu'on m'accuse,
S'il portoit à Flavie un cœur que je refuse,
Qui veut finir mes jours les voudroit protéger,
Et par ce changement il feroit tout changer.
Mais mon péril le flatte ; et son cœur en espère
Ce que jusqu'à présent tous ses soins n'ont pu faire ;
Il attend que du mien j'achète son appui :
J'en trouverai peut-être un plus puissant que lui ;
Et s'il me faut périr, dites-lui qu'avec joie
Je cours à cette mort où son amour m'envoie,
Et que, par un exemple assez rare à nommer,
Je périrai pour lui, si je ne puis l'aimer.

CLÉOBULE.

Ne vous pas mieux servir d'un amour si fidèle,
C'est....

THÉODORE.

Quittons ce discours, je vois venir Marcelle. [1]

[1] Rien n'est plus froid et plus déplacé dans le tragique que ces scènes dans lesquelles un confident parle à une femme en faveur de l'amour d'un autre ; c'est ce qu'on a tant reproché à Racine dans son *Alexandre*, où Éphestion paraît en *fidèle confident du beau feu de son maître*. Rien n'a plus avili notre théâtre, et ne l'a rendu plus ridicule aux yeux des étrangers, que ces scènes d'ambassadeurs d'amour : heureusement, il y en a peu dans Corneille.

SCÈNE III.

MARCELLE, THÉODORE, CLÉOBULE, STÉPHANIE.

MARCELLE, à Cléobule.

Quoi ! toujours l'un ou l'autre est par vous obsédé !
Qui vous amène ici ? vous avois-je mandé ?
Et ne pourrai-je voir Théodore ou Placide,
Sans que vous leur serviez d'interprète ou de guide ?
Cette assiduité marque un zèle imprudent ;
Et ce n'est pas agir en adroit confident.

CLÉOBULE.

Je crois qu'on me doit voir d'une âme indifférente
Accompagner ici Placide et ma parente.
Je fais ma cour à l'un à cause de son rang,
Et rends à l'autre un soin où m'oblige le sang.

MARCELLE.

Vous êtes bon parent.

CLÉOBULE.

Elle m'oblige à l'être.

MARCELLE.

Votre humeur généreuse aime à le reconnoître ;
Et, sensible aux faveurs que vous en recevez,
Vous rendez à tous deux ce que vous leur devez.
Un si rare service aura sa récompense
Plus grande qu'on n'estime et plus tôt qu'on ne pense.
Cependant quittez-nous, que je puisse à mon tour
Servir de confidente à cet illustre amour.

CLÉOBULE.

Ne croyez pas, madame....

MARCELLE.

Obéissez, de grâce.
Je sais ce qu'il faut croire, et vois ce qui se passe.

SCÈNE IV.

MARCELLE, THÉODORE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ne vous offensez pas, objet rare et charmant,
Si ma haine avec lui traite un peu rudement.
Ce n'est point avec vous que je la dissimule :
Je chéris Théodore, et je hais Cléobule ;
Et, par un pur effet du bien que je vous veux,
Je ne puis voir ici ce parent dangereux.
Je sais que pour Placide il vous fait tout facile,
Qu'en sa grandeur nouvelle il vous peint un asile,
Et tâche à vous porter jusqu'à la vanité
D'espérer me braver avec impunité ;
Je n'ignore non plus que votre âme plus saine,
Connoissant son devoir, ou redoutant ma haine,
Rejette ses conseils, en dédaigne le prix,
Et fait de ces grandeurs un généreux mépris.
Mais comme avec le temps il pourroit vous séduire,
Et vous, changeant d'humeur, me forcer à vous nuire,
J'ai voulu vous parler, pour vous mieux avertir
Qu'il seroit malaisé de vous en garantir ;

Que si ce qu'est Placide enfloit votre courage,
Je puis en un moment renverser mon ouvrage,
Abattre sa fortune, et détruire avec lui
Quiconque m'oseroit opposer son appui.
Gardez donc d'aspirer au rang où je l'élève.
Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'achève.
Ne servez point d'obstacle à ce que j'en prétends;
N'acquérez point ma haine en perdant votre temps.
Croyez que me tromper, c'est vous tromper vous-même;
Et si vous vous aimez, souffrez que je vous aime.

THÉODORE.

Je n'ai point vu, madame, encor jusqu'à ce jour
Avec tant de menace expliquer tant d'amour,
Et, peu faite à l'honneur de pareilles visites,
J'aurois lieu de douter de ce que vous me dites;
Mais soit que ce puisse être ou feinte, ou vérité,
Je veux bien vous répondre avec sincérité.
Quoique vous me jugiez l'âme basse et timide,
Je croirois sans faillir pouvoir aimer Placide;
Et si sa passion avoit pu me toucher,
J'aurois assez de cœur pour ne le point cacher.
Cette haute puissance à ses vertus rendue
L'égale presque aux rois dont je suis descendue;
Et si Rome et le temps m'en ont ôté le rang,
Il m'en demeure encor le courage et le sang.
Dans mon sort ravalé je sais vivre en princesse;
Je fuis l'ambition, mais je hais la foiblesse:
Et comme ses grandeurs ne peuvent m'ébranler,
L'épouvante jamais ne me fera parler.
Je l'estime beaucoup, mais en vain il soupire;

Quand même sur ma tête il feroit choir l'empire,
Vous me verriez répondre à cette illustre ardeur
Avec la même estime et la même froideur.
Sortez d'inquiétude, et m'obligez de croire
Que la gloire où j'aspire est tout une autre gloire,
Et que, sans m'éblouir de cet éclat nouveau,
Plutôt que dans son lit j'entrerois au tombeau.[1]

MARCELLE.

Je vous crois : mais souvent l'amour brûle sans luire;
Dans un profond secret il aime à se conduire;
Et voyant Cléobule aller tant et venir,
Entretenir Placide, et vous entretenir,
Je sens toujours dans l'âme un reste de scrupule,
Que je blâme moi-même et tiens pour ridicule.
Mais mon cœur soupçonneux ne s'en peut départir.
Vous avez deux moyens de l'en faire sortir;
Épousez ou Didyme, ou Cléante, ou quelque autre,
Ne m'importe pas qui, mon choix suivra le vôtre,
Et je le comblerai de tant de dignités,
Que peut-être il vaudra ce que vous me quittez;
Ou, si vous ne pouvez sitôt vous y résoudre,
Jurez-moi par ce Dieu qui porte en main la foudre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,

[1] On retrouve dans quelques vers de cette scène l'auteur des beaux morceaux de *Polyeucte ;* mais une fille de qualité qui veut mourir vierge est fort bonne pour le couvent, et fort mauvaise pour le théâtre.

Au reste, *l'amour qui brûle sans luire*, Cléobule qu'on voit *aller tant et venir*, un reste de scrupule que Marcelle *tient pour ridicule*, sont des façons de parler si basses, si choquantes, qu'elles dégoûteraient tout lecteur, quand même la pièce serait bien faite.

Que Placide jamais ne sera votre époux.
Je lui fais pour Flavie offrir un sacrifice :
Peut-être que vos vœux le rendront plus propice ;
Venez les joindre aux miens, et le prendre à témoin.

THÉODORE.

Je veux vous satisfaire ; et, sans aller si loin,
J'atteste ici le Dieu qui lance le tonnerre,
Ce monarque absolu du ciel et de la terre,
Et dont tout l'univers doit craindre le courroux,
Que Placide jamais ne sera mon époux.
En est-ce assez, madame ? êtes-vous satisfaite ?

MARCELLE.

Ce serment à peu près est ce que je souhaite ;
Mais, pour vous dire tout, la sainteté des lieux,
Le respect des autels, la présence des dieux,
Le rendant et plus saint et plus inviolable,
Me le pourroient aussi rendre bien plus croyable.

THÉODORE.

Le Dieu que j'ai juré connoît tout, entend tout ;
Il remplit l'univers de l'un à l'autre bout ;
Sa grandeur est sans borne ainsi que sans exemple ;
Il n'est pas moins ici qu'au milieu de son temple ;
Et ne m'entend pas mieux dans son temple qu'ici.

MARCELLE.

S'il vous entend partout, je vous entends aussi :
On ne m'éblouit point d'une mauvaise ruse ;
Suivez-moi dans le temple, et tôt, et sans excuse.

THÉODORE.

Votre cœur soupçonneux ne m'y croiroit non plus,
Et je vous y ferois des serments superflus.

MARCELLE.

Vous désobéissez?

THÉODORE.

Je crois vous satisfaire.

MARCELLE.

Suivez, suivez mes pas.

THÉODORE.

Ce seroit vous déplaire;
Vos desseins d'autant plus en seroient reculés;
Ma désobéissance est ce que vous voulez.

MARCELLE.

Il faut de deux raisons que l'une vous retienne;
Ou vous aimez Placide, ou vous êtes chrétienne.

THÉODORE.

Oui, je le suis, madame, et le tiens à plus d'heur
Qu'un autre ne tiendroit toute votre grandeur.
Je vois qu'on vous l'a dit, ne cherchez plus de ruse;
J'avoue et hautement, et tôt, et sans excuse.
Armez-vous à ma perte, éclatez, vengez-vous;
Par ma mort à Flavie assurez un époux;
Et noyez dans ce sang, dont vous êtes avide,
Et le mal qui la tue, et l'amour de Placide.

MARCELLE.

Oui, pour vous en punir je n'épargnerai rien;
Et l'intérêt des dieux assurera le mien.

THÉODORE.

Le vôtre en même temps assurera ma gloire;
Triomphant de ma vie, il fera ma victoire,
Mais si grande, si haute, et si pleine d'appas,
Qu'à ce prix j'aimerois les plus cruels trépas.

MARCELLE.

De cette illusion soyez persuadée ;
Périssant à mes yeux, triomphez en idée ;
Goûtez d'un autre monde à loisir les appas,
Et devenez heureuse où je ne serai pas :
Je n'en suis point jalouse, et toute ma puissance
Vous veut bien d'un tel heur hâter la jouissance ;
Mais gardez de pâlir et de vous étonner
A l'aspect du chemin qui vous y doit mener.

THÉODORE.

La mort n'a que douceur pour une âme chrétienne.

MARCELLE.

Votre félicité va donc faire la mienne.

THÉODORE.

Votre haine est trop lente à me la procurer.

MARCELLE.

Vous n'aurez pas long-temps sujet d'en murmurer.
Allez trouver Valens, allez, ma Stéphanie :
Mais demeurez, il vient. [1]

[1] L'auteur dit avec une candeur digne de lui, qu'une femme sans grande passion ne pouvait faire un grand effet : on ne peut sans doute s'intéresser à elle ; mais on s'intéresse beaucoup moins à Marcelle : son caractère indigne, et son ton ironique et insultant dégoûtent.

SCÈNE V.

VALENS, MARCELLE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ce n'est point calomnie,
Seigneur, elle est chrétienne, et s'en ose vanter.

VALENS.

Théodore, parlez sans vous épouvanter.

THÉODORE.

Puisque je suis coupable aux yeux de l'injustice,
Je fais gloire du crime, et j'aspire au supplice;
Et d'un crime si beau le supplice est si doux,
Que qui peut le connoître en doit être jaloux.

VALENS.

Je ne recherche plus la damnable origine
De cet aveugle amour où Placide s'obstine;
Cette noire magie, ordinaire aux Chrétiens,
L'arrête indignement dans vos honteux liens;
Votre charme après lui se répand sur Flavie :
De l'un il prend le cœur, et de l'autre la vie.
Vous osez donc ainsi jusque dans ma maison,
Jusque sur mes enfants verser votre poison?
Vous osez donc tous deux les prendre pour victimes?

THÉODORE.

Seigneur, il ne faut point me supposer de crimes,
C'est à des faussetés sans besoin recourir;
Puisque je suis chrétienne, il suffit pour mourir.

Je suis prête : où faut-il que je porte ma vie?
Où me veut votre haine immoler à Flavie?
Hâtez, hâtez, seigneur, ces heureux châtiments
Qui feront mes plaisirs et vos contentements.

VALENS.

Ah! je rabattrai bien cette fière constance.

THÉODORE.

Craindrois-je des tourments qui font ma récompense?

VALENS.

Oui, j'en sais que peut-être aisément vous craindrez;
Vous en recevrez l'ordre, et vous en résoudrez.
Ce courage toujours ne sera pas si ferme.
Paulin, que là-dedans pour prison on l'enferme;
Mettez-y bonne garde.

(Paulin la conduit avec quelques soldats, et l'ayant enfermée, il revient incontinent.)

SCÈNE VI.

VALENS, MARCELLE, PAULIN, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Eh quoi! pour la punir,
Quand le crime est constant, qui vous peut retenir?

VALENS.

Agrérez-vous le choix que je fais d'un supplice?

MARCELLE.

J'agrérai tout, seigneur, pourvu qu'elle périsse :
Choisissez le plus doux, ce sera m'obliger.

VALENS.

Ah! que vous savez mal comme il faut se venger! [1]

MARCELLE.

Je ne suis point cruelle, et n'en veux à sa vie
Que pour rendre Placide à l'amour de Flavie.
Otez-nous cet obstacle à nos contentements;
Mais en faveur du sexe épargnez les tourments;
Qu'elle meure, il suffit.

VALENS.

Oui, sans plus de demeure,
Pour l'intérêt des dieux je consens qu'elle meure:
Indigne de la vie, elle doit en sortir;
Mais pour votre intérêt je n'y puis consentir.
Quoi! madame, la perdre est-ce gagner Placide?
Croyez-vous que sa mort le change, ou l'intimide?
Que ce soit un moyen d'être aimable à ses yeux,
Que de mettre au tombeau ce qu'il aime le mieux?

[1] Ce ne sont plus, on l'a déjà dit, les expressions que nous examinons: il faut plaindre ici la faiblesse de l'esprit humain; c'est l'auteur de *Cinna* qui met dans la tête d'un Romain qu'on ne doit se venger d'une princesse qu'en l'envoyant dans un mauvais lieu; et c'est à sa femme qu'il tient ce langage!

Au reste, on doute fort que cette aventure soit vraie; ces contes qu'on nous fait de jeunes et belles Chrétiennes condamnées à la prostitution, sont l'opposé des mœurs et des lois romaines: une nation qui condamnait les vestales à être enterrées toutes vives pour une faiblesse, n'avait garde de permettre qu'on prostituât des princesses à des soldats pour cause de religion. On pourrait mettre un événement au théâtre, si, sans être vrai, il avait été vraisemblable; mais il faudrait surtout qu'il fût noble et tragique: celui-ci est faux, ridicule et abominable: il est tiré de ces légendes qui sont la honte de l'esprit humain.

Ah! ne vous flattez point d'une espérance vaine :
En cherchant son amour vous redoublez sa haine;
Et, dans le désespoir où vous l'allez plonger,
Loin d'en aimer la cause, il voudra s'en venger.
Chaque jour à ses yeux cette ombre ensanglantée,
Sortant des tristes nuits où vous l'aurez jetée,
Vous peindra toutes deux avec des traits d'horreur
Qui feront de sa haine une aveugle fureur :
Et lors je ne dis pas tout ce que j'appréhende.
Son âme est violente, et son amour est grande :
Verser le sang aimé ce n'est pas l'en guérir;
Et le désespérer ce n'est pas l'acquérir. [1]

MARCELLE.

Ainsi donc vous laissez Théodore impunie?

VALENS.

Non, je la veux punir, mais par l'ignominie,
Et, pour forcer Placide à vous porter ses vœux,
Rendre cette Chrétienne indigne de ses feux.

[1] Comme si on ne désespérait pas ce Placide en envoyant au b....* une fille respectable qu'il veut épouser! Valens ne savait-il pas qu'on peut, avec le temps, pardonner le meurtre, et qu'on ne pardonne jamais les affronts?

* Dans une petite pièce contre Scudéri, qui est placée à la suite des observations sur *le Cid*, Corneille avait employé le mot que Voltaire emploie ici, et qu'il répète plusieurs fois avec complaisance dans le cours de ces remarques. Voltaire, qui lui reproche assez durement cette indécence, qui peut-être n'en était pas une du temps de Corneille, aurait dû n'y pas tomber lui-même. Ajoutez qu'une petite pièce de dix à douze vers, échappée à ce grand homme dans un moment d'humeur, pouvait n'être pas recueillie, que même elle ne méritait pas de l'être, et que, selon toute apparence, l'intention de Corneille n'était pas qu'elle le fût : au lieu que le commentaire de Voltaire est entre les mains de tout le monde. P.

MARCELLE.

Je ne vous entends point.

VALENS.

Contentez-vous, madame,
Que je vois pleinement les désirs de votre âme,
Que de votre intérêt je veux faire le mien.
Allez, et sur ce point ne demandez plus rien.
Si je m'expliquois mieux, quoique son ennemie,
Vous la garantiriez d'une telle infamie;
Et, quelque bon succès qu'il en faille espérer,
Votre haute vertu ne pourroit l'endurer.
Agréez ce supplice; et, sans que je le nomme,
Sachez qu'assez souvent on le pratique à Rome,
Qu'il est craint des Chrétiens, qu'il plaît à l'empereur,
Qu'aux filles de sa sorte il fait le plus d'horreur,
Et que ce digne objet de votre juste haine
Voudroit de mille morts racheter cette peine.

MARCELLE.

Soit que vous me vouliez éblouir ou venger,
Jusqu'à l'événement je n'en veux point juger;
Je vous en laisse faire. Adieu : disposez d'elle;
Mais gardez d'oublier qu'enfin je suis Marcelle,
Et que si vous trompez un si juste courroux,
Je me saurai bientôt venger d'elle et de vous. [1]

[1] Voilà une impertinente créature; elle menace son mari qui veut la venger : si elle n'entend point de quoi il s'agit, c'est une grande sotte.

SCÈNE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

L'IMPÉRIEUSE humeur! vois comme elle me brave,
Comme son fier orgueil m'ose traiter d'esclave.

PAULIN.

Seigneur, j'en suis confus, mais vous le méritez;
Au lieu d'y résister, vous vous y soumettez.

VALENS.

Ne t'imagine pas que dans le fond de l'âme
Je préfère à mon fils les fureurs d'une femme :
L'un m'est plus cher que l'autre, et par ce triste arrêt
Ce n'est que de ce fils que je prends l'intérêt.
Théodore est Chrétienne, et ce honteux supplice
Vient moins de ma rigueur que de mon artifice :
Cette haute infamie où je veux la plonger
Est moins pour la punir que pour la voir changer.
Je connois les Chrétiens; la mort la plus cruelle
Affermit leur constance, et redouble leur zèle;
Et, sans s'épouvanter de tous nos châtiments,
Ils trouvent des douceurs au milieu des tourments :
Mais la pudeur peut tout sur l'esprit d'une fille
Dont la vertu répond à l'illustre famille;
Et j'attends aujourd'hui d'un si puissant effort
Ce que n'obtiendroient pas les frayeurs de la mort.

Après ce grand effet j'oserai tout pour elle,
En dépit de Flavie, en dépit de Marcelle;
Et je n'ai rien à craindre auprès de l'empereur,
Si ce cœur endurci renonce à son erreur :
Lui-même il me loûra d'avoir su l'y réduire;
Lui-même il détruira ceux qui m'en voudroient nuire.
J'aurai lieu de braver Marcelle et ses amis :
Ma vertu me soutient où son crédit m'a mis;
Mais elle me perdroit, quelque rang que je tienne,
Si j'osois à ses yeux sauver cette Chrétienne.
  Va la voir de ma part, et tâche à l'étonner :
Dis-lui qu'à tout le peuple on va l'abandonner,[1]
Tranche le mot enfin, que je la prostitue :
Et, quand tu la verras troublée et combattue,
Donne entrée à Placide, et souffre que son feu
Tâche d'en arracher un favorable aveu.
Les larmes d'un amant, et l'horreur de sa honte
Pourront fléchir ce cœur qu'aucun péril ne domte;
Et lors elle n'a point d'ennemis si puissants
Dont elle ne triomphe avec un peu d'encens;
Et cette ignominie où je l'ai condamnée
Se changera soudain en heureux hyménée.

[1] Ce vers et le mot *prostitue* présentent l'image la plus dégoûtante, la plus odieuse et la plus sale; cela ne serait pas souffert à la Foire : voilà pourtant le nœud de la pièce. On ne sort point d'étonnement que le même homme qui a imaginé le cinquième acte de *Rodogune* ait fait un pareil ouvrage.

PAULIN.

Votre prudence est rare, et j'en suivrai les lois.
Daigne le juste ciel seconder votre choix,
Et, par une influence un peu moins rigoureuse,
Disposer Théodore à vouloir être heureuse!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE.

Ou m'allez-vous conduire?

PAULIN.

Il est en votre choix;
Suivez-moi dans le temple, ou subissez nos lois.

THÉODORE.

De ces indignités vos juges sont capables!

PAULIN.

Ils égalent la peine aux crimes des coupables.

THÉODORE.

Si le mien est trop grand pour le dissimuler,
N'est-il point de tourments qui puissent l'égaler?

PAULIN.

Comme dans les tourments vous trouvez des délices,
Ils ont trouvé pour vous ailleurs de vrais supplices,
Et, par un châtiment aussi grand que nouveau,
De votre vertu même ils font votre bourreau.

THÉODORE.

Ah! qu'un si détestable et honteux sacrifice

Est pour elle en effet un rigoureux supplice!

PAULIN.

Ce mépris de la mort qui partout à nos yeux
Brave si hautement et nos lois et nos dieux,
Cette indigne fierté ne seroit pas punie
A ne vous ôter rien de plus cher que la vie:
Il faut qu'on leur immole, après de tels mépris,
Ce que chez votre sexe on met à plus haut prix;
Ou que cette fierté, de nos lois ennemie,
Cède aux justes horreurs d'une pleine infamie,
Et que votre pudeur rende à nos immortels
L'encens que votre orgueil refuse à leurs autels.

THÉODORE.

Valens me fait par vous porter cette menace:
Mais s'il hait les Chrétiens, il respecte ma race;
Le sang d'Antiochus n'est pas encor si bas
Qu'on l'abandonne en proie aux fureurs des soldats.

PAULIN.

Ne vous figurez point qu'en un tel sacrilége
Le sang d'Antiochus ait quelque privilége:
Les dieux sont au-dessus des rois dont vous sortez,
Et l'on vous traite ici comme vous les traitez.
Vous les déshonorez, et l'on vous déshonore.

THÉODORE.

Vous leur immolez donc l'honneur de Théodore,
A ces dieux dont enfin la plus sainte action
N'est qu'inceste, adultère, et prostitution?
Pour venger les mépris que je fais de leurs temples,
Je me vois condamnée à suivre leurs exemples,
Et, dans vos dures lois, je ne puis éviter

Ou de leur rendre hommage, ou de les imiter!
Dieu de la pureté, que vos lois sont bien autres!

PAULIN.

Au lieu de blasphémer, obéissez aux nôtres,
Et ne redoublez point par vos impiétés
La haine et le courroux de nos dieux irrités :
Après nos châtiments ils ont encor leur foudre.
On vous donne de grâce une heure à vous résoudre ;
Vous savez votre arrêt, vous avez à choisir ;
Usez utilement de ce peu de loisir.

THÉODORE.

Quelles sont vos rigueurs, si vous les nommez grâce!
Et quel choix voulez-vous qu'une Chrétienne fasse,
Réduite à balancer son esprit agité
Entre l'idolâtrie et l'impudicité?
Le choix est inutile où les maux sont extrêmes.
Reprenez votre grâce, et choisissez vous-mêmes :
Quiconque peut choisir consent à l'un des deux,
Et le consentement est seul lâche et honteux.
Dieu, tout juste et tout bon, qui lit dans nos pensées,
N'impute point de crime aux actions forcées.
Soit que vous contraigniez pour vos dieux impuissants
Mon corps à l'infamie, ou ma main à l'encens,
Je saurai conserver d'une âme résolue
A l'époux sans macule une épouse impollue.[1]

[1] Qui aurait jamais pu s'attendre à voir une âme résolue conserver une épouse impollue à l'époux sans maculé? Jusqu'où Corneille s'est-il oublié? jusqu'à quel abaissement est-il descendu? Ce n'est pas seulement l'excès du ridicule qui étonne ici; c'est la résignation de cette bonne fille qui prend son parti d'aller dans un mauvais lieu

SCÈNE II.

PLACIDE, THÉODORE, PAULIN.

THÉODORE.

Mais que vois-je? ah! seigneur, est-ce Marcelle ou vous
Dont sur mon innocence éclate le courroux?
L'arrêt qu'a contre moi prononcé votre père
Est-ce pour la venger, ou pour vous satisfaire?
Est-ce mon ennemie ou mon illustre amant
Qui du nom de vos dieux abuse insolemment?
Vos feux de sa fureur se sont-ils faits complices?
Sont-ils d'intelligence à choisir mes supplices?
Étouffent-ils si bien vos respects généreux
Qu'ils fassent mon bourreau d'un héros amoureux?

PLACIDE.

Retirez-vous, Paulin.

PAULIN.

On me l'a mise en garde.

PLACIDE.

Je sais jusqu'à quel point ce devoir vous regarde;
Prenez soin de la porte, et sans me répliquer:
Ce n'est pas devant vous que je veux m'expliquer.

PAULIN.

Seigneur....

s'abandonner à la canaille, et qui se console en songeant qu'elle n'y consentira pas.

Dieu soit, Dieu soit, dit le saint personnage,
Dieu soit loué! je l'ai fait sans péché.

PLACIDE.

Laissez-nous, dis-je, et craignez ma colère;
Je vous garantirai de celle de mon père.

SCÈNE III.

PLACIDE, THÉODORE.

THÉODORE.

Quoi! vous chassez Paulin, et vous craignez ses yeux,
Vous qui ne craignez pas la colère des cieux!

PLACIDE.

Redoublez vos mépris, mais bannissez des craintes
Qui portent à mon cœur de plus rudes atteintes;
Ils sont encor plus doux que les indignités
Qu'imputent vos frayeurs à mes témérités;
Et ce n'est pas contre eux que mon âme s'irrite.
Je sais qu'ils font justice à mon peu de mérite:
Et lorsque vous pouviez jouir de vos dédains, [1]
Si j'osois les nommer quelquefois inhumains,
Je les justifiois dedans ma conscience,
Et je n'attendois rien que de ma patience,

[1] Voilà comme Corneille parle d'amour quand il n'est pas guidé par Guillem de Castro, et quand il n'a que l'amour à faire parler: c'est le style des romans de son temps; c'est le style de ses comédies. Rien n'est plus insipide, plus bourgeois, plus dégoûtant que le langage purement amoureux, qui a déshonoré toujours le théâtre français: Racine, au moins, par la pureté de sa diction, par l'harmonie des vers, par le choix des mots, par un style aussi soigné que naturel, ennoblit un peu ce petit genre, et réchauffe la froideur de

Sans que pour ces grandeurs, qui font tant de jaloux,
Je me sois jamais cru moins indigne de vous.
Aussi ne pensez pas que je vous importune
De payer mon amour, ou de voir ma fortune:
Je ne demande pas un bien qui leur soit dû;
Mais je viens pour vous rendre un bien presque perdu,
Encor le même amant qu'une rigueur si dure
A toujours vu brûler et souffrir sans murmure,
Qui plaint du sexe en vous les respects violés,
Votre libérateur enfin, si vous voulez.

THÉODORE.

Pardonnez donc, seigneur, à la première idée
Qu'a jeté dans mon âme une peur mal fondée.
De mille objets d'horreur mon esprit combattu
Auroit tout soupçonné de la même vertu.
Dans un péril si proche, et si grand pour ma gloire,
Comme je dois tout craindre, aussi je puis tout croire;
Et mon honneur timide entre tant d'ennemis,
Sur les ordres du père a mal jugé du fils.
Je vois, grâces au ciel, par un effet contraire,
Que la vertu du fils soutient celle du père,
Qu'elle ranime en lui la raison qui mouroit,
Qu'elle rappelle en lui l'honneur qui s'égaroit;

ce langage. Je ne parle pas ici de cet amour passionné, furieux, terrible, qui entre si bien dans la vraie tragédie; je parle des déclarations d'Antiochus, de Xipharès, de Pharnace, d'Hippolyte; je parle des scènes de coquetterie; je parle de ces amours, plus propres à l'idylle et à la comédie qu'à la tragédie, dont il a seul soutenu la faiblesse par le charme de la poésie, et par des sentimens vrais et délicats, inconnus à tout autre qu'à lui.

Et, le rétablissant dans une âme si belle,
Détruit heureusement l'ouvrage de Marcelle.
Donc à votre prière il s'est laissé toucher?

PLACIDE.

J'aurois touché plutôt un cœur tout de rocher:
Soit crainte, soit amour qui possède son âme,
Elle est tout asservie aux fureurs d'une femme.
Je le dis à ma honte, et j'en rougis pour lui,
Il est inexorable, et j'en mourrois d'ennui,
Si nous n'avions l'Égypte, où fuir l'ignominie
Dont vous veut lâchement combler sa tyrannie.
Consentez-y, madame, et je suis assez fort
Pour rompre vos prisons et changer votre sort;
Ou si votre pudeur au peuple abandonnée
S'en peut mieux affranchir que par mon hyménée,
S'il est quelque autre voie à vous sauver l'honneur,
J'y consens, et renonce à mon plus doux bonheur.
Mais si contre un arrêt à cet honneur funeste
Pour en rompre le coup ce moyen seul vous reste,
Si, refusant Placide, il vous faut être à tous,
Fuyez cette infamie en suivant un époux;
Suivez-moi dans des lieux où je serai le maître,
Où vous serez sans peur ce que vous voudrez être;
Et peut-être, suivant ce que vous résoudrez,
Je n'y serai bientôt que ce que vous voudrez.
C'est assez m'expliquer; que rien ne vous retienne:
Je vous aime, madame, et vous aime Chrétienne.
Venez me donner lieu d'aimer ma dignité,
Qui fera mon bonheur, et votre sûreté.

THÉODORE.

N'espérez pas, seigneur, que mon sort déplorable [1]
Me puisse à votre amour rendre plus favorable,
Et que d'un si grand coup mon esprit abattu
Défère à ses malheurs plus qu'à votre vertu.
Je l'ai toujours connue et toujours estimée;
Je l'ai plainte souvent d'aimer sans être aimée;
Et, par tous ces dédains où j'ai su recourir,
J'ai voulu vous déplaire afin de vous guérir.
Louez-en le dessein, en apprenant la cause.
Un obstacle éternel à vos désirs s'oppose.
Chrétienne, et sous les lois d'un plus puissant époux....
Mais, seigneur, à ce mot ne soyez point jaloux,
Quelque haute splendeur que vous teniez de Rome,
Il est plus grand que vous: mais ce n'est point un homme;
C'est le Dieu des Chrétiens, c'est le maître des rois,
C'est lui qui tient ma foi, c'est lui dont j'ai fait choix;
Et c'est enfin à lui que mes vœux ont donnée
Cette virginité que l'on a condamnée.
Que puis-je donc pour vous, n'ayant rien à donner?
Et par où votre amour se peut-il couronner,
Si pour moi votre hymen n'est qu'un lâche adultère,
D'autant plus criminel qu'il seroit volontaire,

[1] Ce couplet de Théodore est fort beau, quoique trop long, et quoiqu'il y ait une affectation condamnable à parler d'un amant qui s'unit à ce qu'il aime si fortement, qu'il en fait une part de lui-même : mais pourquoi Corneille a-t-il réussi dans ce morceau? C'est que les sentimens y sont grands, c'est que l'objet en serait vraiment tragique, s'il n'était pas avili par le ridicule honteux de la prostitution. Toutes les fois que Corneille a quelque chose de vigoureux à traiter, on le retrouve; mais ces beaux morceaux sont perdus.

Dont le ciel puniroit les sacriléges nœuds,
Et que ce Dieu jaloux vengeroit sur tous deux?
Non, non, en quelque état où le sort m'ait réduite,
Ne me parlez, seigneur, ni d'hymen, ni de fuite :
C'est changer d'infamie, et non pas l'éviter;
Loin de m'en garantir, c'est m'y précipiter.
Mais, pour braver Marcelle, et m'affranchir de honte,
Il est une autre voie et plus sûre et plus prompte,
Que dans l'éternité j'aurois lieu de bénir,
La mort; et c'est de vous que je dois l'obtenir.
Si vous m'aimez encor, comme j'ose le croire,
Vous devez cette grâce à votre propre gloire;
En m'arrachant la mienne on la va déchirer;
C'est votre choix, c'est vous qu'on va déshonorer.
L'amant si fortement s'unit à ce qu'il aime
Qu'il en fait dans son cœur une part de lui-même.
C'est par là qu'on vous blesse, et c'est par là, seigneur,
Que peut jusques à vous aller mon déshonneur.
Tranchez donc cette part par où l'ignominie
Pourroit souiller l'éclat d'une si belle vie :
Rendez à votre honneur toute sa pureté,
Et mettez par ma mort son lustre en sûreté.
Mille dont votre Rome adore la mémoire
Se sont bien tout entiers immolés à leur gloire;
Comme eux, en vrai Romain de la vôtre jaloux,
Immolez cette part trop indigne de vous;
Sauvez-la par sa perte; ou, si quelque tendresse
A ce bras généreux imprime sa foiblesse,
Si du sang d'une fille il craint de se rougir,
Armez, armez le mien, et le laissez agir.

Ma loi me le défend, mais mon Dieu me l'inspire;
Il parle, et j'obéis à son secret empire;
Et, contre l'ordre exprès de son commandement,
Je sens que c'est de lui que vient ce mouvement.
Pour le suivre, seigneur, souffrez que votre épée
Me puisse....

PLACIDE.

Oui, vous l'aurez, mais dans mon sang trempée;
Et votre bras du moins en recevra du mien
Le glorieux exemple avant que le moyen.

THÉODORE.

Ah! ce n'est pas pour vous un mouvement à suivre;
C'est à moi de mourir, mais c'est à vous de vivre.

PLACIDE.

Ah! faites-moi donc vivre, ou me laissez mourir;
Cessez de me tuer, ou de me secourir.
Puisque vous n'écoutez ni mes vœux ni mes larmes,
Puisque la mort pour vous a plus que moi de charmes,
Souffrez que ce trépas, que vous trouvez si doux,
Ait à son tour pour moi plus de douceur que vous.
Puis-je vivre et vous voir morte ou déshonorée,
Vous que de tout mon cœur j'ai toujours adorée,
Vous qui de mon destin réglez le triste cours,
Vous, dis-je, à qui j'attache et ma gloire et mes jours?
Non, non, s'il vous faut voir déshonorée ou morte,
Souffrez un désespoir où la raison me porte;
Renoncer à la vie avant de tels malheurs,
Ce n'est que prévenir l'effet de mes douleurs.
En ces extrémités je vous conjure encore,
Non par ce zèle ardent d'un cœur qui vous adore,

Non par ce vain éclat de tant de dignités,
Trop au-dessous du sang des rois dont vous sortez,
Non par ce désespoir où vous poussez ma vie,
Mais par la sainte horreur que vous fait l'infamie,
Par ce Dieu que j'ignore, et pour qui vous vivez,
Et par ce même bien que vous lui conservez,
Daignez en éviter la perte irréparable,
Et sous les saints liens d'un nœud si vénérable
Mettez en sûreté ce qu'on va vous ravir. [1]

THÉODORE.

Vous n'êtes pas celui dont Dieu s'y veut servir :
Il saura bien sans vous en susciter un autre,
Dont le bras moins puissant, mais plus saint que le vôtre,
Par un zèle plus pur se fera mon appui, [2]
Sans porter ses désirs sur un bien tout à lui.
Mais parlez à Marcelle.

SCÈNE IV.

MARCELLE, PLACIDE, THÉODORE, PAULIN, STÉPHANIE.

PLACIDE.

Ah dieux! quelle infortune!
Faut-il qu'à tous moments....

[1] C'est toujours l'idée de la prostitution.

[2] Elle est donc déjà informée que Didyme entrera dans le mauvais lieu pour sauver son honneur.

MARCELLE.

Je vous suis importune
De mêler ma présence au secret des amants,
Qui n'ont jamais besoin de pareils truchements.

PAULIN.

Madame, on m'a forcé de puissance absolue.

MARCELLE, à Paulin.

L'ayant soufferte ainsi, vous l'avez bien voulue.
Ne me répliquez plus, et me la renfermez. [1]

SCÈNE V.

MARCELLE, PLACIDE, STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ainsi donc vos désirs en sont toujours charmés?
Et quand un juste arrêt la couvre d'infamie
Comme de tout l'empire et des dieux ennemie,
Au milieu de sa honte elle plaît à vos yeux,
Et vous fait l'ennemi de l'empire et des dieux;
Tant les illustres noms d'infâme et de rebelle
Vous semblent précieux à les porter pour elle!
Vous trouvez, je m'assure, en un si digne lieu

[1] Il n'y a rien de plus indécent, de plus révoltant, de plus atroce, de plus bas, de plus lâche que cette Marcelle qui vient insulter à cette prostituée : du moins, elle devrait épargner les solécismes et les barbarismes; *on a forcé Paulin de puissance absolue, et il l'a bien voulue.*

Cet objet de vos vœux encor digne d'un dieu?[1]
J'ai conservé son sang de peur de vous déplaire,
Et pour ne forcer pas votre juste colère
A ce serment conçu par tous les immortels
De venger son trépas jusque sur les autels.
Vous vous étiez par là fait une loi si dure,
Que sans moi vous seriez sacrilége, ou parjure :
Je vous en ai fait grâce en lui laissant le jour;
Et j'épargne du moins un crime à votre amour.

PLACIDE.

Triomphez-en dans l'âme, et tâchez de paroître
Moins insensible aux maux que vous avez fait naître.
En l'état où je suis c'est une lâcheté
D'insulter aux malheurs où vous m'avez jeté;
Et l'amertume enfin de cette raillerie
Tourneroit aisément ma douleur en furie.
Si quelque espoir arrête et suspend mon courroux,
Il ne peut être grand, puisqu'il n'est plus qu'en vous;
En vous, que j'ai traitée avec tant d'insolence,
En vous, de qui la haine a tant de violence.
Contre ces malheurs même où vous m'avez jeté
J'espère encore en vous trouver quelque bonté;
Je fais plus, je l'implore, et cette âme si fière
Du haut de son orgueil descend à la prière,
Après tant de mépris s'abaisse pleinement,
Et de votre triomphe achève l'ornement.

[1] Que dites-vous d'un b..... que cette dame appelle *un digne lieu?* *

* Ce mot de b*** est répété bien souvent dans un commentaire que Voltaire destinait à l'instruction de la jeunesse. P.

Voyez ce qu'aucun dieu n'eût osé vous promettre, *
Ce que jamais mon cœur n'auroit cru se permettre;
Placide suppliant, Placide à vos genoux,
Vous doit être, madame, un spectacle assez doux;
Et c'est par la douceur de ce même spectacle
Que mon cœur vous demande un aussi grand miracle.
Arrachez Théodore aux hontes d'un arrêt
Qui mêle avec le sien mon plus cher intérêt.
Tout ingrate, inhumaine, inflexible, chrétienne,
Madame, elle est mon choix, et sa gloire est la mienne;
S'il faut qu'elle subisse une si dure loi,
Toute l'ignominie en rejaillit sur moi;
Et je n'ai pas moins qu'elle à rougir d'un supplice
Qui profane l'autel où j'ai fait sacrifice,
Et de l'illustre objet de mes plus saints désirs
Fait l'infâme rebut des plus sales plaisirs.
S'il vous demeure encor quelque espoir pour Flavie,
Conservez-moi l'honneur pour conserver sa vie;
Et songez que l'affront où vous m'abandonnez
Déshonore l'époux que vous lui destinez.
Je vous le dis encor, sauvez-moi cette honte;
Ne désespérez pas une âme qui se domte;
Et, par le noble effort d'un généreux emploi,
Triomphez de vous-même aussi-bien que de moi.
Théodore est pour vous une utile ennemie;
Et, si proche qu'elle est de choir dans l'infamie,
Ma plus sincère ardeur n'en peut rien obtenir :

* Ce beau mouvement de Placide paraît avoir été imité avec génie par Voltaire dans la tragédie d'*Oreste*, lorsque Électre, pour implorer la grâce de son frère, se courbe un moment devant Égysthe. P.

Vous n'avez pas beaucoup à craindre l'avenir.
Le temps ne la rendra que plus inexorable ;
Le temps détrompera peut-être un misérable.
Daignez lui donner lieu de me pouvoir guérir,
Et ne me perdez pas en voulant m'acquérir.

MARCELLE.

Quoi ! vous voulez enfin me devoir votre gloire !
Certes, un tel miracle est difficile à croire,
Que vous, qui n'aspiriez qu'à ne me devoir rien,
Vous me vouliez devoir un si précieux bien.
Mais comme en ses désirs aisément on se flatte,
Dussé-je contre moi servir une âme ingrate,
Perdre encor mes faveurs, et m'en voir abuser,
Je vous aime encor trop pour vous rien refuser.
Oui, puisque Théodore enfin me rend capable
De vous rendre une fois un office agréable,
Puisque son intérêt vous force à me traiter
Mieux que tous mes bienfaits n'avoient su mériter,
Et par soin de vous plaire, et par reconnoissance,
Je vais pour l'un et l'autre employer ma puissance,
Et, pour un peu d'espoir qui m'est en vain rendu,
Rendre à mes ennemis l'honneur presque perdu ;
Je vais d'un juste juge adoucir la colère,
Rompre le triste effet d'un arrêt trop sévère,
Répondre à votre attente, et vous faire éprouver
Cette bonté qu'en moi vous espérez trouver.
Jugez par cette épreuve, à mes vœux si cruelle,
Quel pouvoir vous avez sur l'esprit de Marcelle,
Et ce que vous pourriez un peu plus complaisant,
Quand vous y pouvez tout, même en la méprisant.

Mais pourrai-je à mon tour vous faire une prière ?

PLACIDE.

Madame, au nom des dieux, faites-moi grâce entière :
En l'état où je suis, quoi qu'il puisse avenir,
Je vous dois tout promettre et ne puis rien tenir ;
Je ne vous puis donner qu'une attente frivole ;
Ne me réduisez point à manquer de parole :
Je crains, mais j'aime encore, et mon cœur amoureux...

MARCELLE.

Le mien est raisonnable autant que généreux.
Je ne demande pas que vous cessiez encore
Ou de haïr Flavie, ou d'aimer Théodore :
Ce grand coup doit tomber plus insensiblement
Et je me défîrois d'un si prompt changement.
Il faut languir encor dedans l'incertitude,
Laisser faire le temps et cette ingratitude :
Je ne veux à présent qu'une fausse pitié,
Qu'une feinte douceur, qu'une ombre d'amitié.
Un moment de visite à la triste Flavie
Des portes du trépas rappelleroit sa vie :
Cependant que pour vous je vais tout obtenir,
Pour soulager ses maux, allez l'entretenir ;
Ne lui promettez rien, mais souffrez qu'elle espère ;
Et trompez-la du moins pour la rendre à sa mère ;
Un coup d'œil y suffit, un mot ou deux plus doux.
Faites un peu pour moi quand je fais tout pour vous :
Daignez pour Théodore un moment vous contraindre.

PLACIDE.

Un moment est bien long à qui ne sait pas feindre ;
Mais vous m'en conjurez par un nom trop puissant

Pour ne rencontrer pas un cœur obéissant.
J'y vais; mais, par pitié, souvenez-vous vous-même
Des troubles d'un amant qui craint pour ce qu'il aime,
Et qui n'a pas pour feindre assez de liberté,
Tant que pour son objet il est inquiété.

MARCELLE.

Allez sans plus rien craindre, ayant pour vous Marcelle.[1]

SCÈNE VI.

MARCELLE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

Enfin vous triomphez de cet esprit rebelle.

MARCELLE.

Quel triomphe!

STÉPHANIE.

Est-ce peu que de voir à vos pieds
Sa haine et son orgueil enfin humiliés?

MARCELLE.

Quel triomphe! te dis-je; et qu'il a d'amertumes!
Et que nous sommes loin de ce que tu présumes!

[1] Cette scène est une des plus étranges qui soient au théâtre français. *Rendez une visite de civilité à ma fille, sinon je vais prostituer votre maîtresse aux portefaix d'Antioche;* c'est la substance de cette scène et l'intrigue de la pièce. Disons hardiment qu'il n'y a jamais rien eu de si mauvais en aucun genre : il ne faut pas ménager les fautes portées à cet excès. *

* On ne doit point ménager les fautes, mais on doit ménager les termes quand on relève les fautes d'un grand homme. P.

Tu le vois à mes pieds pleurer, gémir, prier :
Mais ne crois pas pourtant le voir s'humilier,
Ne crois pas qu'il se rende aux bontés qu'il implore;
Mais vois de quelle ardeur il aime Théodore,
Et juge quel pouvoir cet amour a sur lui,
Puisqu'il peut le réduire à chercher mon appui.
Que n'oseront ses feux entreprendre pour elle,
S'ils ont pu l'abaisser jusqu'aux pieds de Marcelle?
Et que dois-je espérer d'un cœur si fort épris,
Qui, même en m'adorant, me fait voir ses mépris?
Dans ses soumissions vois ce qui l'y convie;
Mesure à son amour sa haine pour Flavie;
Et voyant l'un et l'autre en son abaissement,
Juge de mon triomphe un peu plus sainement;
Vois dans son triste effet sa ridicule pompe.
J'ai peine en triomphant d'obtenir qu'il me trompe,
Qu'il feigne par pitié, qu'il donne un faux espoir.

STÉPHANIE.

Et vous l'allez servir de tout votre pouvoir?

MARCELLE.

Oui, je vais le servir, mais comme il le mérite.
Toi, va par quelque adresse amuser sa visite,
Et sous un faux appât prolonger l'entretien.

STÉPHANIE.

Donc....

MARCELLE.

Le temps presse; va, sans t'informer de rien.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

PLACIDE, STÉPHANIE, sortant de chez Marcelle.

STÉPHANIE.

Seigneur....

PLACIDE.

Va, Stéphanie, en vain tu me rappelles;
Ces feintes ont pour moi des gênes trop cruelles :
Marcelle en ma faveur agit trop lentement,
Et laisse trop durer cet ennuyeux moment.
Pour souffrir plus long-temps un supplice si rude,
J'ai trop d'impatience et trop d'inquiétude :
Il faut voir Théodore, il faut savoir mon sort,
Il faut....

STÉPHANIE.

Ah! faites-vous, seigneur, un peu d'effort.
Marcelle, qui vous sert de toute sa puissance,
Mérite bien du moins cette reconnoissance.
Retournez chez Flavie attendre un bien si doux,
Et ne craignez plus rien, puisqu'elle agit pour vous.

PLACIDE.

L'effet tarde beaucoup pour n'avoir rien à craindre;

Elle feignoit peut-être en me priant de feindre.
On retire souvent le bras pour mieux frapper.
Qui veut que je la trompe a droit de me tromper.

STÉPHANIE.

Considérez l'humeur implacable d'un père,
Quelle est pour les Chrétiens sa haine et sa colère,
Combien il faut de temps afin de l'émouvoir.

PLACIDE.

Hélas! il n'en faut guère à trahir mon espoir.
Peut-être en ce moment qu'ici tu me cajoles,
Que tu remplis mon cœur d'espérances frivoles,
Ce rare et cher objet, qui fait seul mon destin,
Du soldat insolent est l'indigne butin.
Va flatter, si tu veux, la douleur de Flavie,
Et me laisse éclaircir de l'état de ma vie:
C'est trop l'abandonner à l'injuste pouvoir.
Ouvrez, Paulin, ouvrez, et me la faites voir.
On ne me répond point, et la porte est ouverte!
Paulin! madame!

STÉPHANIE.

O dieux! la fourbe est découverte.
Où fuirai-je?

PLACIDE.

Demeure, infâme, et ne crains rien:
Je ne veux pas d'un sang abject comme le tien;
Il faut à mon courroux de plus nobles victimes:
Instruis-moi seulement de l'ordre de tes crimes.
Qu'a-t-on fait de mon âme? où la dois-je chercher?

STÉPHANIE.

Vous n'avez pas sujet encor de vous fâcher:

Elle est....

PLACIDE.

Dépêche, dis ce qu'en a fait Marcelle.

STÉPHANIE.

Tout ce que votre amour pouvoit attendre d'elle.
Peut-on croire autre chose avec quelque raison,
Quand vous voyez déjà qu'elle est hors de prison?

PLACIDE.

Ah! j'en aurois déjà reçu les assurances;
Et tu veux m'amuser de vaines apparences,
Cependant que Marcelle agit comme il lui plaît,
Et fait sans résistance exécuter l'arrêt.
De ma crédulité Théodore est punie;
Elle est hors de prison, mais dans l'ignominie;
Et je devois juger, dans mon sort rigoureux,
Que l'ennemi qui flatte est le plus dangereux.
Mais souvent on s'aveugle, et, dans des maux extrêmes,
Les esprits généreux jugent tout par eux-mêmes;
Et lorsqu'on les trahit....

SCÈNE II.

PLACIDE, LYCANTE, STÉPHANIE.

LYCANTE.

Jugez-en mieux, seigneur;
Marcelle vous renvoie et la joie et l'honneur;
Elle a de l'infamie arraché Théodore.

PLACIDE.

Elle a fait ce miracle!

LYCANTE.

Elle a plus fait encore.

PLACIDE.

Ne me fais plus languir, dis promptement.

LYCANTE.

D'abord

Valens changeoit l'arrêt en un arrêt de mort....

PLACIDE.

Ah! si de cet arrêt jusqu'à l'effet on passe....

LYCANTE.

Marcelle a refusé cette sanglante grâce;
Elle la veut entière, et tâche à l'obtenir:
Mais Valens irrité s'obstine à la bannir;
Et voulant que cet ordre à l'instant s'exécute,
Quoiqu'en votre faveur Marcelle lui dispute,
Il mande Théodore, et la veut promptement
Faire conduire au lieu de son bannissement.

STÉPHANIE.

Et vous vous alarmiez de voir sa prison vuide!

PLACIDE.

Tout fait peur à l'amour, c'est un enfant timide;[1]
Et si tu le connois, tu me dois pardonner.

LYCANTE.

Elle fait ses efforts pour vous la ramener,
Et vous conjure encore un moment de l'attendre.

PLACIDE.

Quelles grâces, bons dieux, ne lui dois-je point rendre!

[1] Il ne manquait aux étonnantes turpitudes de cette pièce que la mauvaise plaisanterie du madrigal, *l'amour est un enfant timide.*

Va, dis-lui que j'attends ici ce grand succès,
Où sa bonté pour moi paroît avec excès.[1]

SCÈNE III.

PLACIDE, STÉPHANIE.

STÉPHANIE.

Et moi, je vais pour vous consoler sa Flavie.

PLACIDE.

Fais-lui donc quelque excuse à flatter son envie,
Et dis-lui de ma part tout ce que tu voudras.
Mon âme n'eut jamais les sentiments ingrats,
Et j'ai honte en secret d'être dans l'impuissance
De montrer plus d'effets de ma reconnoissance.

(seul.)

Certes, une ennemie à qui je dois l'honneur
Méritoit dans son choix un peu plus de bonheur,
Devoit trouver une âme un peu moins défendue,
Et j'ai pitié de voir tant de bonté perdue :
Mais le cœur d'un amant ne peut se partager ;
Elle a beau se contraindre, elle a beau m'obliger,
Je n'ai qu'aversion pour ce qui la regarde.

[1] Qui aurait pu s'attendre, en voyant *Cinna* et les belles scènes *des Horaces*, que, peu d'années après, quand le génie de Corneille était dans toute sa force, il mettrait sur le théâtre une princesse qu'on envoie dans un mauvais lieu, et un amant qui dit que *l'amour est un enfant timide ?*

SCÈNE IV.

PLACIDE, PAULIN.

PLACIDE.

Vous ne me direz plus qu'on vous l'a mise en garde,
Paulin ?

PAULIN.

Elle n'est plus, seigneur, en mon pouvoir.

PLACIDE.

Quoi ! vous en soupirez ?

PAULIN.

Je pense le devoir.

PLACIDE.

Soupirer du bonheur que le ciel me renvoie !

PAULIN.

Je ne vois pas pour vous de grands sujets de joie.

PLACIDE.

Qu'on la bannisse ou non, je la verrai toujours.

PAULIN.

Quel fruit de cette vue espèrent vos amours ?

PLACIDE.

Le temps adoucira cette âme rigoureuse.

PAULIN.

Le temps ne rendra pas la vôtre plus heureuse.

PLACIDE.

Sans doute elle aura peine à me laisser périr.

PAULIN.

Qui le peut espérer devoit la secourir.

PLACIDE.

Marcelle a fait pour moi tout ce que j'ai dû faire.

PAULIN.

Je n'ai donc rien à dire, et dois ici me taire.

PLACIDE.

Non, non, il faut parler avec sincérité,
Et louer hautement sa générosité.

PAULIN.

Si vous me l'ordonnez, je loûrai donc sa rage.
Mais depuis quand, seigneur, changez-vous de courage?
Depuis quand pour vertu prenez-vous la fureur?
Depuis quand louez-vous ce qui doit faire horreur?

PLACIDE.

Ah! je tremble à ces mots que j'ai peine à comprendre.

PAULIN.

Je ne sais pas, seigneur, ce qu'on vous fait entendre,
Ou quel puissant motif retient votre courroux;
Mais Théodore enfin n'est plus digne de vous.

PLACIDE.

Quoi! Marcelle en effet ne l'a pas garantie?

PAULIN.

A peine d'avec vous, seigneur, elle est sortie,
Que l'âme tout en feu, les yeux étincelants,
Rapportant elle-même un ordre de Valens,
Avec trente soldats elle a saisi la porte,
Et tirant de ce lieu Théodore à main forte....

PLACIDE.

O dieux! jusqu'à ses pieds j'ai donc pu m'abaisser
Pour voir trahir des vœux qu'elle a feint d'exaucer,
Et pour en recevoir avec tant d'insolence

De tant de lâcheté la digne récompense !
Mon cœur avoit déjà pressenti ce malheur.
Mais achève, Paulin, d'irriter ma douleur ;
Et, sans m'entretenir des crimes de Marcelle,
Dis-moi qui je me dois immoler après elle,
Et sur quels insolents, après son châtiment,
Doit choir le reste affreux de mon ressentiment.

PAULIN.

Armez-vous donc, seigneur, d'un peu de patience,
Et forcez vos transports à me prêter silence,
Tandis que le récit d'une injuste rigueur
Peut-être à chaque mot vous percera le cœur.
Je ne vous dirai point avec quelle tristesse
A ce honteux supplice a marché la princesse :
Forcé de la conduire en ces infâmes lieux,
De honte et de dépit j'en détournois les yeux ;
Et, pour la consoler ne sachant que lui dire,
Je maudissois tout bas les lois de notre empire ;
Et vous étiez le dieu que, dans mes déplaisirs,
En secret pour les rompre invoquoient mes soupirs.

PLACIDE.

Ah ! pour gagner ce temps on charmoit mon courage
D'une fausse promesse, et puis d'un faux message ;
Et j'ai cru dans ces cœurs de la sincérité !
Ne fais plus de reproche à ma crédulité,
Et poursuis.

PAULIN.

Dans ces lieux à peine on l'a traînée,
Qu'on a vu des soldats la troupe mutinée ;
Tous courent à la proie avec avidité ;

Tous montrent à l'envi même brutalité.
Je croyois déjà voir de cette ardeur égale
Naître quelque discorde à ces tigres fatale,
Quand Didyme....

PLACIDE.

Ah ! le lâche ! Ah ! le traître !

PAULIN.

Écoutez :
Ce traître a réuni toutes leurs volontés ;
Le front plein d'impudence, et l'œil armé d'audace :
« Compagnons, a-t-il dit, on me doit une grâce ;
« Depuis plus de six ans je souffre les mépris
« Du plus ingrat objet dont on puisse être épris :
« Ce n'est pas de mes feux que je veux récompense,
« Mais de tant de rigueurs la première vengeance ;
« Après, vous punirez à loisir ses dédains ».
Il leur jette de l'or ensuite à pleines mains ; [1]
Et lors, soit par respect qu'on eût pour sa naissance,
Soit qu'ils eussent marché sous son obéissance,
Soit que son or pour lui fît un si prompt effort,
Ces cœurs en sa faveur tombent soudain d'accord ;
Il entre sans obstacle.

PLACIDE.

Il y mourra, l'infâme !

[1] Comment a-t-on pu hasarder un tel récit sur le théâtre tragique? Ce Didyme, à la vérité, n'entre dans ce mauvais lieu qu'avec une louable intention ; mais le récit fait le même effet que si Didyme n'était qu'un débauché. Ce n'est pas la peine de pousser plus loin nos remarques : plaignons tout esprit abandonné à lui-même ; et n'en estimons pas moins l'âme du grand Pompée et celle de Cinna.

Viens me voir dans ses bras lui faire vomir l'âme ;
Viens voir de ma colère un juste et prompt effet,
Joindre en ces mêmes lieux la peine à son forfait,
Confondre son triomphe avecque son supplice.

PAULIN.

Ce n'est pas en ces lieux qu'il vous fera justice :
Didyme en est sorti.

PLACIDE.

Quoi ! Paulin, ce voleur
A déjà par sa fuite évité ma douleur !

PAULIN.

Oui ; mais il n'étoit plus, en sortant, ce Didyme
Dont l'orgueil insolent demandoit sa victime ;
Ses cheveux sur son front s'efforçoient de cacher
La rougeur que son crime y sembloit attacher,
Et le remords de sorte abattoit son courage,
Que même il n'osoit plus nous montrer son visage ;
L'œil bas, le pied timide, et le corps chancelant,
Tel qu'un coupable enfin qui s'échappe en tremblant.
A peine il est sorti que la fière insolence
Du soldat mutiné reprend sa violence ;
Chacun, en sa valeur mettant tout son appui,
S'efforce de montrer qu'il n'a cédé qu'à lui ;
On se pousse, on se presse, on se bat, on se tue :
J'en vois une partie à mes pieds abattue.
Au spectacle sanglant que je m'étois promis
Cléobule survient avec quelques amis,
Met l'épée à la main, tourne en fuite le reste,
Entre....

PLACIDE.

Lui seul?

PAULIN.

Lui seul.

PLACIDE.

Ah! dieux! quel coup funeste!

PAULIN.

Sans doute il n'est entré que pour l'en retirer.

PLACIDE.

Dis, dis qu'il est entré pour la déshonorer,
Et que le sort cruel, pour hâter ma ruine,
Veut qu'après un rival un ami m'assassine.
Le traître! Mais, dis-moi, l'en as-tu vu sortir?
Montroit-il de l'audace, ou quelque repentir?
Qui des siens l'a suivi?

PAULIN.

Cette troupe fidèle
M'a chassé comme chef des soldats de Marcelle:
Je n'ai rien vu de plus; mais, loin de le blâmer,
Je présume....

PLACIDE.

Ah! je sais ce qu'il faut présumer.
Il est entré lui seul.

PAULIN.

Ayant si peu d'escorte,
C'est ainsi qu'il a dû s'assurer de la porte;
Et si là tous ensemble il ne les eût laissés,
Assez facilement on les auroit forcés.
Mais le voici qui vient pour vous en rendre compte:

A son zèle, de grâce, épargnez cette honte. [1]

SCÈNE V.

PLACIDE, PAULIN, CLÉOBULE.

PLACIDE.

Eh bien! votre parente? elle est hors de ces lieux
Où l'on sacrifioit sa pudeur à nos dieux?

CLÉOBULE.

Oui, seigneur. [2]

PLACIDE.

J'ai regret qu'un cœur si magnanime
Se soit ainsi laissé prévenir par Didyme.

CLÉOBULE.

J'en dois être honteux : mais je m'étonne fort
Qui vous a pu si tôt en faire le rapport;

1 Voilà donc la gouvernante d'Antioche qui livre la princesse à la canaille, et la canaille se dispute à qui l'aura; voilà un homme qui leur jette de l'argent pour avoir la préférence : il est vrai que c'est à bonne intention; mais on ne peut le deviner, et cette bonne intention est un ridicule de plus. On a osé nommer tragédie cet étrange ouvrage, parce qu'il y a du sang répandu à la fin. Comment osons-nous, après cela, condamner les pièces de Lope de Vega et de Shakespeare? Ne vaut-il pas mieux manquer à toutes les unités, que de manquer à toutes les bienséances, et d'être à la fois froid et dégoûtant?

2 On ne voit ici que l'apparence de la prostitution : l'apparence est trompeuse; mais cela ressemble à ces énigmes dont les vers annoncent une ordure, et dont le mot est honnête : jeu de l'esprit honteux, et fait pour la populace.

J'en croyois apporter les premières nouvelles.

PLACIDE.

Grâces aux dieux, sans vous j'ai des amis fidèles.
Mais ne différez plus à me la faire voir.

CLÉOBULE.

Qui, seigneur?

PLACIDE.

Théodore.

CLÉOBULE.

Est-elle en mon pouvoir?

PLACIDE.

Ne me dites-vous pas que vous l'avez sauvée?

CLÉOBULE.

Je vous le dirois, moi, qui ne l'ai plus trouvée!

PLACIDE.

Quoi! soudain par un charme elle avoit disparu?

CLÉOBULE.

Puisque déjà ce bruit jusqu'à vous a couru,
Vous savez que sans charme elle a fui sa disgrâce,
Que je n'ai pu trouver que Didyme en sa place:
Quel plaisir prenez-vous à me le déguiser?

PLACIDE.

Quel plaisir prenez-vous, vous-même, à m'abuser,
Quand Paulin de ses yeux a vu sortir Didyme?

CLÉOBULE.

Si ses yeux l'ont trompé, l'erreur est légitime;
Et si vous n'en savez que ce qu'il vous a dit,
Écoutez-en, seigneur, un fidèle récit.
Vous ignorez encor la meilleure partie:

Sous l'habit de Didyme elle-même est sortie. [1]

PLACIDE.

Qui?

CLÉOBULE.

Votre Théodore; et cet audacieux
Sous le sien au lieu d'elle est resté dans ces lieux.

PLACIDE.

Que dis-tu, Cléobule? ils ont fait cet échange!

CLÉOBULE.

C'est une nouveauté qui doit sembler étrange....

PLACIDE.

Et qui me porte encor de plus étranges coups.

[1] Je dois remarquer ici en général que toutes ces petites tromperies, des changemens d'habits, des billets qu'on entend en un sens, et qui en signifient un autre *, des oracles même à double entente, des méprises de subalternes qui ont mal vu, ou qui n'ont vu que la moitié d'un événement, sont des inventions de la tragédie moderne; inventions petites, mesquines, imitées de nos romans; puérilités inconnues à l'antiquité, et dont il faut couvrir la faiblesse par quelque chose de grand et de tragique, comme vous avez vu dans *les Horaces* la méprise d'une suivante produire les plus grands mouvemens. Le vieil Horace n'est admirable, que parce qu'une domestique de la maison a été trop impatiente : c'est là créer beaucoup de rien : mais ici c'est entasser petitesses sur petitesses.

* Voltaire critique ici, avec un courage qui lui fait honneur, des moyens qu'il a souvent employés dans ses pièces. La croix de diamant de Zaïre, le billet équivoque qu'elle reçoit de Nérestan, celui que Nanine écrit à Philippe Hombert, la lettre sans adresse d'Aménaïde à Tancrède, sont précisément ce qu'il appelle ici des inventions petites, mesquines, imitées de nos romans. Il est vrai que ces défauts sont rachetés par de très grandes beautés; mais c'est en cela que l'ordonnance de Voltaire n'est pas toujours approuvée des connaisseurs, et que le cabinet lui est souvent moins favorable que le théâtre. P.

Vois si c'est sans raison que j'en étois jaloux ;
Et, malgré les avis de ta fausse prudence,
Juge de leur amour par leur intelligence.

CLÉOBULE.

J'ose en douter encore, et je ne vois pas bien
Si c'est zèle d'amant, ou fureur de Chrétien.

PLACIDE.

Non, non, ce téméraire, au péril de sa tête,
A mis en sûreté son illustre conquête :
Par tant de feints mépris elle qui t'abusoit
Lui conservoit ce cœur qu'elle me refusoit,
Et ses dédains cachoient une faveur secrète,
Dont tu n'étois pour moi qu'un aveugle interprète.
  L'œil d'un amant jaloux a bien d'autres clartés ;
Les cœurs pour ses soupçons n'ont point d'obscurités ;
Son amour lui fait jour jusques au fond d'une âme,
Pour y lire sa perte, écrite en traits de flamme.
Elle me disoit bien, l'ingrate, que son Dieu
Sauroit, sans mon secours, la tirer de ce lieu ;
Et, sûre qu'elle étoit de celui de Didyme,
A se servir du mien elle eût cru faire un crime.
Mais auroit-on bien pris pour générosité
L'impétueuse ardeur de sa témérité ?
Après un tel affront et de telles offenses,
M'auroit-on envié la douceur des vengeances ?

CLÉOBULE.

Vous le verriez déjà si j'avois pu souffrir
Qu'en cet habit de fille on vous le vînt offrir.
J'ai cru que sa valeur et l'éclat de sa race
Pouvoient bien mériter cette petite grâce ;

Et vous pardonnerez à ma vieille amitié
Si jusque-là, seigneur, elle étend sa pitié.
Le voici qu'Amintás vous amène à main-forte.

PLACIDE.

Pourrai-je retenir la fureur qui m'emporte?

CLÉOBULE.

Seigneur, réglez si bien ce violent courroux,
Qu'il n'en échappe rien trop indigne de vous.

SCÈNE VI.

PLACIDE, DIDYME, CLÉOBULE, PAULIN, AMINTAS, TROUPE DE SOLDATS.

PLACIDE.

Approche, heureux rival, heureux choix d'une ingrate,
Dont je vois qu'à ma honte enfin l'amour éclate.
C'est donc pour t'enrichir d'un si noble butin
Qu'elle s'est obstinée à suivre son destin;
Et pour mettre ton âme au comble de sa joie
Cet esprit déguisé n'a point eu d'autre voie?
Dans ces lieux dignes d'elle elle a reçu ta foi,
Et pris l'occasion de se donner à toi?

DIDYME.

Ah! seigneur! traitez mieux une vertu parfaite.

PLACIDE.

Ah! je sais mieux que toi comme il faut qu'on la traite;
J'en connois l'artifice et de tous ses mépris.
Sur quelle confiance as-tu tant entrepris?
Ma perfide marâtre et mon tyran de père

Auroient-ils contre moi choisi ton ministère?
Et, pour mieux t'enhardir à me voler mon bien,
T'auroient-ils promis grâce, appui, faveur, soutien?
Aurois-tu bien uni leurs fureurs à ton zèle,
Son amant tout ensemble, et l'agent de Marcelle?
Qu'en as-tu fait, enfin? où me la caches-tu?

DIDYME.

De rechef jugez mieux de la même vertu.
Je n'ai rien entrepris, ni comme amant fidèle,
Ni comme impie agent des fureurs de Marcelle,
Ni sous l'espoir flatteur de quelque impunité,
Mais par un pur effet de générosité:
Je le nommerois mieux, si vous pouviez comprendre
Par quel zèle un Chrétien ose tout entreprendre.
La mort, qu'avec ce nom je ne puis éviter,
Ne vous laisse aucun lieu de vous inquiéter:
Qui s'apprête à mourir, qui court à ses supplices,
N'abaisse pas son âme à ces molles délices;
Et, prêt de rendre compte à son juge éternel,
Il craint d'y porter même un désir criminel.
J'ai soustrait Théodore à la rage insensée,
Sans blesser sa pudeur de la moindre pensée:
Elle fuit, et sans tache, où l'inspire son Dieu:
Ne m'en demandez point ni l'ordre ni le lieu:
Comme je n'en prétends ni faveur, ni salaire,
J'ai voulu l'ignorer, afin de le mieux taire.

PLACIDE.

Ah! tu me fais ici des contes superflus:
J'ai trop été crédule, et je ne le suis plus.
Quoi! sans rien obtenir, sans même rien prétendre,

Un zèle de Chrétien t'a fait tout entreprendre?
Quel prodige pareil s'est jamais rencontré?

DIDYME.

Paulin vous aura dit comme je suis entré;
Prêtez l'oreille au reste, et punissez ensuite
Tout ce que vous verrez de coupable en sa fuite.

PLACIDE.

Dis, mais en peu de mots, et sûr que les tourments
M'auront bientôt vengé de tes déguisements.

DIDYME.

La princesse à ma vue également atteinte
D'étonnement, d'horreur, de colère, et de crainte,
A tant de passions exposée à la fois,
A perdu quelque temps l'usage de la voix;
Aussi j'avois l'audace encor sur le visage,
Qui parmi ces mutins m'avoit donné passage,
Et je portois encor sur le front imprimé
Cet insolent orgueil dont je l'avois armé.
Enfin, reprenant cœur, « Arrête, me dit-elle,
« Arrête », et m'alloit faire une longue querelle;
Mais pour laisser agir l'erreur qui la surprend
Le temps étoit trop cher, et le péril trop grand;
Donc, pour la détromper: « Non, lui dis-je, madame,
« Quelque outrageux mépris dont vous traitiez ma flamme,
« Je ne viens point ici comme amant indigné
« Me venger de l'objet dont je fus dédaigné;
« Une plus sainte ardeur règne au cœur de Didyme;
« Il vient de votre honneur se faire la victime,
« Le payer de son sang, et s'exposer pour vous
« A tout ce qu'oseront la haine et le courroux.

« Fuyez sous mon habit, et me laissez, de grâce,
« Sous le vôtre en ces lieux occuper votre place ;
« C'est par ce moyen seul qu'on peut vous garantir :
« Conservez une vierge en faisant un martyr. »
Elle, à cette prière encor demi-tremblante,
Et mêlant à sa joie un reste d'épouvante,
Me demande pardon, d'un visage étonné,
De tout ce que son âme a craint, ou soupçonné.
Je m'apprête à l'échange, elle à la mort s'apprête ;
Je lui tends mes habits, elle m'offre sa tête,
Et demande à sauver un si précieux bien
Aux dépens de son sang, plutôt qu'au prix du mien :
Mais Dieu la persuade, et notre combat cesse.
Je vois suivant mes vœux échapper la princesse.

PAULIN.

C'étoit donc à dessein qu'elle cachoit ses yeux,
Comme rouges de honte, en sortant de ces lieux ?

DIDYME.

En lui disant adieu, je l'en avois instruite ;
Et le ciel a daigné favoriser sa fuite.
Seigneur, ce peu de mots suffit pour vous guérir :
Vivez sans jalousie, et m'envoyez mourir.

PLACIDE.

Hélas ! et le moyen d'être sans jalousie,
Lorsque ce cher objet te doit plus que la vie !
Ta courageuse adresse à ses divins appas
Vient de rendre un secours que leur devoit mon bras ;
Et lorsque je me laisse amuser de paroles,
Tu t'exposes pour elle, ou plutôt tu t'immoles :
Tu donnes tout ton sang pour lui sauver l'honneur ;

Et je ne serois pas jaloux de ton bonheur!
Mais ferois-je périr celui qui l'a sauvée,
Celui par qui Marcelle est pleinement bravée,
Qui m'a rendu ma gloire, et préservé mon front
Des infâmes couleurs d'un si mortel affront?
Tu vivras. Toutefois défendrois-je ta tête,
Alors que Théodore est ta juste conquête,
Et que cette beauté qui me tient sous sa loi
Ne sauroit plus sans crime être à d'autres qu'à toi?
N'importe, si ta flamme en est mieux écoutée,
Je dirai seulement que tu l'as méritée;
Et, sans plus regarder ce que j'aurai perdu,
J'aurai devant les yeux ce que tu m'as rendu.
De mille déplaisirs qui m'arrachoient la vie
Je n'ai plus que celui de te porter envie;
Je saurai bien le vaincre, et garder pour tes feux
Dans une âme jalouse un esprit généreux.
Va donc, heureux rival, rejoindre ta princesse;
Dérobe-toi comme elle aux yeux d'une tigresse:
Tu m'as sauvé l'honneur, j'assurerai tes jours,
Et mourrai, s'il le faut, moi-même à ton secours.

DIDYME.

Seigneur....

PLACIDE.

Ne me dis rien. Après de tels services
Je n'ai rien à prétendre à moins que tu périsses.
Je le sais, je l'ai dit; mais, dans ce triste état,
Je te suis redevable, et ne puis être ingrat.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULIN, CLÉOBULE.

PAULIN.

Oui, Valens pour Placide a beaucoup d'indulgence;
Il est même en secret de son intelligence :
C'étoit par cet arrêt lui qu'il considéroit;
Et je vous ai conté ce qu'il en espéroit.
Mais il hait des Chrétiens l'opiniâtre zèle;
Et s'il aime Placide, il redoute Marcelle;
Il en sait le pouvoir, il en voit la fureur;
Et ne veut pas se perdre auprès de l'empereur :
Il ne veut pas périr pour conserver Didyme;
Puisqu'il s'est laissé prendre, il paîra pour son crime.
Valens saura punir son illustre attentat
Par inclination et par raison d'état;
Et si quelque malheur ramène Théodore,
A moins qu'elle renonce à ce Dieu qu'elle adore,
Dût Placide lui-même après elle en mourir,
Par les mêmes motifs il la fera périr.
Dans l'âme il est ravi d'ignorer sa retraite;
Il fait des vœux au ciel pour la tenir secrète;

Il craint qu'un indiscret la vienne révéler,
Et n'osera rien plus que de dissimuler.

CLÉOBULE.

Cependant vous savez, pour grand que soit ce crime,
Ce qu'a juré Placide en faveur de Didyme.
Piqué contre Marcelle, il cherche à la braver,
Et hasardera tout afin de le sauver.
Il a des amis prêts, il en assemble encore;
Et si quelque malheur vous rendoit Théodore,
Je prévois des transports en lui si violents,
Que je crains pour Marcelle et même pour Valens.
Mais a-t-il condamné ce généreux coupable?

PAULIN.

Il l'interroge encor, mais en juge implacable.

CLÉOBULE.

Il m'a permis pourtant de l'attendre en ce lieu,
Pour tâcher à le vaincre, ou pour lui dire adieu.
Ah! qu'il dissiperoit un dangereux orage,
S'il vouloit à nos dieux rendre le moindre hommage!

PAULIN.

Quand de sa folle erreur vous l'auriez diverti,
En vain de ce péril vous le croiriez sorti.
Flavie est aux abois, Théodore échappée
D'un mortel désespoir jusqu'au cœur l'a frappée;
Marcelle n'attend plus que son dernier soupir:
Jugez à quelle rage ira son déplaisir;
Et si, comme on ne peut s'en prendre qu'à Didyme,
Son époux lui voudra refuser sa victime.

CLÉOBULE.

Ah! Paulin! un Chrétien à nos autels réduit

Fait auprès des Césars un trop précieux bruit;
Il leur devient trop cher pour souffrir qu'il périsse.
Mais je le vois déjà qu'on amène au supplice.

SCÈNE II.

PAULIN, CLÉOBULE, LYCANTE, DIDYME.

CLÉOBULE.

LYCANTE, souffre ici l'adieu de deux amis,
Et me donne un moment que Valens m'a promis.

LYCANTE.

J'en ai l'ordre, et je vais disposer ma cohorte
A garder cependant les dehors de la porte.
Je ne mets point d'obstacle à vos derniers secrets,
Mais tranchez promptement d'inutiles regrets.

SCÈNE III.

CLÉOBULE, DIDYME, PAULIN.

CLÉOBULE.

CE n'est point, cher ami, le cœur troublé d'alarmes
Que je t'attends ici pour te donner des larmes;
Un astre plus benin vient d'éclairer tes jours :
Il faut vivre, Didyme, il faut vivre.

DIDYME.

Et j'y cours.
Pour la cause de Dieu s'offrir en sacrifice,

C'est courir à la vie, et non pas au supplice.

CLÉOBULE.

Peut-être dans ta secte est-ce une vision ;
Mais l'heur que je t'apporte est sans illusion.
Théodore est à toi : ce dernier témoignage
Et de ta passion et de ton grand courage
A si bien en amour changé tous ses mépris,
Qu'elle t'attend chez moi pour t'en donner le prix.

DIDYME.

Que me sert son amour et sa reconnoissance
Alors que leur effet n'est plus en sa puissance?
Et qui t'amène ici par ce frivole attrait
Aux douceurs de ma mort mêler un vain regret,
Empêcher que ma joie à mon heur ne réponde,
Et m'arracher encore un regard vers le monde?
Ainsi donc Théodore est cruelle à mon sort
Jusqu'à persécuter et ma vie et ma mort;
Dans sa haine et sa flamme également à craindre,
Et moi dans l'une et l'autre également à plaindre!

CLÉOBULE.

Ne te figure point d'impossibilité
Où tu fais, si tu veux, trop de facilité,
Où tu n'as qu'à te faire un moment de contrainte :
Donne à ton Dieu ton cœur, aux nôtres quelque feinte;
Un peu d'encens offert au pied de leurs autels
Peut égaler ton sort au sort des immortels.

DIDYME.

Et pour cela vers moi Théodore t'envoie?
Son esprit adouci me veut par cette voie?

CLÉOBULE.

Non, elle ignore encor que tu sois arrêté;
Mais ose en sa faveur te mettre en liberté;
Ose te dérober aux fureurs de Marcelle,
Et Placide t'enlève en Égypte avec elle,
Où son cœur généreux te laisse entre ses bras
Être avec sûreté tout ce que tu voudras.

DIDYME.

Va, dangereux ami, que l'enfer me suscite,
Ton damnable artifice en vain me sollicite:
Mon cœur, inébranlable aux plus cruels tourments,
A presque été surpris de tes chatouillements;
Leur mollesse a plus fait que le fer ni la flamme;
Elle a frappé mes sens, elle a brouillé mon âme;
Ma raison s'est troublée, et mon foible a paru:
Mais j'ai dépouillé l'homme, et Dieu m'a secouru.
Va revoir ta parente, et dis-lui qu'elle quitte
Ce soin de me payer par-delà mon mérite.
Je n'ai rien fait pour elle, elle ne me doit rien;
Ce qu'elle juge amour n'est qu'ardeur de Chrétien:
C'est la connoître mal que de la reconnoître;
Je n'en veux point de prix que du souverain maître;
Et comme c'est lui seul que j'ai considéré,
C'est lui seul dont j'attends ce qu'il m'a préparé.
Si pourtant elle croit me devoir quelque chose,
Et peut avant ma mort souffrir que j'en dispose,
Qu'elle paie à Placide, et tâche à conserver
Des jours que par les miens je lui viens de sauver;
Qu'elle fuie avec lui, c'est tout ce que veut d'elle

Le souvenir mourant d'une flamme si belle.
Mais elle-même vient, hélas! à quel dessein?

SCÈNE IV.

DIDYME, THÉODORE, CLÉOBULE, PAULIN, LYCANTE.

Lycante suit Théodore, et entre incontinent chez Marcelle sans rien dire.

DIDYME.

Pensez-vous m'arracher la palme de la main,
Madame, et mieux que lui m'expliquant votre envie,
Par un charme plus fort m'attacher à la vie?

THÉODORE.

Oui, Didyme, il faut vivre et me laisser mourir;
C'est à moi qu'on en veut, c'est à moi de périr.

CLÉOBULE, à Théodore.

O dieux! quelle fureur aujourd'hui vous possède!
(à Paulin.)
Mais prévenons le mal par le dernier remède:
Je cours trouver Placide; et toi, tire en longueur
De Valens, si tu peux, la dernière rigueur.

SCÈNE V.

DIDYME, THÉODORE, PAULIN.

DIDYME.

Quoi! ne craignez-vous point qu'une rage ennemie
Vous fasse de nouveau traîner à l'infamie?

THÉODORE.

Non, non; Flavie est morte, et Marcelle en fureur
Dédaigne un châtiment qui m'a fait tant d'horreur;
Je n'en ai rien à craindre, et Dieu me le révèle:
Ce n'est plus que du sang que veut cette cruelle;
Et, quelque cruauté qu'elle veuille essayer,
S'il ne faut que du sang j'ai trop de quoi payer.
Rends-moi, rends-moi ma place assez et trop gardée:
Pour me sauver l'honneur je te l'avois cédée;
Jusque-là seulement j'ai souffert ton secours;
Mais je la viens reprendre alors qu'on veut mes jours.
Rends, Didyme, rends-moi le seul bien où j'aspire,
C'est le droit de mourir, c'est l'honneur du martyre;
A quel titre peux-tu me retenir mon bien?

DIDYME.

A quel droit voulez-vous vous emparer du mien?
C'est à moi qu'appartient, quoi que vous puissiez dire,
Et le droit de mourir, et l'honneur du martyre;
De sort comme d'habits nous avons su changer,
Et l'arrêt de Valens me le vient d'adjuger.

THÉODORE.

Tu t'obstines en vain, la haine de Marcelle....

SCÈNE VI.

MARCELLE, THÉODORE, DIDYME, PAULIN, LYCANTE, STÉPHANIE.

MARCELLE, à Lycante.

AVEC quelque douceur j'en reçois la nouvelle;
Non que mes déplaisirs s'en puissent soulager,
Mais c'est toujours beaucoup que se pouvoir venger.

THÉODORE.

Madame, je vous viens rendre votre victime;
Ne le retenez plus, ma fuite est tout son crime:
Ce n'est qu'au lieu de moi qu'on le mène à l'autel;
Et, puisque je me montre, il n'est plus criminel.
C'est pour moi que Placide a dédaigné Flavie;
C'est moi par conséquent qui lui coûte la vie.

DIDYME.

Non; c'est moi seul, madame, et vous l'avez pu voir,
Qui, sauvant sa rivale, ai fait son désespoir.

MARCELLE.

O couple de ma perte également coupable!
Sacriléges auteurs du malheur qui m'accable,
Qui dans ce vain débat vous vantez à l'envi,
Lorsque j'ai tout perdu, de me l'avoir ravi!
Donc jusques à ce point vous bravez ma colère
Qu'en vous faisant périr je ne vous puis déplaire,
Et que, loin de trembler sous la punition,
Vous y courez tous deux avec ambition!

Elle semble à tous deux porter un diadème;
Vous en êtes jaloux comme d'un bien suprême;
L'un et l'autre de moi s'efforce à l'obtenir :
Je puis vous immoler, et ne puis vous punir;
Et quelque sang qu'épande une mère affligée,
Ne vous punissant pas, elle n'est pas vengée.
Toutefois Placide aime, et votre châtiment
Portera sur son cœur ses coups plus puissamment;
Dans ce gouffre de maux c'est lui qui m'a plongée,
Et si je l'en punis, je suis assez vengée.

THÉODORE, à Didyme.

J'ai donc enfin gagné, Didyme, et tu le vois;
L'arrêt est prononcé, c'est moi dont on fait choix,
C'est moi qu'aime Placide, et ma mort te délivre.

DIDYME.

Non, non, si vous mourez, Didyme vous doit suivre.

MARCELLE.

Tu la suivras, Didyme, et je suivrai tes vœux;
Un déplaisir si grand n'a pas trop de tous deux.
Que ne puis-je aussi-bien immoler à Flavie
Tous les Chrétiens ensemble, et toute la Syrie!
Ou que ne peut ma haine avec un plein loisir
Animer les bourreaux qu'elle sauroit choisir,
Repaître mes douleurs d'une mort dure et lente,
Vous la rendre à la fois et cruelle et traînante,
Et parmi les tourments soutenir votre sort
Pour vous faire sentir chaque jour une mort!
 Mais je sais le secours que Placide prépare;
Je sais l'effort pour vous que fera ce barbare;
Et ma triste vengeance a beau se consulter,

Il me faut, ou la perdre, ou la précipiter.
Hâtons-la donc, Lycante, et courons-y sur l'heure :
La plus prompte des morts est ici la meilleure;
N'avoir pour y descendre à pousser qu'un soupir,
C'est mourir doucement, mais c'est enfin mourir;
Et, lorsqu'un grand obstacle à nos fureurs s'oppose,
Se venger à demi c'est du moins quelque chose.
Amenez-les tous deux.

PAULIN.

Sans l'ordre de Valens?
Madame, écoutez moins des transports si bouillants;
Sur son autorité c'est beaucoup entreprendre.

MARCELLE.

S'il en demande compte, est-ce à vous de le rendre?
Paulin, portez ailleurs vos conseils indiscrets,
Et ne prenez souci que de vos intérêts.

THÉODORE, à Didyme.

Ainsi de ce combat, que la vertu nous donne,
Nous sortirons tous deux avec une couronne.

DIDYME.

Oui, madame, on exauce et vos vœux et les miens.
Dieu.....

MARCELLE.

Vous suivrez ailleurs de si doux entretiens.
Amenez-les tous deux.

PAULIN, seul.

Quel orage s'apprête!
Que je vois se former une horrible tempête!
Si Placide survient, que de sang répandu!
Et qu'il en répandra s'il trouve tout perdu!

Allons chercher Valens; qu'à tant de violence
Il oppose, non plus une molle prudence,
Mais un courage mâle, et qui d'autorité,
Sans rien craindre....

SCÈNE VII.

VALENS, PAULIN.

VALENS.

Ah! Paulin, est-ce une vérité?
Est-ce une illusion? est-ce une rêverie?
Viens-je d'ouïr la voix de Marcelle en furie?
Ose-t-elle traîner Théodore à la mort?

PAULIN.

Oui, si Valens n'y fait un généreux effort.

VALENS.

Quel effort généreux veux-tu que Valens fasse,
Lorsque de tous côtés il ne voit que disgrâce?

PAULIN.

Faites voir qu'en ces lieux c'est vous qui gouvernez,
Qu'aucun n'y doit périr si vous ne l'ordonnez.
La Syrie à vos lois est-elle assujettie
Pour souffrir qu'une femme y soit juge et partie?
Jugez de Théodore.

VALENS.

Et qu'en puis-je ordonner
Qui dans mon triste sort ne serve à me gêner?
Ne la condamner pas, c'est me perdre avec elle,

C'est m'exposer en butte aux fureurs de Marcelle,
Au pouvoir de son frère, au courroux des Césars,
Et pour un vain effort courir mille hasards.
La condamner d'ailleurs, c'est faire un parricide,
C'est de ma propre main assassiner Placide,
C'est lui porter au cœur d'inévitables coups.

PAULIN.

Placide donc, seigneur, osera plus que vous.
Marcelle a fait armer Lycante et sa cohorte;
Mais sur elle et sur eux il va fondre à main-forte,
Résolu de forcer pour cet objet charmant
Jusqu'à votre palais et votre appartement.
Prévenez ce désordre, et jugez quel carnage
Produit le désespoir qui s'oppose à la rage,
Et combien des deux parts l'amour et la fureur
Étaleront ici de spectacles d'horreur.

VALENS.

N'importe, laissons faire et Marcelle et Placide.
Que l'amour en furie, ou la haine en décide;
Que Théodore en meure ou ne périsse pas,
J'aurai lieu d'excuser sa vie ou son trépas.
S'il la sauve, peut-être on trouvera dans Rome
Plus de cœur que de crime à l'ardeur d'un jeune homme.
Je l'en désavoûrai, j'irai l'en accuser,
Les pousser par ma plainte à le favoriser,
A plaindre son malheur en blâmant son audace:
César même pour lui me demandera grâce;
Et cette illusion de ma sévérité
Augmentera ma gloire et mon autorité.

PAULIN.

Et s'il ne peut sauver cet objet qu'il adore?
Si Marcelle à ses yeux fait périr Théodore?

VALENS.

Marcelle aura sans moi commis cet attentat:
J'en saurai près de lui faire un crime d'état,
A ses ressentiments égaler ma colère,
Lui promettre vengeance, et trancher du sévère,
Et n'ayant point de part en cet événement,
L'en consoler en père un peu plus aisément.
Mes soins avec le temps pourront tarir ses larmes.

PAULIN.

Seigneur, d'un mal si grand c'est prendre peu d'alarmes.
Placide est violent, et pour la secourir
Il périra lui-même, ou fera tout périr.
Si Marcelle y succombe, appréhendez son frère,
Et, si Placide y meurt, les déplaisirs d'un père.
De grâce, prévenez ce funeste hasard.
Mais que vois-je? peut-être il est déjà trop tard.
Stéphanie entre ici de pleurs toute trempée.

VALENS.

Théodore à Marcelle est sans doute échappée,
Et l'amour de Placide a bravé son effort.

SCÈNE VIII.

VALENS, PAULIN, STÉPHANIE.

VALENS, à Stéphanie.

Marcelle a donc osé les traîner à la mort,
Sans mon su, sans mon ordre? et son audace extrême....

STÉPHANIE.

Seigneur, pleurez sa perte, elle est morte elle-même....

VALENS.

Elle est morte!

STÉPHANIE.

Elle l'est.

VALENS.

Et Placide a commis....

STÉPHANIE.

Non, ce n'est en effet ni lui ni ses amis;
Mais s'il n'en est l'auteur, du moins il en est cause.

VALENS.

Ah! pour moi l'un et l'autre est une même chose;
Et puisque c'est l'effet de leur inimitié,
Je dois venger sur lui cette chère moitié.
Mais apprends-moi sa mort, du moins si tu l'as vue.

STÉPHANIE.

De l'escalier à peine elle étoit descendue,
Qu'elle aperçoit Placide aux portes du palais,
Suivi d'un gros armé d'amis et de valets;
Sur les bords du perron soudain elle s'avance,

Et, pressant sa fureur qu'accroît cette présence,
« Viens, dit-elle, viens voir l'effet de ton secours. »
Et sans perdre le temps en de plus longs discours,
Ayant fait avancer l'une et l'autre victime,
D'un côté Théodore, et de l'autre Didyme,
Elle lève le bras, et de la même main
Leur enfonce à tous deux un poignard dans le sein.

VALENS.

Quoi! Théodore est morte?

STÉPHANIE.

Et Didyme avec elle.

VALENS.

Et l'un et l'autre enfin de la main de Marcelle?
Ah! tout est pardonnable aux douleurs d'un amant;
Et quoi qu'ait fait Placide en son ressentiment....

STÉPHANIE.

Il n'a rien fait, seigneur; mais écoutez le reste:
Il demeure immobile à cet objet funeste;
Quelque ardeur qui le pousse à venger ce malheur,
Pour en avoir la force il a trop de douleur;
Il pâlit, il frémit, il tremble, il tombe, il pâme,
Sur son cher Cléobule il semble rendre l'âme.
  Cependant, triomphante entre ces deux mourants,
Marcelle les contemple à ses pieds expirants,
Jouit de sa vengeance, et d'un regard avide
En cherche les douceurs jusqu'au cœur de Placide;
Et tantôt se repaît de leurs derniers soupirs,
Tantôt goûte à pleins yeux ses mortels déplaisirs,
Y mesure sa joie, et trouve plus charmante
La douleur de l'amant que la mort de l'amante,

Nous témoigne un dépit qu'après ce coup fatal,
Pour être trop sensible, il sent trop peu son mal;
En hait sa pâmoison qui la laisse impunie,
Au péril de ses jours la souhaite finie.
Mais à peine il revit, qu'elle hausse la voix :
« Je n'ai pas résolu de mourir à ton choix,*
« Dit-elle, ni d'attendre à rejoindre Flavie
« Que ta rage insolente ordonne de ma vie. »
A ces mots, furieuse, et se perçant le flanc,
De ce même poignard fumant d'un autre sang,
Elle ajoute : « Va, traître, à qui j'épargne un crime;
« Si tu veux te venger, cherche une autre victime;
« Je meurs, mais j'ai de quoi rendre grâces aux dieux,
« Puisque je meurs vengée, et vengée à tes yeux. »
Lors même, dans la mort conservant son audace,
Elle tombe, et tombant elle choisit sa place,
D'où son œil semble encore à longs traits se soûler
Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

VALENS.

Et Placide?

STÉPHANIE.

J'ai fui, voyant Marcelle morte,
De peur qu'une douleur et si juste et si forte
Ne vengeât.... Mais, seigneur, je l'aperçois qui vient.

VALENS.

Arrête, de foiblesse à peine il se soutient;
Et d'ailleurs à ma vue il saura se contraindre.

* Il y a dans ce récit quelques vers dignes de Corneille, et que Voltaire aurait pu faire remarquer. P.

Ne crains rien. Mais, ô dieux! que j'ai moi-même à craindre.[1]

SCÈNE IX.

VALENS, PLACIDE, CLÉOBULE, PAULIN, STÉPHANIE, TROUPE DE SOLDATS.

VALENS.

Cléobule, quel sang coule sur ses habits?

CLÉOBULE.

Le sien propre, seigneur.

VALENS.

Ah! Placide! ah! mon fils!

PLACIDE.

Retire-toi, cruel!

[1] Cette fin est funeste, mais elle n'est nullement touchante: pourquoi? parce qu'on ne s'intéresse à personne. A quoi bon intituler *tragédie chrétienne* ce malheureux ouvrage? Supposons que Théodore fût de la religion de ses pères, Marcelle n'en est pas moins furieuse de la perte de sa fille, que Placide a dédaignée, et qui est morte de la fièvre; elle n'en tue pas moins Théodore; elle ne s'en tue pas moins elle-même; Placide aussi ne s'arrache pas moins la vie, et le tout aux yeux du maître de la maison, le plus imbécile qu'on ait jamais mis sur le théâtre tragique: voilà quatre morts violentes, et tout est froid. Il ne suffit pas de répandre du sang, il faut que l'âme du spectateur soit continuellement remuée en faveur de ceux dont le sang est répandu. Ce n'est pas le meurtre qui touche, c'est l'intérêt qu'on prend aux malheureux. Jamais Corneille n'a cherché cette grande et principale partie de la tragédie; il a donné tout à l'intrigue, et souvent à l'intrigue plus embrouillée qu'intéressante: il a élevé l'âme quelquefois, il a excité l'admiration; il a presque toujours négligé les deux grands pivots du tragique, la terreur et la pitié; il a fait très rarement répandre des larmes.

VALENS.

Cet ami si fidèle
N'a pu rompre le coup qui t'immole à Marcelle !
Qui sont les assassins ?

CLÉOBULE.

Son propre désespoir.

VALENS.

Et vous ne deviez pas le craindre et le prévoir ?

CLÉOBULE.

Je l'ai craint et prévu jusqu'à saisir ses armes ;
Mais comme après ce soin j'en avois moins d'alarmes,
Embrassant Théodore, un funeste hasard
A fait dessous sa main rencontrer ce poignard,
Par où ses déplaisirs trompant ma prévoyance....

VALENS.

Ah ! falloit-il avoir si peu de défiance ?

PLACIDE.

Rends-en grâces au ciel, heureux père et mari ;
Par là t'est conservé ce pouvoir si chéri,
Ta dignité dans l'âme à ton fils préférée ;
Ta propre vie enfin par là t'est assurée,
Et ce sang, qu'un amour pleinement indigné
Peut-être en ses transports n'auroit pas épargné.
Pour ne point violer les droits de la naissance,
Il falloit que mon bras s'en mît dans l'impuissance ;
C'est par là seulement qu'il s'est pu retenir,
Et je me suis puni de peur de te punir.
Je te punis pourtant, c'est ton sang que je verse ;
Si tu m'aimes encor, c'est ton sein que je perce ;
Et c'est pour te punir que je viens en ces lieux,

Pour le moins en mourant te blesser par les yeux.
Daigne le juste ciel....

VALENS.

Cléobule, il expire.

CLÉOBULE.

Non, seigneur, je l'entends encore qui soupire;
Ce n'est que la douleur qui lui coupe la voix.

VALENS.

Non, non, j'ai tout perdu, Placide est aux abois :
Mais ne rejetons pas une espérance vaine,
Portons-le reposer dans la chambre prochaine;
Et vous autres, allez prendre souci des morts,
Tandis que j'aurai soin de calmer ses transports.

FIN DE THÉODORE.

EXAMEN DE THÉODORE.

La représentation de cette tragédie n'a pas eu grand éclat[1], et, sans chercher des couleurs à la justifier, je veux bien ne m'en prendre qu'à ses défauts, et la croire mal faite, puisqu'elle a été mal suivie. J'aurois tort de m'opposer au jugement du public; il m'a été trop avantageux en d'autres ouvrages pour le contredire en celui-ci; et si je l'accusois d'erreur ou d'injustice pour *Théodore,* mon exemple donneroit lieu à tout le monde de soupçonner des mêmes choses les arrêts qu'il a prononcés en ma faveur. Ce n'est pas toutefois sans quelque satisfaction que je vois la meilleure et la plus saine partie de mes juges imputer ce mauvais succès à l'idée de la prostitution, qu'on n'a pu souffrir, bien qu'on sût assez qu'elle n'auroit point d'effet, et que, pour en exténuer l'horreur, j'aie employé tout ce que l'art et l'expérience m'ont pu fournir de lumière; pouvant dire du quatrième acte de cette pièce, que je ne crois pas en avoir fait aucun où les diverses passions soient ménagées avec plus d'adresse, et qui donne plus de lieu à faire voir tout le talent d'un excellent acteur. Dans cette disgrâce, j'ai de quoi congratuler à la pureté de notre scène, de voir qu'une histoire qui fait le plus bel ornement du second livre *des Vierges* de saint Ambroise, se trouve trop licencieuse pour y être supportée. Qu'eût-on dit, si, comme ce grand docteur de l'Église, j'eusse fait voir

[1] Elle devrait avoir fait beaucoup de bruit; la prostitution avait dû révolter tout le monde. Les comédiens aujourd'hui n'oseraient représenter une pareille pièce, fût-elle parfaitement écrite.

cette vierge dans le lieu infâme; si j'eusse décrit les diverses agitations de son âme pendant qu'elle y fut; si j'eusse peint les troubles qu'elle ressentit au premier moment qu'elle y vit entrer Didyme? C'est là-dessus que ce grand saint fait triompher cette éloquence qui convertit saint Augustin, et c'est pour ce spectacle qu'il invite particulièrement les vierges à ouvrir les yeux. Je l'ai dérobé à la vue, et, autant que je l'ai pu, à l'imagination de mes auditeurs; et, après y avoir consumé toute mon industrie, la modestie de notre théâtre a désavoué ce peu que la nécessité de mon sujet m'a forcé d'en faire connoître.

Je ne veux pas toutefois me flatter jusqu'à dire que cette fâcheuse idée ait été le seul défaut de ce poëme. A le bien examiner, s'il y a quelques caractères vigoureux et animés, comme ceux de Placide et de Marcelle, il y en a de traînants, qui ne peuvent avoir grand charme ni grand feu sur le théâtre. Celui de Théodore est entièrement froid : elle n'a aucune passion qui l'agite; et, là même où son zèle pour Dieu, qui occupe toute son âme, devroit éclater le plus, c'est-à-dire, dans sa contestation avec Didyme pour le martyre, je lui ai donné si peu de chaleur, que cette scène, bien que très courte, ne laisse pas d'ennuyer. Aussi, pour en parler sainement, une vierge et martyre sur un théâtre n'est autre chose qu'un terme qui n'a ni jambes ni bras, et par conséquent point d'action.

Le caractère de Valens ressemble trop à celui de Félix dans *Polyeucte*, et a même quelque chose de plus bas, en ce qu'il se ravale à craindre sa femme, et n'ose s'opposer à ses fureurs, bien que dans l'âme il tienne le parti de son fils. Tout gouverneur qu'il est, il demeure les

bras croisés, au cinquième acte, quand il les voit prêts à s'entre immoler l'un à l'autre, et attend le succès de leur haine mutuelle pour se ranger du côté du plus fort. La connoissance que Placide son fils a de cette bassesse d'âme, fait qu'il le regarde si bien comme un esclave de Marcelle, qu'il ne daigne pas s'adresser à lui pour obtenir ce qu'il souhaite en faveur de sa maîtresse, sachant bien qu'il le feroit inutilement : il aime mieux se jeter aux pieds de cette marâtre impérieuse, qu'il hait et qu'il a bravée, que de perdre des prières et des soupirs auprès d'un père qui l'aime dans le fond de l'âme, et n'oseroit lui rien accorder.

Le reste est assez ingénieusement conduit; et la maladie de Flavie, sa mort et les violences des désespoirs de sa mère qui la venge, ont assez de justesse. J'avois peint des haines trop envenimées pour finir autrement; et j'eusse été ridicule, si j'eusse fait faire au sang de ces martyrs le même effet sur les cœurs de Marcelle et de Placide, que fait celui de Polyeucte sur ceux de Félix et de Pauline. La mort de Théodore peut servir de preuve à ce que dit Aristote, *que quand un ennemi tue son ennemi, il ne s'excite par là aucune pitié dans l'âme des spectateurs*. Placide en peut faire naître, et purger[1] ensuite ces forts attachements d'amour qui sont cause de son malheur; mais les funestes désespoirs de Marcelle et de Flavie, bien que l'une ni l'autre ne fasse de pitié, sont encore plus capables de purger l'opiniâtreté

[1] Placide ne peut rien purger; et il serait à souhaiter que Corneille eût purgé le recueil de ses Œuvres de cette infâme * pièce, si indigne de se trouver avec *le Cid* et *Cinna*.

* Ne serait-il pas nécessaire aussi que Voltaire eût purgé son commentaire de ces expressions si dures et si peu convenables? P.

à faire des mariages par force, et à ne se point départir du projet qu'on en fait par un accommodement de famille entre des enfants dont les volontés ne s'y conforment point quand ils sont venus en âge de l'exécuter.

L'unité de jour et de lieu se rencontre en cette pièce; mais je ne sais s'il n'y a point une duplicité d'action en ce que Théodore, échappée d'un péril, se rejette dans un autre de son propre mouvement. L'histoire le porte; mais la tragédie n'est pas obligée de représenter toute la vie de son héros ou de son héroïne, et doit ne s'attacher qu'à une action propre au théâtre. Dans l'histoire même, j'ai trouvé toujours quelque chose à dire en cette offre volontaire qu'elle fait de sa vie aux bourreaux de Didyme. Elle venoit d'échapper de la prostitution, et n'avoit aucune assurance qu'on ne l'y condamneroit point de nouveau, et qu'on accepteroit sa vie en échange de sa pudicité, qu'on avoit voulu sacrifier. Je l'ai sauvée de ce péril, non seulement par une révélation de Dieu qu'on se contenteroit de sa mort, mais encore par une raison assez vraisemblable, que Marcelle, qui vient de voir expirer sa fille unique entre ses bras, voudroit obstinément du sang pour sa vengeance : mais, avec toutes ces précautions, je ne vois pas comment je pourrois justifier ici cette duplicité de péril après l'avoir condamnée dans l'*Horace*. La seule couleur qui pourroit y servir de prétexte, c'est que la pièce ne seroit pas achevée, si on ne savoit ce que devient Théodore après être échappée de l'infamie, et qu'il n'y a point de fin glorieuse ni même raisonnable pour elle que le martyre, qui est historique; du moins, l'imagination ne m'en offre point. Si les maîtres de l'art veulent consentir que cette nécessité de faire connoître ce qu'elle devient

suffise pour réunir ce nouveau péril à l'autre, et empêcher qu'il n'y ait duplicité d'action, je ne m'opposerai pas à leur jugement; mais aussi je n'en appellerai pas quand ils la voudront condamner.

RODOGUNE,

PRINCESSE DES PARTHES,

TRAGÉDIE.

1646.

PRÉFACE DE VOLTAIRE.

RODOGUNE ne ressemble pas plus à *Pompée* que *Pompée* à *Cinna*, et *Cinna* au *Cid*. C'est cette variété qui caractérise le vrai génie. Le sujet en est aussi grand et aussi terrible que celui de *Théodore* est bizarre et impraticable.

Il y eut la même rivalité entre cette *Rodogune* et celle de Gilbert, qu'on vit depuis entre la *Phèdre* de Racine et celle de Pradon. La pièce de Gilbert fut jouée quelques mois avant celle de Corneille, en 1645 : elle mourut dès sa naissance, malgré la protection de Monsieur, fils de Louis XIII, et lieutenant-général du royaume, à qui Gilbert, résident de la reine Christine, la dédia. La reine de Suède et le premier prince de France ne soutinrent point ce mauvais ouvrage, comme depuis l'hôtel de Bouillon et l'hôtel de Nevers soutinrent la *Phèdre* de Pradon.

En vain le résident présente à son altesse royale, dans son épître dédicatoire, *la généreuse Rodogune, femme et mère des deux plus grands monarques de l'Asie*; en vain compare-t-il cette *Rodogune* à

Monsieur, qui cependant ne lui ressemblait en rien : ce mauvais ouvrage fut oublié du protecteur et du public.

Le privilége du résident pour sa *Rodogune* est du 8 janvier 1646; elle fut imprimée en février 1647. Le privilége de Corneille est du 17 avril 1646, et sa *Rodogune* ne fut imprimée qu'au 31 janvier 1647. Ainsi la *Rodogune* de Corneille ne parut sur le papier qu'un an ou environ après les représentations de la pièce de Gilbert, c'est-à-dire, un an après que cette pièce n'existait plus.

Ce qui est étrange, c'est qu'on retrouve dans les deux tragédies précisément les mêmes situations, et souvent les mêmes sentimens que ces situations amènent. Le cinquième acte est différent; il est terrible et pathétique dans Corneille. Gilbert crut rendre sa pièce intéressante en rendant le dénoûment heureux, et il en fit l'acte le plus froid et le plus insipide qu'on pût mettre sur le théâtre.

On peut encore remarquer que Rodogune joue dans la pièce de Gilbert le rôle que Corneille donne à Cléopâtre, et que Gilbert a falsifié l'histoire.

Il est étrange que Corneille, dans sa préface,

ne parle point d'une ressemblance si frappante*. Bernard de Fontenelle, dans la vie de Corneille son oncle, nous dit que Corneille ayant fait confidence du plan de sa pièce à un ami, cet ami indiscret donna le plan au résident, qui, contre le droit des gens, vola Corneille. Ce trait est peu vraisemblable; rarement un homme revêtu d'un emploi public se déshonore et se rend ridicule pour si peu de chose : tous les mémoires du temps en auraient parlé ; ce larcin aurait été une chose publique.

On parle d'un ancien roman de Rodogune : je ne l'ai pas vu ; c'est, dit-on, une brochure *in*-8°., imprimée chez Sommaville, qui servit également au grand auteur et au mauvais. Corneille embellit le roman, et Gilbert le gâta. Le style nuisit aussi beaucoup à Gilbert; car, malgré les inégalités de Corneille, il y eut autant de différence entre ses vers et ceux de ses contemporains jusqu'à Racine, qu'entre le pinceau de Michel-Ange et la brosse des barbouilleurs.

Il y a un autre roman de Rodogune en deux

* Il n'en parla pas, ou par mépris, ou par quelque ménagement politique pour le caractère dont Gilbert était revêtu. P.

volumes, mais il ne fut imprimé qu'en 1668 : il est très rare, et presque oublié; le premier l'est entièrement.

A MONSEIGNEUR

LE PRINCE.

MONSEIGNEUR,

RODOGUNE se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance, et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connoissance de votre bonté pour craindre que vous veuilliez laisser votre ouvrage imparfait, et lui dénier la continuation des grâces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement; et

les favorables regards dont il vous plut fortifier la foiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur, qu'il sembloit que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. Après cela, MONSEIGNEUR, quels hommages peut-elle rendre à Votre Altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnoissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essai furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre; et ce grand courage, qui n'avoit encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avoit lu des Alexandre et des César, sitôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale consternation où la perte de notre grand monarque nous avoit plongés, enfloit l'orgueil de nos adver-

saires en un tel point, qu'ils osoient se persuader que du siége de Rocroi dépendoit la prise de Paris ; et l'avidité de leur ambition dévoroit déjà le cœur d'un royaume dont ils pensoient avoir surpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renversèrent si pleinement toutes leurs espérances, que ceux-là même qui s'étoient promis tant de conquêtes sur nous, virent terminer la campagne de cette même année par celles que vous fîtes sur eux. Ce fut par là, MONSEIGNEUR, que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois, comme si c'eût été trop peu pour Votre Altesse d'étendre les bornes de l'État sous celui-ci, si elle n'eût en même temps effacé quelques-uns des malheurs qui s'étoient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg et Norlinghen étoient des lieux funestes pour la France : elle n'en pouvoit entendre les noms sans gémir ; elle ne pouvoit y porter sa pensée sans soupirer ; et ces mêmes lieux, dont le

souvenir lui arrachoit des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les glorieux sujets des actions de grâces qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible en a obtenus. Dispensez-moi, Monseigneur, de vous parler de Dunkerque : j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos hâvres en étoient comme assiégés ; il n'en pouvoit échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages ; et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venoient de faire voile : et maintenant, par la conquête d'une seule ville, je vois, d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée ; d'autre côté, la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la

source de son abondance en notre pouvoir; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois sitôt que Vótre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc, Monseigneur, de profaner des effets si merveilleux et des attentes si hautes, par la bassesse de mes idées et par l'impuissance de mes expressions; et trouvez bon que, demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très inviolable d'être toute ma vie,

Monseigneur,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très humble, très obéissant
et très passionné serviteur,

P. Corneille.

PRÉFACE

DE CORNEILLE.

APPIAN ALEXANDRIN,

AU LIVRE DES GUERRES DE SYRIE; SUR LA FIN.

« Démétrius, surnommé Nicanor, roi de « Syrie, entreprit la guerre contre les Parthes, « et, étant devenu leur prisonnier, vécut dans « la cour de leur roi Phraates, dont il épousa « la sœur, nommée Rodogune. Cependant « Diodotus, domestique des rois précédents, « s'empara du trône de Syrie, et y fit asseoir « un Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre « le bâtard, et d'une fille de Ptolémée. Ayant « gouverné quelque temps comme son tuteur, « il se défit de ce malheureux pupille, et eut « l'insolence de prendre lui-même la couronne « sous un nouveau nom de Tryphon qu'il se « donna. Mais Antiochus, frère du roi prison- « nier, ayant appris à Rhodes sa captivité, et « les troubles qui l'avoient suivie, revint dans « le pays, où, ayant défait Tryphon avec beau-

« coup de peine, il le fit mourir : de là, il porta
« ses armes contre Phraates, lui redemandant
« son frère ; et, vaincu dans une bataille, il se
« tua lui-même. Démétrius, retourné en son
« royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre,
« qui lui dressa des embûches en haine de
« cette seconde femme Rodogune qu'il avoit
« épousée, dont elle avoit conçu une telle
« indignation, que, pour s'en venger, elle avoit
« épousé ce même Antiochus, frère de son
« mari. Elle avoit eu deux fils de Démétrius,
« l'un nommé Séleucus, et l'autre Antiochus,
« dont elle tua le premier d'un coup de flèche
« sitôt qu'il eut pris le diadème après la mort
« de son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la
« voulût venger, soit que l'impétuosité de la
« même fureur la portât à ce nouveau parri-
« cide. Antiochus lui succéda, qui contraignit
« cette mauvaise mère de boire le poison
« qu'elle lui avoit préparé. C'est ainsi qu'elle
« fut enfin punie. »

Voilà ce que m'a prêté l'histoire, où j'ai changé les circonstances de quelques incidents, pour leur donner plus de bienséance. Je me suis servi du nom de Nicanor plutôt que de

celui de Démétrius, à cause que le vers souffroit plus aisément l'un que l'autre. J'ai supposé qu'il n'avoit pas encore épousé Rodogune, afin que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle, sans choquer les spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion pour la veuve de leur père, si j'eusse suivi l'histoire. L'ordre de leur naissance incertain, Rodogune prisonnière, quoiqu'elle ne vînt jamais en Syrie; la haine de Cléopâtre pour elle, la proposition sanglante qu'elle fait à ses fils, celle que cette princesse est obligée de leur faire pour se garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, et la jalouse fureur de cette mère qui se résout plutôt à perdre ses fils qu'à se voir sujette de sa rivale, ne sont que des embellissements de l'invention, et des acheminements vraisemblables à l'effet dénaturé que me présentoit l'histoire, et que les lois du poëme ne me permettoient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en Antiochus, que j'avois fait trop honnête homme dans le reste de l'ouvrage, pour forcer à la fin sa mère à s'empoisonner elle-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de *Rodogune*, plutôt

que celui de *Cléopâtre*, sur qui tombe toute l'action tragique, et même on pourra douter si la liberté de la poésie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où, depuis la narration du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusqu'aux effets, qui paroissent dans le cinquième, il n'y a rien que l'histoire avoue.

Pour le premier, je confesse ingénument que ce poëme devoit plutôt porter le nom de *Cléopâtre* que de *Rodogune :* mais ce qui m'a fait en user ainsi a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom le peuple ne se laissât préoccuper des idées de cette fameuse et dernière reine d'Égypte, et ne confondît cette reine de Syrie avec elle, s'il l'entendoit prononcer. C'est pour cette même raison que j'ai évité de le mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait parler de cette seconde Médée que sous celui de la reine; et je me suis enhardi à cette licence d'autant plus librement, que j'ai remarqué parmi nos anciens maîtres qu'ils se sont fort peu mis en peine de donner à leurs poëmes le nom des héros qu'ils y faisoient paroître, et leur ont souvent fait porter celui des chœurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action

que les personnages épisodiques comme Rodogune; témoin *les Trachiniennes* de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que la *Mort d'Hercule*.

Pour le second point, je le tiens un peu plus difficile à résoudre, et n'en voudrois pas donner mon opinion pour bonne : j'ai cru que, pourvu que nous conservassions les effets de l'histoire, toutes les circonstances, ou, comme je viens de les nommer, les acheminements, étoient en notre pouvoir ; au moins je ne pense point avoir vu de règle qui restreigne cette liberté que j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette tragédie ; mais comme je l'ai poussée encore plus loin dans *Héraclius*, que je viens de mettre sur le théâtre, ce sera en le donnant au public que je tâcherai de la justifier, si je vois que les savants s'en offensent, ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui en auront quelque scrupule m'obligeront de considérer les deux *Électre* de Sophocle et d'Euripide, qui, conservant le même effet, y parviennent par des voies si différentes, qu'il faut nécessairement conclure que l'une des deux est tout-à-fait de l'invention de son auteur. Ils pourront encore jeter l'œil sur l'*Iphi-*

génie in Tauris, que notre Aristote nous donne pour exemple d'une parfaite tragédie, et qui a bien la mine d'être toute de même nature, vu qu'elle n'est fondée que sur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du sacrifice dans une nuée, et supposa une biche en sa place. Enfin, ils pourront prendre garde à l'*Hélène* d'Euripide, où la principale action et les épisodes, le nœud et le dénoûment sont entièrement inventés sous des noms véritables.

Au reste, si quelqu'un a la curiosité de voir cette histoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Justin, qui la commence au trente-sixième livre, et, l'ayant quittée, la reprend sur la fin du trente-huitième, et l'achève au trente-neuvième. Il la rapporte un peu autrement, et ne dit pas que Cléopâtre tua son mari, mais qu'elle l'abandonna, et qu'il fut tué par le commandement d'un des capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppose. Il varie aussi beaucoup sur ce qui regarde Tryphon et son pupille, qu'il nomme Antiochus, et ne s'accorde avec Appian que sur ce qui se passa entre la mère et les deux fils.

Le premier livre *des Machabées*, aux cha-

pitres 11, 13, 14 et 15, parle de ces guerres de Tryphon, et de la prison de Démétrius chez les Parthes; mais il nomme ce pupille Antiochus ainsi que Justin, et attribue la défaite de Tryphon à Antiochus, fils de Démétrius, et non pas à son frère, comme fait Appian, que j'ai suivi, et ne dit rien du reste.

Josèphe, au treizième livre *des Antiquités judaïques,* nomme encore ce pupille de Tryphon Antiochus, fait marier Cléopâtre à Antiochus, frère de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite et la mort de Tryphon, s'accorde avec Justin touchant la mort de Démétrius abandonné, et non pas tué par sa femme, et ne parle point de ce qu'Appian et lui rapportent d'elle et de ses deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.

PERSONNAGES.

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, } fils de Démétrius et de Cléopâtre.

RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.

TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes.

ORONTE, ambassadeur de Phraates.

LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.



RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tout égarés, troublés et furieux . . . .

Acte V. Sc. 4.

J. M. Moreau del. — J. F. Ribault sculpsit

RODOGUNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous luit,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit; [1]

[1] A ce magnifique début, qui annonce la réunion entre la Perse et la Syrie et la nomination d'un roi, etc., on croirait que ce sont des princes qui parlent de ces grands intérêts (quoiqu'un prince ne dise guère qu'un jour est pompeux): ce sont malheureusement deux subalternes qui ouvrent la pièce. Corneille, dans son examen, dit qu'on lui reprocha cette faute: il était presque le seul qui eût appris aux Français à juger; avant lui, on n'était pas difficile. Il n'y a guère de connaisseurs, quand il n'y a point de modèles.

Les défauts de cette exposition sont, 1°. qu'on ne sait point qui parle; 2°. qu'on ne sait point de qui l'on parle; 3°. qu'on ne sait point où l'on parle. Les premiers vers doivent mettre le spectateur au fait, autant qu'il est possible.

Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
Affranchit sa princesse, et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix;
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,[1]
De deux princes jumeaux nous déclarer l'aîné :
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connoissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un sujet, et l'autre souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine,[2]
Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimoit à gêner?[3]

[1] Quelle reine? elle n'est pas nommée dans cette scène. * On ne dit point que l'on soit en Syrie, et il faudrait le dire d'abord.

[2] *Sa haine* se rapporte à l'*époux*, qui est le substantif le plus voisin; cependant l'auteur entend la *haine* de Cléopâtre : ce sont de ces fautes de grammaire dans lesquelles Corneille, qui ne châtiait pas son style, tombe souvent, et dans lesquelles Racine ne tombe jamais depuis *Andromaque*.

[3] Le mot *gêner* ne signifie, parmi nous, qu'*embarrasser, inquiéter* : ainsi Pyrrhus dit à Andromaque, *Ah! que vous me gênez!* Il vient, à la vérité, originairement de *géhêne*, vieux mot tiré de la *Bible*, qui signifie *torture, prison;* mais jamais il n'est pris en ce dernier sens.

* Corneille en donne une raison dans l'argument qui précède la pièce. Il craignit que l'on ne confondît la Cléopâtre de Syrie avec celle d'Égypte, beaucoup plus célèbre. Cette excuse ne couvre pas le défaut; une exposition plus claire et plus soignée n'eût permis aucune méprise. P.

Rodogune, par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée,[1]
Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGÈNE.

Pour le mieux admirer trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.[2]
J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
Des malheureux succès du grand roi Nicanor,[3]
Quand des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.[4]
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soulèvement.[5]
Voyant le roi captif, la reine désolée,
Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée;[6]

[1] Cela n'est pas français : une machine est *montée* par quelqu'un; une reine n'est pas *montée* au trône par une autre; et *se va voir montée* est ridicule.

[2] Pour *le*, etc. : ce *le* ne se rapporte à rien; et *pour le mieux admirer* est un peu du style comique : *trouvez bon, je vous prie*, etc.; tout cela ressemble trop à une conversation familière de deux domestiques qui s'entretiennent des aventures de leurs maîtres sans aucun art.

[3] *Succès* veut dire au propre *événement heureux*; mais il est permis de dire, *malheureux*, *mauvais*, *funeste succès*.

[4] Il semble qu'il ait pressé les Parthes de fuir : l'auteur veut dire que Nicanor poursuivait les Parthes fuyant.

[5] Le spectateur ne sait pas quel est ce Tryphon; il fallait le dire.

[6] Un empire, un trône peut être ébranlé, mais non pas une couronne. Il faut toujours que la métaphore soit juste.

Et le sort, favorable à son lâche attentat,
Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'état.
La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages;[1]
Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
Me les fit chez son frère enlever à Memphis.[2]
Là, nous n'avons rien su que de la renommée,
Qui, par un bruit confus diversement semée,[3]
N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements
Que sous l'obscurité de cent déguisements.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
Ayant su nous réduire à ces seules murailles,[4]

1 *En sut mettre à l'abri* est louche et incorrect : le mot de *gages* seul n'a aucun sens, que quand il signifie appointemens : il a reçu ses gages; mais il faut dire *les gages de mon hymen* pour signifier *mes enfans*.

2 *Me les fit enlever*, phrase louche. Elle peut signifier, *les fit enlever de mes bras*, ou *m'ordonna de les enlever :* en ce dernier sens, elle est mauvaise. *Enlever à Memphis* est impropre; elle les porta, les conduisit à Memphis, les cacha dans Memphis. *Enlever à Memphis*, signifie tout le contraire; *enlever à* signifie *ôter à, dérober à ; enlever le palladium à Troie, enlever Hélène à Pâris. Élever* au lieu d'*enlever*, ôterait toute équivoque. Peut-être y a-t-il eu dans la première édition une faute d'impression qui a été répétée dans toutes les autres.

3 Il ne faudrait pas imiter cette phrase, quoique l'idée soit intelligible : on ne dit pas *semer la renommée*, comme on dit, dans le discours familier, *semer un bruit. La renommée diversement semée par un bruit*, cela n'est pas français : la raison en est qu'un bruit ne sème pas, et que toute métaphore doit être d'une extrême justesse.

4 Quelles sont ces murailles? ne fallait-il pas d'abord nommer

En forma tôt le siége;[1] et, pour comble d'effroi,
Un faux bruit s'y coula[2] touchant la mort du roi.
Le peuple épouvanté, qui déjà dans son âme
Ne suivoit qu'à regret les ordres d'une femme,
Voulut forcer la reine à choisir un époux.
Que pouvoit-elle faire et seule et contre tous?
Croyant son mari mort, elle épousa son frère.[3]
L'effet montra soudain ce conseil salutaire.[4]

Séleucie? Ce sont là des fautes contre l'art, non pas un manque de génie. Cet oubli des convenances ne diminue point le mérite de l'invention.

[1] *Tôt* ne se dit plus; il est devenu bas.

[2] *S'y coula* n'est pas du style noble.

[3] Il semble qu'elle épousa son propre frère : ne devait-on pas exprimer qu'elle épousa le frère de son mari? l'auteur ne devait-il pas lever cette petite équivoque avec d'autant plus de soin, qu'on pouvait épouser son frère en Perse, en Syrie, en Égypte, à Athènes, en Palestine? Ce n'est là qu'une très légère négligence; mais il faut toujours faire voir combien il importe de parler purement sa langue et d'être toujours clair.

[4] Montrer une chose bonne ou mauvaise, utile ou dangereuse, ne signifie pas montrer que cette chose est telle, prouver qu'elle est telle; il montrait ses blessures mortelles, ne dit pas il montrait que ses blessures étaient mortelles. *

* *L'effet montra soudain ce conseil salutaire* est une tournure elliptique qui sied très bien à la poésie, et que Racine a imitée dans ces vers de Bajazet :

J'entretins la sultane, et, cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain.

Corneille sous-entend les deux mots dont la prose ne pourrait se passer : l'effet montra soudain *que* ce conseil *étoit* salutaire. Racine est plein

Le prince Antiochus, devenu nouveau roi,[1]
Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi:[2]
La victoire attachée au progrès de ses armes
Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes;[3]
Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'état.[4]
Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère

[1] Ce mot *nouveau* est de trop; il gâte le sens et le vers.

[2] On a déjà remarqué que l'*heur* ne se dit plus; mais on ne traîne avec soi ni l'*heur* ni le *bonheur*: *traîner* donne toujours l'idée de quelque chose de douloureux ou d'humiliant; on traîne sa misère, sa honte; on traîne une vie obscure; les rois vaincus étaient traînés au Capitole. *Et traîné sans honneur autour de nos murailles.* Le mot *traîner* est encore heureusement employé pour signifier une douce violence, et alors il est mis pour *entraîner; Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.*

[3] Le mot est impropre: on ne rejette point des *alarmes* sur un autre comme on rejette une faute, un soupçon, etc. sur un autre*; les *alarmes* sont dans les hommes, parmi les hommes; et non sur les hommes. On ne peut trop répéter que la propriété des termes est toujours fondée en raison.

[4] Cela ressemble à un *gendre du gouverneur de toute la province.* On est malheureusement obligé de remarquer des négligences, des obscurités, des fautes presque à chaque vers.

d'ellipses plus hardies. Tout le monde connaît, tout le monde a cité ce vers d'Hermione dans *Andromaque:*

Je t'aimois inconstant, qu'aurois-je fait fidèle?

Le poète y sous-entend quatre mots qu'il sacrifie à la précision. P.

* On fait retomber ou l'on rejette sur l'ennemi l'épouvante qu'il avait d'abord causée. Les alarmes sont ici le synonyme d'épouvante; et, en prose même, nous ne verrions rien à reprendre dans cette expression de Corneille. P.

De remettre ses fils au trône de leur père, [1]
Il témoigna si peu de la vouloir tenir,
Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
Ayant régné sept ans, son ardeur militaire [2]
Ralluma cette guerre où succomba son frère : [3]
Il attaqua le Parthe, et se crut assez fort

[1] Il n'est pas dit que cette veuve de Nicanor était Cléopâtre, mère des deux princes, et que le roi Antiochus avait promis de rendre la couronne aux enfans du premier lit. Le spectateur a besoin qu'on lui débrouille cette histoire. Cléopâtre n'est pas nommée une seule fois dans la pièce. Corneille en donne pour raison qu'on aurait pu la confondre avec la Cléopâtre de César; mais il n'y a guère d'apparence que les spectateurs instruits, qui instruisent bientôt les autres, eussent pris cette reine de Syrie pour la maîtresse de César. Et puis comment cet Antiochus avait-il promis de rendre le royaume aux deux princes? devaient-ils régner tous deux ensemble? Tout cela est un peu confus dans le fond, et est exprimé confusément; plusieurs lecteurs en sont révoltés. On est plus indulgent à la représentation.

[2] Ce mot *militaire* est technique, c'est-à-dire un terme d'art; le *pas militaire*, la *discipline militaire*, l'*ordre militaire de Saint-Louis*. Il faut en poésie employer les mots *guerrière*, *belliqueuse*.

[3] Rien ne fait mieux voir la nécessité absolue d'écrire purement que l'erreur où jette ce mot *succomba;* il fait croire qu'un frère d'Antiochus succomba dans cette nouvelle guerre; point du tout : il est question du roi Nicanor qui avait succombé dans la guerre précédente; il fallait *avait succombé;* cela seul jette des obscurités sur cette exposition. N'oublions jamais que la pureté du style est d'une nécessité indispensable.

Quand on voit que celui qui conte cette histoire s'interrompt *aux mille beaux exploits* de cet Antiochus, *craint à l'égal du tonnerre*, et *qui donna bataille*, cette interruption, qui laisse le spectateur si peu instruit, lui ôte l'envie de s'instruire; et il a fallu tout l'art et toutes les ressources du génie de Corneille pour renouer le fil de l'intérêt.

Pour en venger sur lui la prison et la mort. [1]
Jusque dans ses états il lui porta la guerre;
Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre;
Il lui donna bataille, où mille beaux exploits....
Je vous achèverai le reste une autre fois : [2]
Un des princes survient. [3]

(Laonice veut se retirer.)

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice; [4]

[1] La construction est encore obscure et vicieuse; *en* se rapporte au frère, et *lui* se rapporte au Parthe. La difficulté d'employer les pronoms et les conjonctions, sans nuire à la clarté et à l'élégance, est très grande en français.

[2] Est du style comique.

[3] On ne sait point quel prince, et Antiochus, ne se nommant point, laisse le spectateur incertain.

[4] On ne sait encore si c'est Antiochus ou Séleucus qui parle; on ignore même que l'un est Antiochus, l'autre, Séleucus. Il est à remarquer qu'Antiochus n'est nommé qu'au quatrième acte, à la scène troisième, et Séleucus à la scène cinquième, et que Cléopâtre n'est jamais nommée. Il fallait d'abord instruire les spectateurs. Le lecteur doit sentir la difficulté extrême d'expliquer tant de choses dans une seule scène, et de les énoncer d'une manière intéressante. Mais voyez l'exposition de Bajazet : il y avait autant de préliminaires dont il fallait parler; cependant quelle netteté! comme tous les caractères sont annoncés! avec quelle heureuse facilité tout est développé! quel art admirable dans cette exposition de Bajazet!

Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.[1]
Dans l'état où je suis, triste, et plein de souci,[2]
Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.
Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune,[3]
Et de tous les mortels ce secret révélé
Me rend le plus content ou le plus désolé.[4]
Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère,[5]
Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère,
Mais d'un frère si cher, qu'une sainte amitié
Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre;[6]

[1] *Bon office.* Jamais ce mot familier ne doit entrer dans le style tragique.

[2] *Plein de souci*, n'est pas assez noble.

[3] Il vaudrait mieux qu'on sût déjà qui est Rodogune. Il est encore plus important de faire connaître tout d'un coup les personnages auxquels on doit s'intéresser, que les événemens passés avant l'action.

[4] Il semble par la phrase que ce secret ait été révélé par tous les mortels. On n'insiste ici sur ces petites fautes que pour faire voir aux jeunes auteurs quelle attention demande l'art des vers.

[5] Est impropre et louche. *Voir dans le hasard* ne signifie pas, *Mon bien est au hasard, mon bien est hasardé* : cette expression n'est pas française.

[6] *Donc* ne doit presque jamais entrer dans un vers, encore moins le commencer. *Quoi donc* se dit très bien, parce que la syllabe *quoi* adoucit la dureté de la syllabe *donc.*

Racine a dit :

Je suis donc un témoin de leur peu de puissance.

Mais remarquez que ce mot est glissé dans le vers, et que sa ru-

Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre, [1]
Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
M'assurer de celui qui m'est plus précieux : [2]
Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aînesse,
Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse, [3]
Et puis par ce partage épargner les soupirs [4]

desse est adoucie par la voyelle qui le suit. Peu de nos auteurs ont su employer cet enchaînement harmonieux de voyelles et de consonnes. Les vers les mieux pensés et les plus exacts rebutent quelquefois : on en ignore la raison ; elle vient du défaut d'harmonie.

[1] J'ai déjà remarqué qu'on ne rompt point un coup ; on le pare, on le détourne, on l'affaiblit, on le repousse ; de plus, on prononce ces mots comme *rompre le cou ;* il faut éviter cette équivoque. Si l'expression *rompre un coup* est prise des jeux, comme, par exemple, du jeu de dés, où l'on dit, *rompre le coup*, quand on arrête les dés de son adversaire, cette figure alors est indigne du style noble.

[2] On est étonné d'abord qu'un prince cède un trône pour avoir une femme. Cette seule idée fit tomber *Pertharite*, qui redemandait sa propre épouse, et dont la vertu pouvait excuser cette faiblesse. Mais, dans *Pertharite*, cette cession est la catastrophe : ici elle commence la pièce. Antiochus est déterminé par son amitié pour son frère Séleucus, ainsi que par son amour pour Rodogune. Ce qui déplaît dans *Pertharite* ne déplaît pas ici. Tout dépend des circonstances où l'auteur sait mettre ses personnages. Peut-être eût-il fallu qu'Antiochus eût paru éperdument amoureux, et qu'on s'intéressât déjà à sa passion, pour qu'on excusât davantage ce début par lequel il renonce au trône.

[3] Le mot propre au dernier hémistiche du premier vers est *incertain*, car ce droit d'aînesse n'est point *fâcheux* pour celui qui aura le trône et Rodogune : *fâcheux*, d'ailleurs, n'est pas noble.

[4] Il faut absolument, *Et si je puis épargner des soupirs :* on dit bien *je vous épargne des soupirs ;* mais on ne peut dire *j'épargne des soupirs*, comme on dit *j'épargne de l'argent.*

Qui naîtroient de ma peine ou de ses déplaisirs ! [1]
Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire
Que pour cette beauté je lui cède l'empire ; [2]
Mais porte-lui si haut la douceur de régner, [3]
Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner ; [4]
Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connoître
A quel prix je consens de l'accepter pour maître.

SCÈNE III.

ANTIOCHUS, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet, [5]
Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet
Qui peut-être aujourd'hui porteroit la couronne,
S'il n'attachoit les siens à sa seule personne,

[1] Cela veut dire *de ma peine* ou *de sa peine*. Les déplaisirs et la peine ne sont pas des expressions assez fortes pour la perte d'un trône.

[2] *Pour cette beauté*, termes de comédie, et qui jettent une espèce de ridicule sur cette ambassade : *Va lui dire que je lui cède l'empire pour une beauté.*

3 On ne porte point haut une douceur ; cela est impropre, négligé et peu français. Racine dit, *Œnone, fais briller la couronne à ses yeux* : c'est ainsi qu'il faut s'exprimer.

4 *Qu'il se laisse éblouir* est le mot propre ; mais *se laisser gagner à un éclat* affaiblit cette belle idée.

5 *Ce cher objet* n'est-il pas un peu du style de l'idylle ? Le ton de la pièce n'est pas jusqu'à présent au-dessus de la haute comédie, et est trop vicieux.

Et ne la préféroit à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, LAONICE, TIMAGÈNE.

TIMAGÈNE.

SEIGNEUR, le prince vient; et votre amour lui-même
Lui peut sans interprète offrir le diadème. [1]

ANTIOCHUS.

Ah! je tremble; et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus. [2]

[1] Quel prince? le spectateur peut-il savoir si c'est Séleucus ou Antiochus? La réponse de Timagène ne semble-t-elle pas un reproche? et si ce Timagène était un homme de cœur, son discours sec ne paraîtrait-il pas signifier, *Chargez-vous vous-même d'une proposition si humiliante; dites vous-même à votre frère que vous renoncez au droit de régner?*

[2] Antiochus, qui tremble que son frère n'accepte pas l'empire, a-t-il des sentimens bien élevés? ne devrait-il pas préparer les spectateurs à cette aversion qu'il a montrée pour régner? J'ai vu de bons critiques penser ainsi : je soumets au public leur jugement et mes doutes.

SCÈNE V.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

SÉLEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée? [1]

ANTIOCHUS.

Parlez; notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS.

Hélas! c'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frère, en est le ferme appui;
C'en est le fondement, la liaison, le gage;
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour fatal à l'heur de notre vie
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie. [2]

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchoit, mon frère, également;
Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remède. [3]

[1] On ne sait point encore que c'est Séleucus qui parle. Il était aisé de remédier à ce petit défaut.

[2] Pourquoi *trop de honte?* y a-t-il de la honte à n'être pas l'aîné? et s'il est honteux de ne pas régner, pourquoi céder le trône si vite?

[3] Ce vers est de la haute comédie. On a déjà dit que cet usage dura trop long-temps.

SÉLEUCUS.

Si je le veux! bien plus, je l'apporte, et vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en soi.[1]
Oui, seigneur, car je parle à présent à mon roi,
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envîrai point votre haute fortune.
Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux;
Et nous mépriserons ce foible droit d'aînesse,
Vous, satisfait du trône, et moi, de la princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas!

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir,
Qui, de la même main qui me cède un empire,
M'arrache un bien plus grand, et le seul où j'aspire?

SÉLEUCUS.

Rodogune?

ANTIOCHUS.

Elle-même; ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi! l'estimez-vous tant?

[1] Il paraît singulier que Séleucus ait précisément la même idée que son frère. Il y a beaucoup d'art à les représenter unis de l'amitié la plus tendre; n'y en a-t-il point un peu trop à leur faire naître en même temps une idée si contraire au caractère de tous les princes? cela est-il bien naturel? peut-être que non. Cependant les deux frères intéressent; pourquoi? parce qu'ils s'aiment; et le spectateur voit déjà dans quel embarras ils vont se précipiter l'un et l'autre.

ANTIOCHUS.

Quoi! l'estimez-vous moins?

SÉLEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.[1]

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frère?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi;[2]
C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.
J'espérois que l'éclat dont le trône se pare

[1] Ces discours sont d'un style familier; et *il faut que je le die* est plus qu'inutile : car lorsqu'on se sert de ces tours, *il faut que je la dise*, *que je l'avoue*, *que j'en convienne*, c'est pour exprimer sa répugnance; *Mon ennemi a des vertus, il faut que j'en convienne; je vais vous apprendre une chose désagréable, mais il faut que je la dise.* Séleucus n'a aucune répugnance à dire que Rodogune est préférable aux trônes de l'Asie.

[2] Plusieurs critiques demandent comment deux frères si unis, et qui n'ont tous deux qu'un même sentiment, ont pu se cacher une passion dont l'aveu involontaire échappe à tous ceux qui l'éprouvent? comment ne se sont-ils pas au moins soupçonnés l'un l'autre d'être rivaux? Quoi! tous deux débutent par se céder le trône pour une maîtresse! à peine serait-il permis d'abandonner son droit à une couronne pour une femme dont on serait adoré; et deux princes commencent par préférer à l'empire une femme à laquelle ils n'ont pas seulement déclaré leur amour.

C'est au lecteur à s'interroger lui-même, à se demander quel effet cette idée fait sur lui, si ce double sacrifice est vraisemblable, s'il n'est pas un peu romanesque; mais aussi il faut considérer que ces princes ne cèdent pas absolument le trône, mais un droit incertain au trône: voilà ce qui les justifie.

Toucheroit vos désirs plus qu'un objet si rare;
Mais aussi-bien qu'à moi son prix vous est connu,
Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.
Ah! déplorable prince!

SÉLEUCUS.

Ah! destin trop contraire!

ANTIOCHUS.

Que ne ferois-je point contre un autre qu'un frère!

SÉLEUCUS.

O mon cher frère! ô nom pour un rival trop doux! [1]
Que ne ferois-je point contre un autre que vous!

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle!

SÉLEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre de vous ou d'elle? [2]

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre [3], et la triste amitié
Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.

[1] Ceci répare tout d'un coup ce que leur proposition semble avoir de trop avilissant et de trop concerté; mais ces répétitions par écho, *que ne ferois-je point contre un autre!* sont-elles assez nobles, assez tragiques, et d'un assez bon goût?

[2] Cette apostrophe à l'amour est-elle digne de la tragédie?

[3] Cette réponse ne sent-elle pas un peu plus l'idylle que la tragédie? Remarquez que Racine, qui a tant traité l'amour, n'a jamais dit, *l'amour doit vaincre*. Il n'y a pas une maxime pareille, même dans *Bérénice*. En général, ces maximes ne touchent jamais. Tous ceux qui ont dit que Racine sacrifiait tout à l'amour, et que les héros de Corneille étaient toujours supérieurs à cette passion, n'avaient pas examiné ces deux auteurs. Il est très commun de lire, et très rare de lire avec fruit.

Un grand cœur cède un trône, et le cède avec gloire;
Cet effort de vertu couronne sa mémoire :
Mais lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
Qui le cède est un lâche, et ne sait pas aimer. [1]
De tous deux Rodogune a charmé le courage;
Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage :
Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.
La couronne entre nous flotte encore incertaine;
Mais sans incertitude elle doit être reine :
Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
Nous la faisions tous deux la femme d'un sujet !
Régnons ; l'ambition ne peut être que belle,
Et pour elle quittée, et reprise pour elle;
Et ce trône, où tous deux nous osions renoncer,

[1] Cette maxime n'est-elle pas encore plus convenable à un berger qu'à un prince? *Qui cède sa maîtresse est un lâche, et ne sait pas aimer; et qui cède un trône est un grand cœur.* Avouons que ni dans *Cyrus* ni dans *Clélie* on ne trouve point de sentences amoureuses d'une semblable afféterie. Louis Racine, fils de l'immortel Jean Racine, s'élève avec force contre ces idées, dans son *Traité de la Poésie*, page 355, et ajoute : « La femme qui mérite ce grand sacri-« fice est cependant une femme très peu estimable ; et l'on peut re-« marquer que, dans les tragédies de Corneille, toutes ces femmes « adorées par leurs amants sont, par les qualités de leur âme, des « femmes très communes ; ce n'est que par la beauté que Cléopâtre « captive César, et qu'Émilie a tout empire sur Cinna. »

Cet auteur judicieux en excepte sans doute Pauline, qui immole si noblement son amour à son devoir.

Ajoutons à cette remarque que les deux frères disent leurs secrets devant deux subalternes, et que Timagène est le confident des amours des deux frères. Comment ces deux frères, qui sont si unis, ne se sont-ils pas avoué ce qu'ils ont avoué à un domestique?

Souhaitons-le tous deux, afin de l'y placer :
C'est dans notre destin le seul conseil à prendre ;
Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire, il faut qu'en ce grand jour
Notre amitié triomphe aussi-bien que l'amour.
Ces deux siéges fameux de Thèbes et de Troie, [1]
Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie, [2]
N'eurent pour fondement à leurs maux infinis
Que ceux que contre nous le sort a réunis.
Il sème entre nous deux toute la jalousie
Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie;
Un même espoir du sceptre est permis à tous deux;
Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.
Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre.
Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre. [3]
En vain votre amitié tâchoit à partager;
Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger,
Un droit d'aînesse obscur, sur la foi d'une mère,
Va combler l'un de gloire, et l'autre de misère.
Que de sujets de plainte en ce double intérêt
Aura le malheureux contre un si foible arrêt!

[1] Les citations des siéges de Troie et de Thèbes sont peut-être étrangères à ce qui se passe : ne pourrait-on pas dire, *Non erat his exemplis, his sermonibus locus?*

[2] On ne met point en sang une ville, on ne la met point en proie; on la livre, on l'abandonne en proie.

[3] Le mot de *choir*, même du temps de Corneille, ne pouvait être employé pour tomber en partage.

Que de sources de haine ! Hélas ! jugez le reste,[1]
Craignez-en avec moi l'événement funeste,
Ou plutôt avec moi faites un digne effort
Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,
Faisons si bien régner l'amitié sur notre âme,
Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur.
Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie :[2]
Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
Vaincra la jalousie en cédant à l'amour ;

[1] *Jugez du reste* était l'expression propre, mais elle n'en est pas plus digne de la tragédie : juger quelque chose, c'est porter un arrêt ; juger de quelque chose, c'est dire son sentiment.

[2] *Ne versera que joie* ne se dirait pas aujourd'hui, et c'était même alors une faute ; on ne verse point joie. La scène est belle pour le fonds, et les sentimens l'embellissent encore.

On demande à présent un style plus châtié, plus élégant, plus soutenu : on ne pardonne plus ce qu'on pardonnait à un grand homme qui avait ouvert la carrière ; et c'est à présent surtout qu'on peut dire :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Quand des pièces romanesques réussissent de nos jours au théâtre par les situations, si elles fourmillent de barbarismes, d'obscurités, de vers durs, elles sont regardées par les connaisseurs comme de très mauvais ouvrages. Je crois que, malgré tous ses défauts, cette scène doit toujours réussir au théâtre. L'amitié tendre des deux frères touche d'abord : on excuse leur dessein de céder le trône, parce qu'ils sont jeunes, et qu'on pardonne tout à la jeunesse passionnée et sans expérience, mais surtout parce que leur droit au trône est incertain. La bonne foi avec laquelle ces princes se parlent doit

Et, de notre destin bravant l'ordre barbare,
Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frère?

SÉLEUCUS.

Ah! que vous me pressez!
Je le voudrai du moins, mon frère, et c'est assez;
Et ma raison sur moi gardera tant d'empire,
Que je désavoûrai mon cœur, s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments.
Mais allons leur donner le secours des serments,
Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée
Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS.

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels
Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

SCÈNE VI.

LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

PEUT-ON plus dignement mériter la couronne? [1]

plaire au public. Leurs réflexions, que Rodogune doit appartenir à celui qui sera nommé roi, forment tout d'un coup le nœud de la pièce; et le triomphe de l'amitié sur l'amour et sur l'ambition finit cette scène parfaitement.

[1] *Mériter plus dignement* signifie à la lettre, *être digne plus dignement*: c'est un pléonasme, mais la faute est légère.

TIMAGÈNE.

Je ne suis point surpris de ce qui vous étonne ;
Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
J'ai prévu leur constance, et j'ai plaint leur malheur.
Mais, de grâce, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,[1]
Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,
Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,
Sur l'une et l'autre armée également heureuse
Virent long-temps voler la victoire douteuse :
Mais la fortune enfin se tourna contre nous,
Si bien qu'Antiochus[2], percé de mille coups,
Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
Lui voulut dérober les restes de sa vie,
Et, préférant aux fers la gloire de périr,
Lui-même par sa main acheva de mourir.
La reine ayant appris cette triste nouvelle,
En reçut tôt après une autre plus cruelle ;
Que Nicanor vivoit ; que, sur un faux rapport,
De ce premier époux elle avoit cru la mort ;
Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
Son âme à l'imiter s'étoit déterminée ;
Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,

[1] Ces discours de confidens, cette histoire interrompue et recommencée sont condamnés universellement.

> Tous deux, débrouillant mal une pénible intrigue,
> D'un divertissement me font une fatigue.

[2] *Si bien que, tôt après, piqué jusqu'au vif*, expressions trop familières qu'il faut éviter.

Il alloit épouser la princesse sa sœur. [1]
C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frère
Trouve encor les appas qu'avoit trouvés leur père. [2]
La reine envoie en vain pour se justifier ; [3]
On a beau la défendre, on a beau le prier,
On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable ;
Et son amour nouveau la veut croire coupable :
Son erreur est un crime ; et, pour l'en punir mieux,
Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
Arracher de son front le sacré diadème
Pour ceindre une autre tête en sa présence même ;
Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité, [4]
Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
Aux enfants qui naîtroient le trône de Syrie.
Mais tandis qu'animé de colère et d'amour
Il vient déshériter ses fils par son retour,

[1] Sœur de qui? ce n'est pas de Cléopâtre, c'est Rodogune. Elle est nommée dans la liste des personnages, sœur de Phraates, roi des Parthes; on n'est pas plus instruit pour cela, et le nom de Phraates n'est pas prononcé dans la pièce.

[2] Cet *encor* semble dire que Rodogune a conservé sa beauté, que les deux fils la trouvent aussi belle que le père l'avait trouvée. Le théâtre, qui permet l'amour, ne permet point qu'on aime une femme uniquement parce qu'elle est belle : un tel amour n'est jamais tragique.

[3] Ce tour n'est pas assez élégant ; il est un peu de gazette.

[4] On ne voit pas ce que c'est que l'*autorité* d'un hymen, ni pourquoi ce second mariage eût été plus respectable en présence de l'épouse répudiée, ni pourquoi cette insulte à Cléopâtre eût mieux assuré le trône aux enfans d'un second lit.

Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
Conduit ces deux amants, et court comme à la proie, [1]
La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,
Se résout de se perdre, ou de le prévenir. [2]
Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître;
Et, changeant à regret son amour en horreur, [3]
Elle abandonne tout à sa juste fureur.
Elle-même leur dresse une embûche au passage,
Se mêle dans les coups, porte partout sa rage, [4]
En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
Que vous dirai-je enfin? les Parthes sont défaits;
Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine;
Rodogune captive est livrée à sa haine.
Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers
Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts.
La reine, à la gêner prenant mille délices, [5]
Ne commettoit qu'à moi l'ordre de ses supplices; [6]

[1] Plaignons ici la gêne où la rime met la poésie. Ce *plein de joie* est pour rimer à *proie :* et *comme à la proie* est encore une faute; car pourquoi ce *comme?*

[2] *Se résout de se perdre* est un solécisme. Je me résous *à*, je résous *de ;* il s'est résolu à mourir ; il a résolu de mourir.

[3] On peut faire la guerre, se venger, commettre un crime, à regret; mais on n'a point de l'horreur à regret.

[4] Il valait mieux dire, *se mêle aux combattans.*

[5] On prend plaisir, et non des délices à quelque chose; et on n'en prend point mille.

[6] Il fallait *le soin de ses supplices;* on ne commet point un ordre.

Mais, quoi que m'ordonnât cette âme toute en feu,[1]
Je promettois beaucoup, et j'exécutois peu.
Le Parthe cependant en jure la vengeance;[2]
Sur nous à main armée il fond en diligence,[3]
Nous surprend, nous assiége, et fait un tel effort,
Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.
Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage;[4]
Mais voyant parmi nous Rodogune en otage,
Enfin il craint pour elle, et nous daigne écouter;
Et c'est ce qu'aujourd'hui l'on doit exécuter.[5]
La reine, de l'Égypte a rappelé nos princes
Pour remettre à l'aîné son trône et ses provinces.
Rodogune a paru, sortant de sa prison,
Comme un soleil levant dessus notre horizon.
Le Parthe a décampé[6], pressé par d'autres guerres
Contre l'Arménien qui ravage ses terres;

[1] *Ame toute en feu*, expression triviale pour rimer à *peu*. Dans quelle contrainte la rime jette!

[2] Cet *en* est mal placé; il semble que le Parthe jure la vengeance du peu.

[3] Expression trop commune.

[4] Ce mot indéfini *de l'avantage* ne peut être admis ici; il faut *de cet avantage*, ou *de son avantage*.

[5] Cela est louche et obscur; il semble qu'on aille exécuter ce qu'on a écouté.

[6] Expressions trop négligées; mais il y a un grand germe d'intérêt dans la situation que Timagène expose. Il eût été à désirer que les détails eussent été exprimés avec plus d'élégance: on a remarqué déjà que Racine est le premier qui ait eu ce talent.

D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui ; [1]
La paix finit la haine [2], et, pour comble aujourd'hui,
Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune ?
Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGÈNE.

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,
Ils ont vu Rodogune, et j'ai vu leur amour ;
Mais, comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
Connoissant leur vertu, je n'en vois rien à craindre.
Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux.....

LAONICE.

Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux.

TIMAGÈNE.

Vous me trouvez mal propre à cette confidence ; [3]
Et peut-être à dessein.... je la vois qui s'avance. [4]
Adieu : je dois au rang qu'elle est prête à tenir
Du moins la liberté de vous entretenir. [5]

[1] Il fallait, d'*ennemi qu'il était. Je me fais votre ami d'un ennemi* n'est pas français : on pourrait dire, *d'un ennemi je suis devenu un ami.*

[2] La haine finit ; on ne la finit pas.

[3] *Mal propre* ne doit pas entrer dans le style noble ; et que Timagène soit propre ou non à une confidence, c'est un trop petit objet.

[4] A quel dessein ?

[5] Timagène doit du respect à Rodogune, indépendamment de ce mariage ; et il doit se retirer quand elle veut parler à sa confidente.

SCÈNE VII.

RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace,
Et coule dans ma joie une secrète glace : [1]
Je tremble, Laonice, et te voulois parler,
Ou pour chasser ma crainte, ou pour m'en consoler. [2]

LAONICE.

Quoi ! madame, en ce jour pour vous si plein de gloire ?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant, que j'ai peine à tout croire.
La fortune me traite avec trop de respect ; [3]
Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect.
L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
Le trône sous mes pas creuser un précipice ; [4]
Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,

[1] *Coule une glace* n'est pas du style noble, et la glace ne coule point.

[2] Cet *en* se rapporte à la *crainte* par la phrase ; il semble qu'elle veuille se consoler de sa crainte. Il faut éviter soigneusement ces amphibologies.

[3] *La fortune ne traite point avec respect* : toutes ces expressions impropres, hasardées, lâches, négligées, employées seulement pour la rime, doivent être soigneusement bannies.

[4] La poésie française marche trop souvent avec le secours des antithèses, et ces antithèses ne sont pas toujours justes : comment *un hymen cache-t-il un supplice ?* comment *un trône creuse-t-il un*

Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés :
En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine. [1]

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement ;
La paix souvent n'y sert que d'un amusement ; [2]
Et, dant l'état où j'entre, à te parler sans feinte, [3]
Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte. [4]
Non qu'enfin je ne donne au bien des deux états
Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats : [5]

précipice? Le précipice peut être creusé sous le trône, et non par lui.

L'antithèse des *premiers fers et des nouveaux*, *des biens et des maux*, vient ensuite. Cette figure tant répétée est une puérilité dans un rhéteur, à plus forte raison dans une princesse.

[1] On ne doit jamais se servir de la particule *en* dans ce cas-ci ; il fallait, *la paix qu'elle a jurée a dû calmer sa haine* * : cet *en* n'est pas français; on ne dit point, *j'en crains le courroux*, *j'en vois l'amour*, pour *je crains son courroux*, *je vois son amour.*

[2] Ces réflexions générales et politiques sont-elles d'une jeune femme? Qu'est-ce que la paix qui sert d'amusement à la haine?

[3] On n'entre point dans un état; cela est prosaïque et impropre.

[4] Cela ressemble trop à un vers de parodie.

[5] Elle n'a point parlé de ces attentats : l'auteur les a en vue ; il répond à son idée : mais Rodogune, par ce mot *tels*, suppose qu'elle a dit ce qu'elle n'a point dit. Cependant le spectateur est si instruit des attentats de Cléopâtre, qu'il entend aisément ce que Rodogune veut dire. Je ne remarque cette négligence, très légère, que pour faire voir combien l'exactitude du style est nécessaire.

* Voilà une de ces corrections heureuses que les comédiens devraient s'empresser d'adopter. P.

J'oublie et pleinement toute mon aventure ;
Mais une grande offense est de cette nature,
Que toujours son auteur impute à l'offensé [1]
Un vif ressentiment dont il le croit blessé ; [2]
Et, quoiqu'en apparence on les réconcilie,
Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie ;
Et, toujours alarmé de cette illusion,
Sitôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.
Telle est pour moi la reine.

LAONICE.

Ah ! madame, je jure
Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
Vous devez oublier un désespoir jaloux
Où força son courage un infidèle époux. [3]

1 Maxime toujours trop générale, dissertation politique qui est un peu longue, et qui n'est pas exprimée avec assez d'élégance et de force. *De cette nature que.... jamais ne s'y fie*, etc. : il vaut toujours mieux faire parler le sentiment ; c'est là le défaut ordinaire de Corneille : Rodogune se plaignant de Cléopâtre, et exprimant ce qu'elle craint d'un tel caractère, ferait bien plus d'effet qu'une dissertation. Peut-être que Corneille a voulu préparer un peu par ce ton politique la proposition atroce que fera Rodogune à ses amans ; mais aussi toutes ces sentences, dans le goût de Machiavel, ne préparent point aux tendresses de l'amour, et à ce caractère d'innocence timide que Rodogune prendra bientôt : cela fait voir combien cette pièce était difficile à faire, et de quel embarras l'auteur a eu à se tirer.

2 Blessé d'un ressentiment ! Une injure blesse ; et le ressentiment est la blessure même.

3 *Oublier un désespoir !* et *un désespoir jaloux, où un infidèle époux a forcé son courage !* Presque toutes les scènes de ce premier acte sont remplies de barbarismes ou de solécismes intolérables. Est-ce là l'auteur des belles scènes de *Cinna ?*

Si, teinte de son sang et toute furieuse,
Elle vous traita lors en rivale odieuse,
L'impétuosité d'un premier mouvement
Engageoit sa vengeance à ce dur traitement;
Il falloit un prétexte à vaincre sa colère,
Il y falloit du temps; et, pour ne vous rien taire,
Quand je me dispensois à lui mal obéir, [1]
Quand en votre faveur je semblois la trahir,
Peut-être qu'en son cœur plus douce et repentie [2]
Elle en dissimuloit la meilleure partie;
Que, se voyant tromper, elle fermoit les yeux,
Et qu'un peu de pitié la satisfaisoit mieux.
A présent que l'amour succède à la colère,
Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère;
Et si de cet amour je la voyois sortir, [3]
Je jure de nouveau de vous en avertir:
Vous savez comme quoi je vous suis tout acquise. [4]
Le roi souffriroit-il d'ailleurs quelque surprise?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,

1 Ce vers n'est pas français; on se dispense d'une chose, et non à une chose.

2 *Repentie* ne l'est pas non plus, du moins aujourd'hui; on ne peut pas dire cette princesse *repentie*. Mais pourquoi n'emploierions-nous pas une expression nécessaire dont l'équivalent est reçu dans toutes les langues de l'Europe?

3 *Sortir d'un amour!* De telles impropriétés, de telles négligences révoltent trop l'esprit du lecteur.

4 *Comme quoi* ne se dit pas davantage; et *tout acquise* est du style comique.

Elle sera sa mère, et pourra tout sur lui.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore:
Connoissant leur amour, pouvez-vous craindre encore?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen, et d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi! sont-ils des sujets indignes de vos feux?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite, [1]
Un avantage égal pour eux me sollicite; [2]
Mais il est malaisé dans cette égalité
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer. [3]
C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence:
Je crois voir l'autre encore avec indifférence;

[1] *Avoir même sang* est encore un barbarisme; ils sont du même sang, ils sont nés, formés du même sang: il y avait plus d'une manière de se bien exprimer.

[2] Un avantage ne sollicite point; et il n'y a point d'avantage dans l'égalité.

[3] C'est toujours le poète qui parle; ce sont toujours des maximes: la passion ne s'exprime point ainsi. Ces vers sont agréables, quoique *dont par le doux rapport* ne soit point français; mais *ces âmes qui se laissent piquer*, et *ces je ne sais quoi*, appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Ces vers ressemblent à ceux de *la Suite du Menteur*, *Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour*

Mais cette indifférence est une aversion
Lorsque je la compare avec ma passion.
Étrange effet d'amour ! incroyable chimère ! [1]
Je voudrois être à lui si je n'aimois son frère ;
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ? [2]

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon âme : [3]
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je saurai l'accepter avec même visage ;
L'hymen me le rendra précieux à son tour, [4]
Et le devoir fera ce qu'auroit fait l'amour,

l'autre, comme on l'a déjà remarqué. Cependant ces quatre vers, tout éloignés qu'ils sont du style de la véritable tragédie, furent toujours regardés comme un chef-d'œuvre du développement du cœur humain, avant qu'on vît les chefs-d'œuvre véritables de Racine en ce genre.

[1] Elle voudrait bien être à Séleucus, si elle n'aimait pas Antiochus ; ce n'est pas là une chimère incroyable : mais cet examen, cette dissertation, cette comparaison de ses sentimens pour les deux frères, ne sont-ils pas l'opposé de la tragédie ?

[2] N'est-ce pas là un discours de soubrette ?

[3] *Tirer* n'est pas noble ; cet *en* rend la phrase incorrecte et louche.

[4] *A son tour* est de trop ; mais il faut rimer au mot *amour* : cette gêne extrême se fait sentir à tout moment.

Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée. [1]

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher !

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi-bien le cacher ! [2]

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine; [3]
Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince....

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur :
Ma rougeur trahiroit les secrets de mon cœur ; [4]

[1] Ces vers sont dans le style comique. Racine seul a su ennoblir ces sentimens qui demandent les tours les plus délicats.

[2] Que ne puis-je à moi-même aussi-bien le cacher!

est d'une jeune fille timide et vertueuse qui craint d'aimer; c'est au lecteur à voir si cette timide innocence s'accorde avec ces maximes de politique que Rodogune a étalées, et surtout avec la conduite qu'elle aura.

[3] Quoi que vous me cachiez, aisément je devine,

est d'une soubrette.

[4] Remarquez que tous les discours de Rodogune sont dans le caractère d'une jeune personne qui craint de s'avouer à elle-même les sentimens tendres et honnêtes dont son cœur est touché. Cependant Rodogune n'est point jeune ; elle épousa Nicanor lorsque les deux frères étaient en bas âge ; ils ont au moins vingt ans. Cette rougeur, cette timidité, cette innocence, semblent donc un peu outrées pour son âge; elles s'accordent peu avec tant de maximes de politique; elles conviennent encore moins à une femme qui bientôt demandera la tête de sa belle-mère aux enfans même de cette belle-mère.

Et je te voudrois mal de cette violence
Que ta dextérité feroit à mon silence ;
Même, de peur qu'un mot par hasard échappé
Te fasse voir ce cœur et quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse :
Adieu ; mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE.

SERMENTS fallacieux, salutaire contrainte,[1]
Que m'imposa la force, et qu'accepta ma crainte,
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'état, évanouissez-vous![*]
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.[2]

[1] Corneille reparaît ici dans toute sa pompe : l'éloquent Bossuet est le seul qui se soit servi après lui de cette belle épithète, *fallacieux*. Pourquoi appauvrir la langue? Un mot consacré par Corneille et Bossuet peut-il être abandonné?

Salutaire contrainte; il est difficile d'expliquer comment une salutaire contrainte est un vain fantôme d'état : il manque là un peu de netteté et de naturel.

[*] Voltaire paraît avoir imité ces vers dans le monologue de Catilina, qui ouvre sa tragédie de *Rome sauvée :*

Titres chers et sacrés et de père et d'époux,
Faiblesses des humains, évanouissez-vous! P.

[2] Une comparaison directe n'est point convenable à la tragé-

Et vous, qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissants, haine dissimulée, [1]
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Éclatez, il est temps, et voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes, [2]

die *. Les personnages ne doivent point être poètes ; la métaphore est toujours plus vraie, plus passionnée : il serait mieux de dire, *mes vœux formés dans l'orage sont oubliés quand les flots sont calmés ;* mais il faudrait le dire dans d'aussi beaux vers.

[1] Cela paraît un peu d'un poète qui cherche à montrer qu'il connaît la cour ; mais une reine ne s'exprime point ainsi. *Recours des impuissants* paraît un défaut dans ce monologue noble et mâle ; car un recours d'impuissant n'est pas une digne vertu des rois : la reine n'est point ici impuissante, puisqu'elle dit que le Parthe est éloigné, et qu'elle n'a rien à craindre. *Recours des impuissants*, *éclatez*, est une contradiction ; car ce recours est *la haine dissimulée* ; la dissimulation ; et c'est précisément ce qui n'éclate pas : le sens de tout cela est, *cessons de dissimuler*, *éclatons* ; mais ce sens est noyé dans des paroles qui semblent plus pompeuses que justes. *Secret de cour* ne peut se dire, comme on dit *homme de cour*, *habit de cour*.

[2] Qui sont ces deux ? est-ce la haine dissimulée et Cléopâtre ? voilà un assemblage bien extraordinaire ! Comment Cléopâtre et sa haine sont-elles deux ? comment sa haine est-elle sujette ? C'est bien dommage que de si beaux morceaux soient si souvent défigurés par des tours si alambiqués.

* Il nous semble qu'une comparaison aussi courte peut n'être pas déplacée dans une tragédie. Voltaire s'en est permis même dans ses comédies, où les personnages doivent beaucoup moins s'exprimer en poètes. Telle est, entre autres, celle-ci dans *l'Enfant prodigue* :

Il faut au moins, pour se mirer dans l'onde,
Laisser calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage et les vents en repos
Ne rident plus la surface des eaux. P.

Mais telle que je suis, et telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser:
Nous n'avons rien à craindre, et rien à déguiser;
Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques [1]
En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques:
Faisons-en avec gloire un départ éclatant, [2]
Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
C'est encor, c'est encor cette même ennemie
Qui cherchoit ces honneurs dedans mon infamie,
Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi. [3]
Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale

[1] *Je hais, je règne encor*, est un coup de pinceau bien fier; mais *laissons d'illustres marques* est faible; on laisse des marques de quelque chose; *marque* n'est là qu'un mot impropre pour rimer à monarque. Plût à Dieu que du temps de Corneille un Despréaux eût pu l'accoutumer à faire des vers difficilement!

Haut rang des monarques : haut rang suffisait, *des monarques* est de trop : la rime subjugue souvent le génie, et affaiblit l'éloquence.

[2] Faisons-en avec gloire un départ éclatant,

est barbare; *faire un départ* n'est pas français; *en avec* révolte l'oreille : mais si elle n'a rien à craindre, comme elle le dit, pourquoi quitterait-elle le trône? elle commence par dire qu'elle ne veut plus dissimuler, qu'elle veut tout oser.

[3] A quoi se rapporte ce *vous*? il ne peut se rapporter qu'au recours des impuissans, à cette haine dissimulée dont elle a parlé treize vers auparavant; elle s'entretient donc avec sa haine dans ce monologue : convenons que cela n'est point dans la nature. Il régnait dans ce temps-là un faux goût dans toute l'Europe, dont on a eu

Qu'il souffre qu'un hymen qu'on t'a promis en vain
Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème;
Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même:
Tremble, te dis-je; et songe, en dépit du traité,
Que, pour t'en faire un don, je l'ai trop acheté.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
Au pompeux appareil[1] de cette grande fête?

LAONICE.

La joie en est publique, et les princes tous deux
Des Syriens ravis emportent tous les vœux:
L'un et l'autre fait voir un mérite si rare
Que le souhait confus entre les deux s'égare;[2]
Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement[3]

beaucoup de peine à se défaire: ces apostrophes à ses passions, ces jeux d'esprit, ces efforts qu'on faisait pour ne pas parler naturellement, étaient à la mode en Italie, en Espagne, en Angleterre. Corneille, dans les momens de passion, se livra rarement à ce défaut; mais il s'y laissa souvent entraîner dans les morceaux de déclamation: le reste du monologue est plein de force.

[1] *S'apprête à l'appareil* est encore un barbarisme.

[2] *Le souhait confus* n'est pas français.

[3] Cela forme un concours de syllabes trop dures.

N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouvement.[1]
Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre:[2]
Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre;
Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux,
Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

CLÉOPATRE.

Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.[3]
Apprends, ma confidente, apprends à me connoître.
Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,[4]

[1] N'est qu'un foible ascendant d'un premier mouvement,

est impropre; *l'ascendant* veut dire la supériorité; un mouvement n'a pas d'ascendant : on ne peut s'exprimer ni avec moins d'élégance, ni avec moins de correction, ni avec moins de netteté.

[2] Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre,

ne signifie pas ce que l'auteur veut dire, *se déclarer pour un des deux princes* : le mot de *tomber* est impropre; il ne signifie jamais qu'une chute, excepté dans cette phrase, *je tombe d'accord*.

[3] Pour un esprit de cour, et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants,

n'est pas le langage d'une reine. *Esprit de cour* est une expression bourgeoise : d'ailleurs pourquoi Cléopâtre dit-elle tout cela à sa confidente? elle ne l'emploie à rien; et, pour une si grande politique, Cléopâtre paraît bien imprudente de dire ainsi son secret inutilement.

4 C'est ainsi qu'on s'exprimerait si on voulait dire qu'ils ignorent

Vois, vois que, tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux :
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre aucun ne le demande ;
Cependant je possède, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main. [1]
Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère
Je les laissois tous deux en dépôt chez mon frère ? [2]

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenoit éloignés
Pour jouir des états qu'il avoit regagnés.

CLÉOPATRE.

Il occupoit leur trône, et craignoit leur présence,
Et cette juste crainte assuroit ma puissance.
Mes ordres en étoient de point en point suivis
Quand je le menaçois du retour de mes fils :
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colère, [3]
Quoi qu'il me plût oser, il n'osoit me déplaire ; [4]

leurs parens ; mais *je cache leur rang* n'exprime pas *je cache qui des deux a le droit d'aînesse*, et c'est ce dont il s'agit.

[1] *Je possède* demande un régime : *jouir* est neutre quelquefois ; *posséder* ne l'est pas : cependant je crois que cette hardiesse est très permise, et fait un bel effet.

[2] Il semble que Cléopâtre se fasse un petit plaisir de faire valoir ces méchancetés à une fille qu'elle regarde comme un esprit peu éclairé. On ne doit jamais faire de confidences qu'à ceux qui peuvent nous servir dans ce qu'on leur confie, ou à des amis qui arrachent un secret.

[3] *Ce foudre* peut-il convenir à des enfans en bas âge ?

[4] Toute répétition qui n'enchérit pas doit être évitée.

Et content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnoit au lieu d'eux, ce n'étoit que sous moi.
Je te dirai bien plus. Sans violence aucune [1]
J'aurois vu Nicanor épouser Rodogune,
Si, content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner.
Son retour me fâchoit plus que son hyménée, [2]
Et j'aurois pu l'aimer s'il ne l'eût couronnée. [3]
Tu vis comme il y fit des efforts superflus:
Je fis beaucoup alors, et ferois encor plus [4]
S'il étoit quelque voie, infâme ou légitime,
Que m'enseignât la gloire, ou que m'ouvrît le crime, [5]
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri

[1] Cet *aucune* à la fin d'un vers n'est toléré que dans la comédie. On peut voir une chose sans colère, sans dépit, sans ressentiment : le mot de *violence* n'est pas le mot propre.

[2] Ce mot *fâcher* ne doit jamais entrer dans la tragédie.

[3] Il ne l'a point couronnée, il a voulu la couronner; ou, s'il l'a épousée en effet, Rodogune veut donc épouser le fils de son mari : cette obscurité n'est point éclaircie dans la pièce. *

[4] *Il y fit des efforts; je fis beaucoup alors, et ferois encor plus.* Que de négligences!

[5] *Infâme* est trop fort. Un défaut trop commun au théâtre, avant Racine, était de faire parler les méchans princes comme on parle d'eux, de leur faire dire qu'ils sont méchans et exécrables : cela est

* Cette prétendue obscurité n'existe que pour ceux qui auraient lu la pièce sans aucune attention. Relisez (acte I, scène VI) le récit de Laonice à Timagène : il est évident que Nicanor voulait épouser Rodogune, sous les yeux même de Cléopâtre, et déshériter en même temps les fils qu'il avait eus d'elle; mais il périt alors, ou de la main de Cléopâtre, ou dans une embûche qu'elle lui avait dressée. P.

Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari. [1]
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite, [2]
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte; [3]
On m'y force, il le faut; mais on verra quel fruit [4]
En recevra bientôt celle qui m'y réduit.
L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle: [5]
Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle; [6]
Et, puisqu'en te perdant j'ai sur qui me venger,

trop éloigné de la nature. De plus, comment une voie infâme est-elle enseignée par la gloire*? elle peut l'être par l'ambition. Enfin quel intérêt a Cléopâtre de dire tant de mal d'elle-même?

1 Ce *pour lui* gâte la phrase, aussi-bien que le *que*, *qui*. Verser du sang pour un bien!

2 C'est la suite du sang qu'elle a versé : cela n'est pas net; et cet *en* n'est pas heureusement placé.

3 Ce sont des expressions faites pour la tendresse, et non pour le trône. Un amour du trône qui se tourne en haine pour Rodogune, et l'un qui est grand, l'autre cruelle; tout cela n'est nullement dans la nature, et l'expression n'en vaut pas mieux que le sentiment.

4 Ne faudrait-il pas expliquer comment elle est forcée à résigner la couronne, puisqu'elle vient de dire qu'elle n'a rien à craindre, que le péril est passé? ne devrait-elle pas dire seulement, *on l'exige, je l'ai promis?*

5 L'amour du trône fait sa haine pour Rodogune, mais ne tourne point en haine.

6 La poésie n'admet guère ces *l'un* et *l'autre.*

* La voie légitime est celle que lui enseignerait la gloire; l'autre est celle que lui ouvrirait le crime. Corneille a voulu s'exprimer avec précision, mais l'emploi des mots nous paraît exact. Nous pensons cependant, comme Voltaire, qu'*infâme* passe la mesure, et que Cléopâtre fait ici, sans nécessité, d'étranges confidences. P.

Ma perte est supportable, et mon mal est léger.[1]

LAONICE.

Quoi! vous parlez encor de vengeance et de haine
Pour celle dont vous-même allez faire une reine?[2]

CLÉOPATRE.

Quoi! je ferois un roi pour être son époux,
Et m'exposer aux traits de son juste courroux!
N'apprendras-tu jamais, âme basse et grossière,[3]
A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire?
Toi qui connois ce peuple, et sais qu'aux champs de Mars
Lâchement d'une femme il suit les étendards;
Que, sans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée;
Que sous lui son ardeur fut soudain réveillée;[4]
Ne saurois-tu juger que si je nomme un roi,

[1] Comment peut-elle dire que la perte d'un rang qui la rend forcenée lui sera supportable?

[2] La particule *pour* ne peut convenir à *vengeance;* on n'a point de vengeance pour quelqu'un *.

[3] Ce n'est point cette confidente qui est grossière; n'est-ce pas Cléopâtre qui semble le devenir en parlant à une dame de sa cour comme on parlerait à une servante dont l'imbécillité mettrait en colère? et ici c'est une reine qui confie des crimes à une dame épouvantée de cette confidence inutile; elle appelle cette dame *grossière:* en vérité, cela est dans le goût de *la comtesse d'Escarbagnas* qui appelle sa femme de chambre *bouvière.*

4 Il semble que ce soit l'ardeur d'Antiochus; il s'agit de celle du peuple? et qu'est-ce qu'une ardeur réveillée sous quelqu'un?

* La particule *pour* s'applique très bien au mot de *haine* qui la précède immédiatement, et c'en est assez pour l'exactitude de la phrase. Racine et Boileau en offriraient une foule d'exemples. P.

C'est pour le commander, et combattre pour moi? [1]
J'en ai le choix en main avec le droit d'aînesse; [2]
Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma foiblesse, [3]
Que la guerre sans lui ne peut se rallumer, [4]
J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
On ne montera point au rang dont je dévale, [5]
Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale: [6]
Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir; [7]
Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connoissois mal. [8]

[1] On commande une armée, on commande à une nation; on ne commande point un homme, excepté lorsqu'à la guerre un homme est commandé par un autre pour être de tranchée, pour aller reconnaître, pour attaquer. *Pour le commander et combattre* n'est pas français: elle veut dire, *pour que je lui commande et qu'il combatte pour moi;* ces deux *pour* font un mauvais effet.

[2] *Avoir un choix en main* n'est ni régulier ni noble.

[3] *Une aide à ma foiblesse* est du style familier.

[4] *Sans lui;* elle entend, *sans que je fasse un roi.*

[5] *Dévaler* est trop bas; mais il était encore d'usage du temps de Corneille.

[6] *Épouser une haine au lieu d'une femme* est un jeu de mots, une équivoque, qu'il ne faut jamais imiter.

[7] Ce *le* se rapporte au rang, qui est trop loin.

[8] Ce mot devrait, ce semble, faire rentrer Cléopâtre en elle-même, et lui faire sentir quelle imprudence elle commet d'ouvrir sans raison une âme si noire à une personne qui en est effrayée.

CLÉOPATRE.

Connois-moi tout entière.[1]
Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
Ce ne fut ni pitié, ni respect de son rang,
Qui m'arrêta le bras, et conserva son sang.
La mort d'Antiochus me laissoit sans armée,
Et d'une troupe en hâte à me suivre animée,
Beaucoup dans ma vengeance ayant fini leurs jours[2]
M'exposoient à son frère, et foible et sans secours.[3]
Je me voyois perdue à moins d'un tel otage:
Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage;
Il m'imposa des lois, exigea des serments,
Et moi, j'accordai tout pour obtenir du temps.
Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire:
J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.
J'ai pu reprendre haleine; et, sous de faux apprêts....
Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Écoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée.

1 .... Connois-moi tout entière,

paraît d'une femme qui veut toujours parler, et non pas d'une reine habile; car, quel intérêt a-t-elle à vouloir se donner pour un monstre à une femme étonnée de ces étranges aveux?

2 Phrase obscure, et qui n'est pas française; on ne sait si sa vengeance les a fait périr, ou s'ils sont morts en voulant la venger; et *beaucoup d'une troupe* n'est pas français.

3 Quel était ce frère? on ne l'a point dit. Voilà, je crois, bien des fautes; et cependant le caractère de Cléopâtre est imposant, et excite un très grand intérêt de curiosité: le spectateur est comme la confidente; il apprend de moment en moment des choses dont il attend la suite.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour, [1]
Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
Où je puis voir briller sur une de vos têtes
Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.
Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes
Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes,
Que, pour ne vous pas voir exposés à ses coups,
Il fallut me résoudre à me priver de vous.
Quelles peines depuis, grands dieux, n'ai-je souffertes!
Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes.
Je vis votre royaume entre ces murs réduit;
Je crus mort votre père; et sur un si faux bruit
Le peuple mutiné voulut avoir un maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
Il fallut satisfaire à son brutal désir, [2]

[1] Il faut éviter ces répétitions, à moins qu'on ne les emploie comme une figure, comme un trope qui doit augmenter l'intérêt; mais ici ce n'est qu'une négligence.

[2] *Brutal désir* est bas, et convient à toute autre chose qu'au désir d'avoir un roi.

Et, de peur qu'il n'en prît, il m'en fallut choisir. [1]
Pour vous sauver l'état que n'eussé-je pu faire? [2]
Je choisis un époux avec des yeux de mère,
Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui
Votre trône tombant trouveroit un appui :
Mais à peine son bras en relève la chute,
Que par lui de nouveau le sort me persécute; [3]
Maître de votre état par sa valeur sauvé,
Il s'obstine à remplir ce trône relevé :
Qui lui parle de vous attire sa menace.
Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place;
Et de dépositaire et de libérateur
Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.
Sa main l'en a puni : pardonnons à son ombre;
Aussi-bien en un seul voici des maux sans nombre.
Nicanor votre père, et mon premier époux....
Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre

[1] Il faut, dans la rigueur, *de peur qu'il n'en prît un*, parce qu'il s'agit ici d'un roi, et non pas d'un nom générique.

[2] Ce n'est pas français : on ne peut dire, *je vous sauvai l'état*, le peuple, la nation, au lieu de *je conservai vos droits;* on dit, *je vous ai sauvé votre fortune*, parce que cette fortune vous appartenait, vous la perdiez sans moi; *j'ai sauvé l'état*, mais non *je vous ai sauvé l'état.*

[3] On ne relève point une chute; on relève un trône tombé. Le reste du discours de Cléopâtre est très artificieux, et plein de grandeur. Il semble que Racine l'ait pris en quelque chose pour modèle du grand discours d'Agrippine à Néron : mais la situation de Cléopâtre est bien plus frappante que celle d'Agrippine, l'intérêt est beaucoup plus grand, et la scène bien autrement intéressante.

Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
Passons ; je ne me puis souvenir, sans trembler,
Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler : [1]
Je ne sais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,
S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime ;
Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis :
Ni celui des grandeurs, ni celui de la vie,
Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
J'étois lasse d'un trône où d'éternels malheurs
Me combloient chaque jour de nouvelles douleurs.
Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
Chez mon frère avec vous trouvoit un sûr asile :
Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
Un père vous ôter le fruit de mes travaux !
Mais voir votre couronne après lui destinée
Aux enfants qui naîtroient d'un second hyménée !
A cette indignité je ne connus plus rien ;
Je me crus tout permis pour garder votre bien. [2]
Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère,
Un trône racheté par le malheur d'un père.
Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant ;
Et si j'en ai fait un en vous le rachetant,
Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,

[1] Il semble, par cette phrase, que Cléopâtre trembla du coup que voulait porter Nicanor, et qu'elle l'empêcha de porter ce coup : elle veut dire le contraire.

[2] Il fallait, *pour vous garder votre bien*.

Ne lancer que sur moi les foudres mérités,
Et n'épandre sur vous que des prospérités!

ANTIOCHUS.

Jusques ici, madame, aucun ne met en doute [1]
Les longs et grands travaux que notre amour vous coûte;
Et nous croyons tenir des soins de cet amour
Ce doux espoir du trône aussi-bien que le jour; [2]
Le récit nous en charme, et nous fait mieux comprendre
Quelles grâces tous deux nous vous en devons rendre:
Mais, afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
Épargnez le dernier à notre souvenir;
Ce sont fatalités dont l'âme embarrassée [3]
A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée. [4]
Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
Il faut passer l'éponge, ou tirer le rideau: [5]

[1] Ce discours d'Antiochus est d'une bienséance qui lui gagne tous les cœurs.

S'il y a *notre amour* (toutes les éditions le portent), c'est un barbarisme; *notre amour* ne peut jamais signifier l'amour que vous avez pour nous : s'il y a *votre amour*, il peut signifier l'amour de Cléopâtre pour ses enfans.

[2] Un doux espoir du trône qu'on tient du soin d'un amour!

[3] Il faudrait au moins *des fatalités;* mais *des fatalités* dont l'âme est embarrassée! une femme qui débute sans raison par avouer à ses enfans qu'elle a tué leur père, doit leur causer plus que de l'embarras.

[4] *Souvent* est de trop.

[5] On sent assez que cette alternative d'*éponge* et de *rideau* fait un mauvais effet : il ne faut employer l'alternative que quand on propose le choix de deux partis; mais on ne propose point, en parlant à sa reine et à sa mère, le choix de deux expressions. De plus, ces

Un fils est criminel quand il les examine;
Et, quelque suite enfin que le ciel y destine, [1]
J'en rejette l'idée, et crois qu'en ces malheurs
Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
Nous attendons le sceptre avec même espérance :
Mais si nous l'attendons, c'est sans impatience;
Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents,
C'est le fruit de vos soins, jouissez-en long-temps :
Il tombera sur nous quand vous en serez lasse;
Nous le recevrons lors de bien meilleure grâce;
Et l'accepter sitôt semble nous reprocher
De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS.

J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère [2]
Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère, [3]
L'ambition n'est pas notre plus grand désir. [4]
Régnez, nous le verrons tous deux avec plaisir;
Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance, [5]

expressions un peu triviales ne sont pas dignes du style tragique. Il en faut dire autant de la *suite que le ciel destine à ses noires couleurs.*

[1] Le ciel qui destine une suite!

[2] Séleucus ne parle pas si bien que son frère; il dit, *j'ajouterai*, et il n'ajoute rien.

[3] *Que bien qu'avec* est trop rude à l'oreille; on ne dit point, *et l'un et l'autre*, à moins que le premier *et* ne lie la phrase.

[4] L'ambition est une passion, et non un désir.

[5] *C'est bien la raison* est du style de la comédie. *Pour tant de*

Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE.

Dites tout, mes enfants : vous fuyez la couronne,
Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne;
L'unique fondement de cette aversion,
C'est la honte attachée à sa possession.
Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
S'il faut la partager avec notre ennemie, [1]
Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venoit pour vous la dérober. [2]

puissance ne forme pas un sens net; est-ce pour la puissance de la reine? est-ce pour la puissance de ses enfans qui n'en ont aucune? est-ce pour celle qu'aura l'un d'eux?

[1] Ces vers ne forment aucun sens; la honte passe à vos yeux pour la même infamie, si un indigne hymen la fait retomber sur celle qui venait, etc. Le défaut vient principalement de *la même infamie*, qui n'est pas français, et de ce que ce pronom *elle*, qui se rapporte par le sens à *couronne*, est joint à *honte* par la construction.

[2] Est-il vraisemblable que Cléopâtre n'ait pas soupçonné que ses enfans pouvaient aimer Rodogune *? peut-elle imaginer qu'ils ne veulent point régner avec Rodogune, parce que leur père a voulu autrefois l'épouser? Rodogune sera-t-elle autre chose que femme du roi? Celui qui règnera tiendra-t-il d'elle la couronne? doit-elle s'écrier : *O mère trop heureuse!* cet artifice n'est-il pas un peu gros-

* Non seulement Cléopâtre peut ignorer la passion de ses fils, mais même elle peut douter qu'ils aient assez remarqué Rodogune pour qu'elle ait pu faire sur eux une impression bien profonde. Elle n'est sortie de prison que depuis très peu de temps, et l'arrivée des deux princes à Séleucie n'est pas moins récente : Cléopâtre n'a donc aucune raison de soupçonner un amour, que d'ailleurs ils ont pris tant de soin de cacher. P.

O nobles sentiments d'une âme généreuse !
O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !
Le sort de votre père enfin est éclairci :
Il étoit innocent, et je puis l'être aussi ;
Il vous aima toujours, et ne fut mauvais père
Que charmé par la sœur, ou forcé par le frère ;
Et dans cette embuscade, où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main. [1]
Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre père, à moi, mon innocence ; [2]
Et si ma main pour vous n'avoit tout attenté,
L'effet de cet amour vous auroit tout coûté.
Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime, [3]
Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
De cette même main qui vous a tout sauvé
Dans son sang odieux je l'aurois bien lavé ;
Mais comme vous aviez votre part aux offenses,
Je vous ai réservé votre part aux vengeances ;

sier ? ne sent-on pas que Cléopâtre cherche un vain prétexte que la raison désavoue ? si ses deux fils étaient des imbéciles, parlerait-elle autrement ? Que ce second discours de Cléopâtre est au-dessous du premier ! *Sur celle qui venait*, expression incorrecte et familière.

[1] Cette fausseté est trop sensible et trop révoltante ; et c'est bien là le cas de dire, *Qui prouve trop ne prouve rien.*

[2] *De cet amour* ne se rapporte à rien ; elle entend l'amour que Nicanor avait eu pour Rodogune.

[3] *Vous me rendrez l'estime* ne peut se dire comme *vous me rendrez l'innocence :* car l'innocence appartient à la personne, et l'estime est le sentiment d'autrui. Vous me rendez mon innocence, ma raison, mon repos, ma gloire, mais non pas mon estime.

Et, pour ne tenir plus en suspens vos esprits,
Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.[1]
Entre deux fils que j'aime avec même tendresse
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse;
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.

[1] La proposition de donner le trône à qui assassinera Rodogune est-elle raisonnable *? Tout doit être vraisemblable dans une tragédie. Est-il possible que Cléopâtre, qui doit connaître les hommes, ne sache pas qu'on ne fait point de telles propositions sans avoir de très fortes raisons de croire qu'elles seront acceptées? je dis plus; il faut que ces choses horribles soient absolument nécessaires. Mais Cléopâtre n'est point réduite à faire assassiner Rodogune, et encore moins à la faire assassiner par ses fils : elle vient de dire que le Parthe est éloigné, qu'elle est sans aucun danger : Rodogune est en sa puissance. Il paraît donc absolument contre la raison que Cléopâtre invite à ce crime ses deux enfans dont elle doit vouloir être respectée. Si elle a tant d'envie de tuer Rodogune, elle le peut, sans recourir à ses enfans. Cependant cette proposition si peu préparée, si extraordinaire, prépare des événemens d'un si grand tragique, que le spectateur a toujours pardonné cette atrocité, quoiqu'elle ne soit ni dans la vérité historique, ni dans la vraisemblance. La situation

* Cette proposition peut n'être pas raisonnable, car une passion violente ne raisonne pas; mais elle est vraisemblable de la part d'une femme qui a tué son mari de sa propre main, et qui est capable de tout sacrifier à son ambition. Elle se souvient que, dans le temps où Tryphon ravageait la Syrie, le peuple, qui n'obéissait qu'à regret à une femme, voulut la forcer, et la força en effet à se donner un maître. Elle a lieu de craindre que ce peuple, à qui elle a promis de nommer un roi, et qui l'attend ce jour-là même, ne se révolte contre elle, si elle osait éluder sa promesse. Cependant, si elle nomme un roi, Rodogune règne. C'est la condition du traité qu'elle a fait avec les Parthes; et ce traité, qu'elle a rendu public, elle n'ose le violer ouvertement : elle veut en laisser le crime et le danger à celui de ses fils qu'elle nommera roi, et qui pourra la mettre à l'abri du ressentiment du peuple. Vindicative, et plus ambitieuse encore, elle a lieu de croire que l'offre d'une couronne séduira du moins un de ses fils. P.

Quoi! vous montrez tous deux un visage étonné![1]
Redoutez-vous son frère? après la paix infâme
Que même en la jurant je détestois dans l'âme,
J'ai fait lever des gens par des ordres secrets[2]
Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts;
Et tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie
Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi?
Est-ce pitié pour elle? est-ce haine pour moi?
Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave,
Et mettre mon destin aux mains de mon esclave...?
Vous ne répondez point! Allez, enfants ingrats,

est théâtrale; elle attache malgré la réflexion. Une invention purement raisonnable peut être très mauvaise; une invention théâtrale, que la raison condamne dans l'examen, peut faire un très grand effet: c'est que l'imagination, émue de la grandeur du spectacle, se demande rarement compte de son plaisir; mais je doute qu'une telle scène pût être soufferte par des hommes d'un goût et d'un jugement formé, qui la verraient pour la première fois.

[1] Comment peut-elle être surprise que sa proposition révolte? elle veut que le crime tienne lieu du droit d'aînesse; celui des deux qui ne voudra pas tuer sa maîtresse sera le cadet, et perdra le trône: mais si tous deux veulent la tuer, qui sera roi? Il est clair que la proposition de Cléopâtre est absurde autant qu'abominable; et cependant elle forme un grand intérêt, parce qu'on veut voir ce qu'elle produira, parce que Cléopâtre tient en sa main la destinée de ses enfans.

En nommera l'aîné; cet *en* se rapporte à ses deux fils; mais comme il y a un vers entre deux, le sens ne se présente pas clairement. Il faut encore éviter de finir un vers par *aîné*, quand l'autre finit par *aînesse*.

[2] Style de gazette.

Pour qui je crus en vain conserver ces états :
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre;[1]
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

SÉLEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit....

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande;
Mais si vous me devez et le sceptre et le jour,

[1] Cléopâtre n'est pas adroite, quoiqu'elle se soit donnée pour une femme très habile; dès qu'elle s'aperçoit que ses enfans ont horreur de sa proposition, elle ne doit pas insister : on ne persuade point un crime horrible par de la colère et des emportemens. Quand Phèdre a laissé voir son amour à Hippolyte, et qu'Hippolyte répond : *Oubliez-vous que Thésée est mon père et votre époux?* elle rentre alors en elle-même, et dit : *Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire?* Cela est dans la nature*; mais peut-on supposer qu'une

* La comparaison de Phèdre est ici très déplacée, et confirme encore ce que nous avons dit : Voltaire ne s'était point assez fortement pénétré du caractère de Cléopâtre; caractère unique, et qui ne peut avoir aucun rapport avec celui de Phèdre. En proie à une passion incestueuse qu'elle déteste, Phèdre ne paraît sur la scène que poursuivie par des remords, qu'elle garde pendant toute la pièce, et qui ne finissent qu'avec sa vie. Cléopâtre, au contraire, non seulement n'a point de remords, mais n'en a pas même l'idée. Furieuse d'avoir laissé pénétrer ses sentimens à ses fils, elle ose les menacer dès qu'elle ne peut plus se flatter de les séduire. Le respect de ces princes, et la soumission qu'ils paraissent toujours conserver pour elle, lui laissent quelque espérance de pouvoir du moins les intimider par ses menaces. Nous ne disons pas que la conduite de cette femme atroce soit raisonnable; mais nous répétons que les passions effrénées ne raisonnent pas, et que tout ce qui paraît choquant, ou même incroyable à Voltaire, est rendu vraisemblable par le caractère de Cléopâtre, tel que Corneille l'a conçu; c'est ce que démontre assez le succès constant de la pièce. P.

Ce doit être envers moi le sceau de votre amour :
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
Rien ne vous sert ici de faire les surpris : [1]
Je vous le dis encor, le trône est à ce prix ;
Je puis en disposer comme de ma conquête ;
Point d'aîné, point de roi, qu'en m'apportant sa tête ;
Et puisque mon seul choix vous y peut élever, [2]
Pour jouir de mon crime, il le faut achever. [3]

reine qui a de l'expérience persiste à révolter ses enfans contre elle en se rendant horrible à leurs yeux? De quel droit leur dit-elle qu'elle peut disposer du trône comme de sa conquête, après avoir dit, dans la scène précédente, qu'elle est forcée de descendre du trône? Et comment peut-elle y être forcée en disant qu'elle est maîtresse de tout? Cette contradiction n'est-elle pas palpable? Faut-il que toute cette pièce, pleine de traits si fiers et si hardis, soit fondée sur de si grandes inconséquences?

[1] Expression trop triviale, surtout dans une circonstance si tragique.

[2] Cet *y* se rapporte à *trône*, qui est quatre vers auparavant : les pronoms, les adverbes doivent toujours être près des noms qu'ils désignent ; c'est une règle à laquelle il n'y a point d'exception.

[3] Ce vers est très beau. Mais comment une reine habile peut-elle avouer son crime à ses enfans, et les presser d'en commettre un autre?

SCÈNE IV.

SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre?[1]

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups

[1] Voilà donc encore un foudre dont un arrêt met un espoir en poudre; et Antiochus répond par écho à cette figure incohérente: nouvelle preuve du peu de soin qu'on prenait alors de châtier son style. Despréaux est le premier qui ait appris comment on doit toujours parler en vers. La douleur respectueuse d'Antiochus est aussi contraire à l'histoire qu'à la politique ordinaire des princes. Plusieurs ont fait enfermer leurs mères pour de bien moindres crimes. Cléopâtre vient d'avouer à ses enfans qu'elle a assassiné leur père; elle veut les forcer à assassiner leur maîtresse; elle doit être à leurs yeux infiniment plus coupable que Clytemnestre ne le fut pour Oreste. Est-ce là le cas de dire, *j'aime ma mère?* Mais ce sentiment d'amour respectueux pour une mère est si profondément gravé dans tous les cœurs bien faits, que tous les spectateurs pensent comme Antiochus. Telle est la magie de la poésie; le poète tient les cœurs dans sa main: il peut, s'il veut, peindre Antiochus comme un Oreste; et alors le public s'intéressera à sa vengeance: il peut le peindre comme un prince sévère et juste, qui, pour le bien de son état, veut ôter le gouvernement à une femme homicide, le fléau de ses sujets; alors les spectateurs applaudiront à sa justice: il peut le peindre soumis, respectueux, attaché à sa mère autant qu'indigné; et alors le public partage les mêmes sentimens. Cette dernière situation est la seule convenable à la construction de cette tragédie, d'autant plus qu'Antiochus est représenté comme un jeune homme soumis; mais aussi son caractère est sans force.

Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous?

SÉLEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une Mégère!
O femme, que je n'ose appeler encor mère!
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne saurois-tu souffrir qu'on règne innocemment?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler,
Si pour monter au trône il faut te ressembler?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure :
Nous le nommions cruel; mais il nous étoit doux
Quand il ne nous donnoit à combattre que nous.
Confidents tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre;
Cependant, à nous voir l'un de l'autre rivaux,
Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur si sage et si respectueuse,
Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse;
Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort
D'en connoître la cause, et l'imputer au sort.
Pour moi, je sens les miens avec plus de foiblesse;
Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse :
Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien;
Je donnerois encor tout mon sang pour le sien;
Je sais ce que je dois : mais dans cette contrainte,
Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte;

Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
Voyez-vous bien quel est le ministère infâme
Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme?
Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux?
Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mère;
Et plus je vois son crime indigne de ce rang,[1]
Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
J'en sens de ma douleur croître la violence;
Mais ma confusion m'impose le silence,
Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
Je vois les traits honteux dont nous sommes formés.[2]
Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide;
J'ose me déguiser jusqu'à son parricide;
Je me cache à moi-même un excès de malheur
Où notre ignominie égale ma douleur;
Et détournant les yeux d'une mère cruelle,
J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :
Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir;
Et le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
Une larme d'un fils peut amollir sa haine.[3]

[1] Ce mot de *rang* ne convient point à *mère* : on n'a point le rang de mère comme on a le rang de reine.

[2] On n'est point formé de traits, et les forfaits ne s'impriment point sur le front.

[3] Il n'est peut-être pas bien naturel qu'Antiochus dise qu'une larme

SÉLEUCUS.

Ah! mon frère, l'amour n'est guère véhément
Pour des fils élevés dans un bannissement,
Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage
Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
De ses pleurs tant vantés je découvre le fard; [1]
Nous avons en son cœur vous et moi peu de part:
Elle fait bien sonner ce grand amour de mère; [2]
Mais elle seule enfin s'aime et se considère;
Et, quoi que nous étale un langage si doux,
Elle a tout fait pour elle, et n'a rien fait pour nous.
Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine;
Nous ayant embrassés, elle nous assassine,
En veut au cher objet dont nous sommes épris,
Nous demande son sang, met le trône à ce prix.
Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre;
Il est, il est à nous, si nous osons le prendre:

peut changer le cœur de Cléopâtre, après qu'elle lui a proposé de sang-froid le plus grand des crimes; mais ce contraste du caractère d'Antiochus avec celui de Séleucus est si beau, qu'on aime cette petite illusion que se fait le cœur vertueux d'Antiochus.

[1] *Le fard des pleurs* est des plus impropres. On peut demander pourquoi on a dit avec succès, *le faste des pleurs*, pour exprimer l'ostentation d'une douleur étudiée, et que le mot de *fard* n'est pas recevable? c'est qu'en effet il y a de l'ostentation, du faste, dans l'appareil d'une douleur qu'on étale; mais on ne peut mettre réellement du fard sur des larmes: cette figure n'est pas juste, parce qu'elle n'est pas vraie.

[2] Cette expression est trop triviale; de plus, il ne faut pas une grande pénétration pour deviner qu'une femme si criminelle ne travaille que pour elle seule.

Notre révolte ici n'a rien que d'innocent;
Il est à l'un de nous, si l'autre le consent.[1]
Régnons, et son courroux ne sera que foiblesse;
C'est l'unique moyen de sauver la princesse :
Allons la voir, mon frère, et demeurons unis;
C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
Je forme un beau dessein que son amour m'inspire;
Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :
Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
Ne sauroit triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance
Que la mienne pour vous souffre avec patience.
Allons, et soyez sûr que même le trépas
Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

1 *Le consent* n'est pas français; mais ce seul vers suffit pour démontrer combien Cléopâtre a été imprudente avec ses deux enfans.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

VOILA comme l'amour succède à la colère,
Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
Et comme elle use enfin de ses fils et de moi. [1]

[1] Ce vers est du ton de la comédie. *User de quelqu'un* est du style familier, et Cléopâtre n'a point usé de Rodogune. Il est triste que Rodogune n'apprenne son danger et le dessein barbare de Cléopâtre que par une confidente qui trahit sa maîtresse : n'eût-il pas été plus théâtral et plus touchant de l'apprendre par les deux frères ? tous deux brûlans pour elle, tous deux consternés en sa présence ; Antiochus n'avouant rien par respect pour sa mère ; et Séleucus, qui la ménage moins, dévoilant ce secret terrible avec horreur ! cette situation ne ferait-elle pas une impression plus forte qu'une suivante qui recommande le secret à Rodogune, de peur d'être perdue ? à quoi Rodogune répond qu'*elle reconnaîtra ce service en son lieu.*

Cet avertissement que donne la suivante à Rodogune, démontre combien Cléopâtre a été imprudente de vouloir charger ses enfans d'un crime qui n'entrera jamais dans le cœur d'aucun homme ; et il y a même beaucoup plus que de l'imprudence à proposer à deux jeunes princes qu'on sait être vertueux, de tuer leur maîtresse.

Et tantôt mes soupçons lui faisoient une offense ?
Elle n'avoit rien fait qu'en sa juste défense ?
Lorsque tu la trompois, elle fermoit les yeux ?
Ah ! que ma défiance en jugeoit beaucoup mieux !
Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
Quelle fidélité vous conserve mon âme,
Et qu'ayant reconnu sa haine, et mon erreur,
Le cœur gros de soupirs et frémissant d'horreur,
Je romps une foi due aux secrets de ma reine,
Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
A qui je crois devoir le reste de mes jours.
Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie ;
Il faut de ces périls m'applanir la sortie ;
Il faut que tes conseils m'aident à repousser....

Mais comment Cléopâtre, après avoir vu avec quelle juste horreur ses enfans la regardent, a-t-elle pu confier à Laonice qu'elle a fait cette proposition à ses fils* ? quelle fureur a-t-elle de découvrir toujours à une confidente qu'elle méprise, tout ce qui peut la rendre exécrable et avilie aux yeux de cette confidente ?

* Elle n'a pas eu besoin de confier cette proposition à Laonice. Voltaire oublie que non seulement Laonice était présente à la scène de Cléopâtre et de ses deux fils, mais que Cléopâtre elle-même l'a engagée à demeurer, et à écouter ce qu'elle allait leur dire :

Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
Écoute, et tu verras quel est cet hyménée
Où se doit terminer cette illustre journée. P.

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser;
C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,
Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
Devoit de cet hymen honorer la splendeur;[1]
Comme c'est en ses mains que le roi votre frère
A déposé le soin d'une tête si chère,
Je vous laisse avec lui pour en délibérer.
Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes;
Plutôt que de vous perdre ils perdront leurs provinces:
Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
Je vous parle en tremblant; si j'étois ici vue,
Votre péril croîtroit, et je serois perdue.
Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnoîtrai ce service en son lieu.

[1] Cet Oronte, qui, comme ambassadeur, devait honorer *la splendeur d'un hymen*, et qui ne dit pas un mot, joue dans cette scène un bien mauvais personnage; mais une confidente qui dit le secret de sa maîtresse, en joue un plus mauvais encore. C'est un moyen trop petit, trop commun dans les comédies.

SCÈNE II.[1]

RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème?
Fuirons-nous chez mon frère? attendrons-nous la mort?
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort?

ORONTE.

Notre fuite, madame, est assez difficile;
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.

[1] Au lieu d'une situation tragique et terrible que la fureur de Cléopâtre faisait attendre, on ne voit ici qu'une scène de politique entre Rodogune et l'ambassadeur Oronte. Rodogune a deux grands objets, son amour, et la haine de Cléopâtre : ces deux objets ne produisent ici aucun mouvement; ils sont écartés par des discours de politique. On a déjà observé que le grand art de la tragédie est que le cœur soit toujours frappé des mêmes coups, et que des idées étrangères n'affaiblissent pas le sentiment dominant. Cet Oronte, qui ne paraît qu'au troisième acte, lui dit *qu'il aurait perdu l'esprit, s'il lui conseillait la résistance;* et il lui conseille de *faire l'amour politiquement.* Mais d'où sait-il que les deux fils de Cléopâtre aiment Rodogune *? Les deux frères avaient été jusque-là si discrets, qu'ils s'étaient caché l'un à l'autre leur passion; comment cet ambassadeur peut-il donc en parler comme d'une chose publique? et si l'ambassadeur s'en est aperçu, comment leur mère l'a-t-elle ignorée?

* Il vient de l'apprendre de Laonice à l'instant même. C'est en sa présence que Laonice vient de dire à Rodogune:

Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes;
Plutôt que de vous perdre, ils perdront leurs provinces. P.

Si l'on veut votre perte, on vous fait observer;
Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse; [1]
Feignant de vous servir elle sert sa maîtresse.
La reine, qui surtout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner;
Et pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits,
Et vous accusera de violer la paix;
Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs, et nos légèretés,
D'avoir osé douter de la foi des traités;
Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée, et la reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne;
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah! que de vos conseils j'aimerois la vigueur,
Si nous avions la force égale à ce grand cœur!
Mais pourrons-nous braver une reine en colère

[1] Pourquoi cet inutile Oronte, qui croit parler ici en ambassadeur fort adroit, soupçonne-t-il que l'avis est faux, et que c'est un piége que Cléopâtre tend ici à Rodogune? ne connaît-il pas les crimes de Cléopâtre? ne la doit-il pas croire capable de tout? ne doit-il pas balancer les raisons? Il joue ici le rôle de ce qu'on appelle un *gros fin*, et rien n'est ni moins tragique ni plus mal imaginé.

Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère?

ORONTE.

J'aurois perdu l'esprit si j'osois me vanter
Qu'avec ce peu de gens nous puissions résister.
Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance :
Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
Vous portez le grand maître et des rois et des dieux? [1]
L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
Faites-vous un rempart des fils contre la mère;
Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous;
Et ces astres naissants sont adorés de tous.
Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,
Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
Je tâche à rassembler nos Parthes écartés;
Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage
Empêcher la surprise et le premier outrage.
Craignez moins; et surtout, madame, en ce grand jour,
Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

[1] Comment une femme porte-t-elle ce grand maître? *L'amour maître des dieux* est une expression de madrigal indigne d'un ambassadeur.

Remarquons encore qu'on n'aime point à voir un ambassadeur jouer un rôle si peu considérable.

SCÈNE III.

RODOGUNE.

Quoi! je pourrois descendre à ce lâche artifice
D'aller de mes amants mendier le service, [1]
Et, sous l'indigne appât d'un coup d'œil affété,
J'irois jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté! [2]
Celles de ma naissance ont horreur des bassesses;
Leur sang tout généreux hait ces molles adresses. [3]
Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
Je croirai faire assez de le daigner souffrir : [4]

[1] Voici Rodogune qui oublie, dans le commencement de ce monologue, et son danger et son amour : elle prend la hauteur de ces princesses de roman qui ne veulent rien devoir à leurs amans; *celles de sa naissance ont*, dit-elle, *horreur des bassesses ;* et cette scrupuleuse et modeste princesse qui a dit qu'*il est des nœuds secrets*, qu'*il est des sympathies, dont par le doux rapport les âmes assorties*, etc., et qui craint de s'avouer à elle-même la sympathie qu'elle a pour Antiochus; cette fille si timide va (la scène d'après) proposer à ses deux amans d'assassiner leur mère, et elle dit ici qu'elle ne veut pas mendier leur service! Quoi! elle craint de leur avoir la moindre obligation, et elle va leur demander le sang de Cléopâtre! C'est au lecteur à se rendre compte de l'impression que ces contrastes font sur lui.

[2] Je ne sais si cette figure est bien juste; *chercher sa sûreté sous l'appât d'un coup d'œil affété.*

[3] Mais si celles de sa naissance ont le sang tout généreux, comment cette générosité s'accorde-t-elle avec le parricide?

4 On ne doit jamais montrer de la fierté, que quand on nous propose quelque chose d'indigne de nous; dans tout autre cas, la

Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
Sans flatter leurs désirs, sans leur jeter d'amorce;
Et, s'il est assez fort pour me servir d'appui,
Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
Sentiments étouffés de colère et de haine,
Rallumez vos flambeaux à celles de la reine,[1]
Et d'un oubli contraint rompez la dure loi,
Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi;
Rapportez à mes yeux son image sanglante,
D'amour et de fureur encore étincelante,[2]
Telle que je le vis, quand tout percé de coups
Il me cria : « Vengeance! Adieu; je meurs pour vous! »
Chère ombre, hélas! bien loin de l'avoir poursuivie,
J'allois baiser la main qui t'arracha la vie,
Rendre un respect de fille à qui versa ton sang;
Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang :
Plus la haute naissance approche des couronnes,

fierté est méprisable. Cette fierté de Rodogune ne paraît point placée : elle éprouvera la force de leur amour sans flatter leurs désirs, sans leur jeter d'amorce; et si cet amour est assez fort pour lui servir d'appui, elle fera régner cet amour en régnant sur lui. Et c'est pour débiter ce galimatias, que Rodogune fait un monologue de soixante vers.

[1] Des sentimens qui rallument des flambeaux à la haine de la reine, et qui rompent la *loi dure* d'un oubli *contraint* pour *rendre* justice, ce sont des paroles qui ne forment point un sens net; c'est un style aussi obscur qu'emphatique; et on doit d'autant plus le remarquer, que plus d'un auteur a imité ces fautes.

[2] On dirait bien, *Je crois le voir encore étincelant de courroux ;* mais ce n'est pas l'image qui est encore animée; de plus, on n'étincelle point d'amour.

Plus cette grandeur même asservit nos personnes;[1]
Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr;[2]
Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
Après avoir armé pour venger cet outrage,
D'une paix mal conçue on m'a faite le gage;
Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
Je suivois mon destin en victime d'état:
Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
Des restes de ta vie insolemment avide,
Vouloir encor percer ce sein infortuné,
Pour y chercher le cœur que tu m'avois donné,
De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage;
Je brise avec honneur mon illustre esclavage;
J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.
Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,[3]
Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'âme,
Cher prince, dont je n'ose en mes plus doux souhaits
Fier encor le nom aux murs de ce palais?
Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes;

[1] Ces réflexions sur *la haute naissance qui approche des couronnes et qui asservit les personnes*, sont de ces lieux communs qui étaient pardonnables autrefois.

[2] Ici, elle n'a point de cœur pour aimer ni haïr; et, dans le même monologue, elle reprend un cœur pour aimer et haïr: ces antithèses, ces jeux de vers ne sont plus permis.

[3] Consentir *à*, et non consentir *le* : ce verbe gouverne toujours le datif, exprimé chez nous par la préposition *à*. Il est vrai qu'au barreau on viole cette règle; mais le style du barreau est celui des barbarismes.

Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes :
Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ;
S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes. [1]

Mais, dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux !
Amour, qui me confonds, cache du moins tes feux ; [2]
Et, content de mon cœur dont je te fais le maître,
Dans mes regards surpris garde-toi de paroître.

[1] Que veut dire cela ? veut-elle parler de l'ordre qu'elle va donner à ses deux amans de tuer leur mère ? est-ce là le cas d'un soupir ? ne faut-il pas avouer que presque tous les sentimens de ce monologue ne sont ni assez vrais ni assez touchans ?

[2] Enfin cette même Rodogune, qui songe à faire assassiner une mère par ses propres fils, fait une invocation à l'amour, et le prie de ne pas paraître dans ses yeux : voilà une singulière timidité pour une fille qui n'est plus jeune *, qui a voulu épouser le père, qui est amoureuse du fils, et qui veut faire assassiner la mère ! La force de la situation a fait apparemment passer tous ces défauts, qui aujourd'hui seraient relevés sévèrement dans une pièce nouvelle.

* Tout est altéré dans la manière dont Voltaire présente ici les objets. Il n'est pas vrai que Rodogune ne soit plus jeune. Ce n'est pas elle qui a voulu épouser Nicanor ; elle lui avait été promise peut-être sans la consulter, et, comme on dispose de la main des jeunes princesses sans leur aveu, par des convenances purement politiques. La proposition qu'elle va faire aux deux princes, d'assassiner leur mère, n'est pas sérieuse ; elle sait trop que ni l'un ni l'autre n'en serait capable, et elle-même l'avouera dans une autre scène. P.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir. [1]
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent; [2]
A vos premiers regards tous deux ils se rendirent:
Mais un profond respect nous fit taire, et brûler; [3]
Et ce même respect nous force de parler.
L'heureux moment approche où votre destinée
Semble être aucunement à la nôtre enchaînée, [4]
Puisque d'un droit d'aînesse incertain parmi nous
La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux. [5]

[1] Et de quoi veut-il qu'elle s'offense? de ce que deux frères, dont l'un doit l'épouser et la faire reine, joignent à l'offre du trône un sentiment dont elle doit être charmée et honorée? Ce faux goût était introduit par nos romans de chevalerie, dans lesquels un héros était sûr de l'indignation de sa dame, quand il lui avait fait sa déclaration; et ce n'était qu'après beaucoup de temps et de façons qu'on lui pardonnait.

[2] Cet *en* ne paraît se rapporter à rien; car les cœurs ne soupirent pas d'expliquer un pouvoir.

[3] Un profond respect ne fait pas brûler, au contraire.

[4] *Aucunement* est un terme de loi qui ne doit jamais entrer dans un vers.

[5] *Incertain parmi nous*, il veut dire *incertain entre nous deux*; mais *parmi* ne peut jamais être employé pour *entre*.

C'est trop d'indignité que notre souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de reine; [1]
Notre amour s'en offense, et, changeant cette loi,
Remet à notre reine à nous choisir un roi. [2]
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne; [3]
Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne;
Réglez notre destin qu'ont mal réglé les dieux;
Notre seul droit d'aînesse est de plaire à vos yeux:
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
Préfère votre choix au choix de la nature,
Et vient sacrifier à votre élection [4]
Toute notre espérance et notre àmbition.
  Prononcez donc, madame, et faites un monarque:
Nous céderons sans honte à cette illustre marque; [5]
Et celui qui perdra votre divin objet [6]

1 Quelle indignité y a-t-il que Rodogune partage le trône avec celui qui sera roi de Syrie? Quoi! parce que ces deux princes s'appellent ses *captifs*, il y aura de l'indignité qu'elle soit reine? C'est jouer sur les mots de *reine* et de *captif;* et c'est un ton de galanterie qui est bien loin du tragique.

2 Il faudrait, *lui remet le choix :* on ne dit point, *je vous remets à décider*, mais, *il vous appartient de décider*, *je m'en remets à votre décision.*

3 On ne suit point une couronne; on suit l'ordre, là loi qui dispose de la couronne.

4 *Élection* ne peut être employé pour *choix; élection d'un empereur, d'un pape*, suppose plusieurs suffrages.

5 On ne *cède point à une illustre marque*, même pour rimer avec *monarque;* il faudrait spécifier cette *marque*.

6 *Votre divin objet* ne peut signifier *votre divine personne;* une

Demeurera du moins votre premier sujet;
Son amour immortel saura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire;
Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition et de votre espérance;
Et j'en recevrois l'offre avec quelque plaisir,
Si celles de mon rang avoient droit de choisir. [1]
Comme sans leur avis les rois disposent d'elles,
Pour affermir leur trône, ou finir leurs querelles,
Le destin des états est arbitre du leur,
Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur. [2]
C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne: [3]
J'aimerai l'un de vous, parce qu'il me l'ordonne;

femme est bien l'objet de l'amour de quelqu'un, et, en style de ruelle, cela s'appelait autrefois *l'objet aimé;* mais une femme n'est point son propre objet.

[1] Cette expression, *celles de mon rang*, est souvent employée: non seulement elle n'est pas heureuse, mais ce n'est pas de *rang* qu'il s'agit; elle parle du traité qui l'oblige d'épouser l'aîné des deux frères. Ces mots, *celles de mon rang*, semblent être un terme de fierté qui n'est pas ici convenable.

[2] Il n'y a d'ordre des traités que par les dates; il fallait, *la loi des traités*, à moins qu'on n'entende par *ordre* cette loi même; mais le mot d'*ordre* est impropre dans ce sens.

[3] *Un cœur qui suit une couronne*, tour impropre et forcé: cette faute est répétée deux fois.

Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir, [1]
Et mon amour pour naître attendra mon devoir. [2]
N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
Le choix que vous m'offrez appartient à la reine;
J'entreprendrois sur elle à l'accepter de vous. [3]
Peut-être on vous a tû jusqu'où va son courroux;
Mais je dois par épreuve assez bien le connoître
Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé!
Je veux croire avec vous que tout est apaisé;
Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
Cette haine mourante à quelque nouveau crime: [4]
Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
Que la paix entre nous doit avoir établi. [5]
Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre,

[1] *Je prendrai du secret révélé le pouvoir de vous aimer;* cela n'est pas français : *j'en prendrai* est obscur.

[2] Un amour peut bien attendre le devoir pour se manifester, mais non pas pour naître; car, s'il n'est pas né, comment peut-il attendre? Il eût fallu peut-être, *et pour oser aimer j'attendrai mon devoir*, ou bien, *et j'attendrai pour aimer l'ordre de mon devoir.*

Voilà donc Rodogune qui déclare qu'elle se donnera à l'aîné, et qu'elle l'aimera; comment pourra-t-elle après déclarer qu'elle ne se donnera qu'à l'assassin de Cléopâtre, quand elle a promis d'obéir à Cléopâtre?

[3] On entreprend sur des droits, et non sur une personne. *Entreprendre sur quelqu'un à accepter un choix*, cela n'est pas français.

[4] *Ranime* ne peut gouverner le datif; c'est un solécisme.

[5] On ne viole point un oubli, on ne l'établit pas davantage; l'oubli ne peut être personnifié.

Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre ; [1]
Et je mériterois qu'il me pût consumer,
Si je lui fournissois de quoi se rallumer.

SÉLEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
S'il est en votre main de la rendre impuissante ?
Faites un roi, madame, et régnez avec lui ;
Son courroux désarmé demeure sans appui,
Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
Ne pousseront en l'air que de vaines fumées. [2]
Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez
Pour en craindre les maux que vous vous figurez ? [3]
La couronne est à nous ; et, sans lui faire injure,
Sans manquer de respect aux droits de la nature,
Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part,
Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard. [4]

1 *Se laisser surprendre d'un feu qu'on réveille*, ne paraît pas juste ; on n'est point surpris d'un feu qu'on attise, mais on peut en être atteint.

2 *De vaines fumées poussées en l'air par des fureurs*, ne font pas, comme je l'ai remarqué ailleurs, une belle image ; et Corneille emploie trop souvent ces fumées poussées en l'air.

3 Il paraît naturel que Cléopâtre ait intérêt à ce choix, puisque Rodogune peut choisir le cadet, et que Cléopâtre doit choisir l'aîné : de plus, la phrase est trop louche ; *a-t-elle intérêt pour en craindre ?*

4 *Chacun de nous peut céder sa part de son espérance, et rendre au choix de Rodogune ce qu'il doit au hasard* : Quel langage ! quel tour ! il faudrait au moins, *ce qu'il devrait au hasard* ; car les deux frères n'ont encore rien.

Qu'un si foible scrupule en notre faveur cesse :
Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,
Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur,[1]
S'il se trouvoit contraire aux vœux de votre cœur.
On vous applaudiroit, quand vous seriez à plaindre;[2]
Pour vous faire régner ce seroit vous contraindre,
Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
Et verser du poison sur ce noble présent.
Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume;[3]
Et permettez que l'heur qui suivra votre époux[4]
Se puisse redoubler à le tenir de vous.[5]

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle;
Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.[6]
Vous croyez que ce choix que l'un et l'autre attend
Pourra faire un heureux sans faire un mécontent;

1 *Un droit d'aînesse dont on est traité avec rigueur;* cela n'est pas français, et le vers n'est pas bien tourné.

2 *Applaudirait* n'est pas le mot propre; c'est *on vous féliciterait.*

3 Qu'est-ce qu'ôter l'amertume à un espoir?

4 *Un heur qui suit un époux, et qui redouble à le tenir!* tout cela est impropre, et n'est ni bien construit, ni français; ce sont autant de barbarismes.

5 C'est encore un barbarisme : *un heur qui redouble à le tenir!* il semble que ce soit cet *heur* qui tienne.

6 Cela n'est ni français, ni noble, ni exact. *Aveugler* et *reculer* sont des figures qui ne peuvent aller ensemble : toute métaphore doit finir comme elle a commencé. Qu'est-ce que l'effort d'un feu qui recule deux princes tâchant d'avancer?

Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare, [1]
Je crains d'en faire deux si le mien se déclare : [2]
Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux ;
Je tiendrois à bonheur d'être à l'un de vous deux : [3]
Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne :
Je me mettrai trop haut s'il faut que je me donne ;
Quoique aisément je cède aux ordres de mon roi,
Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,
Voudront de mon orgueil exiger les caprices ; [4]
Par quels degrés de gloire on me peut mériter ; [5]
En quels affreux périls il faudra vous jeter ?
Ce cœur vous est acquis après le diadème,
Princes ; mais gardez-vous de le rendre à lui-même. [6]

[1] Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare.....

ne paraît pas bien dit ; on ne prépare pas une vertu comme on prépare une réponse, un dessein, une action, un discours, etc

[2] Elle craint d'en faire deux. On ne sait, par la construction, si c'est deux heureux ou deux mécontens ; *le mien* veut dire *mon cœur :* toute cette tirade est un peu embrouillée.

[3] *Tenir à bonheur* est une façon de parler de ce temps-*là ;* mais la belle poésie ne l'a jamais admise.

[4] Il est bien étrange qu'elle se serve de ce mot, et qu'elle appelle *caprice* l'abominable proposition qu'elle va faire.

[5] Elle appelle un parricide *degré de gloire ;* si elle parle sérieusement, elle dit une chose aussi affreuse que fausse ; si c'est une ironie, c'est joindre le comique à l'horreur.

[6] Ces idées et ces expressions ne sont pas nettes. *Cœur acquis après le diadème !* elle veut dire, *je dois mon cœur à celui qui étant roi sera mon époux. Rendre à lui-même*, veut dire, *gardez-vous de faire dépendre la couronne du service que je vais exiger de vous.*

Vous y renoncerez peut-être pour jamais
Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services,
Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ?[1]
Et quels affreux périls pourrons-nous redouter,
Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter ?[2]

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur, et jugez mieux du nôtre ;
Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre ;
Et dites hautement à quel prix votre choix
Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin vous le voulez ?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

[1] On peut faire un sacrifice de son devoir, de ses sentimens, de sa vie, et non de ses travaux et de ses services ; mais c'est par des services et des travaux qu'on fait des sacrifices ; et quelle expression que des *sacrifices amoureux* !

[2] Des périls ne sont point des degrés ; on ne mérite point par des degrés : tout cela est écrit barbarement.

RODOGUNE.

Eh bien donc! il est temps de me faire connoître.
J'obéis à mon roi! puisqu'un de vous doit l'être; [1]
Mais quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,
Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue
J'écoute une chaleur qui m'étoit défendue, [2]
Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
Que la foi des traités ne doit plus retenir.
Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père;
Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère:
Je l'avois oublié, sujette à d'autres lois; [3]
Mais libre, je lui rends enfin ce que je dois.
C'est à vous de choisir mon amour, ou ma haine.
J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine: [4]

[1] N'est-il pas étrange que Rodogune prenne le prétexte d'obéir à son roi pour demander la tête de la mère de ce roi? comment peut-elle attester tous les dieux qu'elle est contrainte par les deux enfans à leur faire cette proposition? Ces subtilités sont-elles naturelles? ne voit-on pas qu'elles ne sont employées que pour pallier une horreur qu'elles ne pallient point?

[2] *Une chaleur défendue, un devoir qui rend un souvenir, un souvenir que les traités ne peuvent retenir*, font un amas de termes impropres, et une construction trop vicieuse.

[3] On sent bien qu'elle veut dire, *je ne l'avais pas vengé;* mais le mot d'*oublier*, quand il est seul, signifie *perdre la mémoire*, excepté dans les cas suivans: *je veux bien l'oublier, vous devez l'oublier, il faut oublier les injures*, etc.: on n'est point sujette à des lois; cela n'est pas français: et de quelles lois veut-elle parler?

4 Cette antithèse est-elle bien naturelle? une situation terrible permet-elle ces jeux d'esprit? comment peut-on en effet haïr et aimer les mêmes personnes? *Et ce n'est point ainsi que parle la nature.*

Réglez-vous là-dessus; et, sans plus me presser,
Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
Il faut prendre parti; mon choix suivra le vôtre:
Je respecte autant l'un que je déteste l'autre.
Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,
S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse, [1]
Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse.
Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit? [2]
Si vous leur préférez une mère cruelle,
Soyez cruels, ingrats, parricides comme elle:
Vous devez la punir, si vous la condamnez;
Vous devez l'imiter, si vous la soutenez. [3]
Quoi! cette ardeur s'éteint! l'un et l'autre soupire!
J'avois su le prévoir, j'avois su le prédire.... [4]

[1] On ne porte point un sang: il était aisé de dire, *ce sang qui coule en vous*, ou *le sang dont vous sortez.*

[2] Le sens est louche; *contre elle* signifie *contre votre gloire;* et *lui* signifie *votre amour :* c'est là le sens; mais il faut le chercher: la clarté est la première loi de l'art d'écrire; et puis comment l'esprit de ces princes peut-il être soulevé contre leur gloire? est-ce parce qu'ils s'effraient d'un parricide?

[3] Rien de tout cela ne paraît vrai; un fils n'est point du tout obligé de punir sa mère, quoiqu'il condamne ses crimes; il doit encore moins l'imiter, quoiqu'il lui pardonne. Faut-il un raisonnement faux pour persuader une action détestable? Que veut dire en effet, *vous devez l'imiter, si vous la soutenez?* Cléopâtre a tué son mari, ses enfans doivent-ils tuer leurs femmes?

[4] Si elle a su le prévoir, comment s'expose-t-elle à toute l'horreur qu'elle mérite qu'on ait pour elle?

ANTIOCHUS.

Princesse....

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché : [1]
Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché. [2]
Appelez ce devoir haine, rigueur, colère ; [3]
Pour gagner Rodogune il faut venger un père ;
Je me donne à ce prix : osez me mériter ; [4]

[1] Il semble que cette idée affreuse et méditée lui soit échappée dans le feu de la conversation ; cependant elle a préparé avec beaucoup d'artifice la proposition révoltante qu'elle fait.

[2] *En vain je l'ai tâché* n'est pas français ; on dit, *je l'ai voulu*, *je l'ai essayé*, parce qu'on veut une chose, on l'essaie, mais on ne la tâche pas.

[3] On voit trop que *colère* n'est là que pour rimer.

[4] Il est vrai que tous les lecteurs sont révoltés qu'une princesse si douce, si retenue, qui tremble de prononcer le nom de son amant, qui craignait de devoir quelque chose à ceux qui prétendaient à elle, ordonne de sang-froid un parricide à des princes qu'elle connaît vertueux, et dont elle ne savait pas un moment auparavant qu'elle fût aimée ; elle se fait détester, elle sur qui l'intérêt de la pièce devait se rassembler. Cette situation pourtant inspire un intérêt de curiosité ; on ne peut en éprouver d'autre. Cléopâtre est trop odieuse ; Rodogune le devient en ce moment autant qu'elle, et beaucoup plus méprisable, parce que, contre toutes les lois que la raison a prescrites au théâtre, elle a changé de caractère. L'amour dans cette pièce ne peut toucher le cœur, parce qu'il n'agit qu'à reprises interrompues, qu'il n'est point combattu, qu'il ne produit point de danger, et qu'il est presque toujours exprimé en vers languissans, obscurs, ou du style de la comédie. L'amitié des deux frères ne fait pas le grand effet qu'on en attend, parce que l'amitié seule ne peut produire de grands mouvemens au théâtre que quand un ami risque sa vie pour

Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
Adieu, princes. [1]

son ami en danger. L'amitié qui ne va qu'à ne se point brouiller pour une maîtresse est froide, et rend l'amour froid. La plus grande faute peut-être dans cette pièce est que tout y est ajusté au théâtre d'une manière peu vraisemblable, et quelquefois contradictoire; car il est contradictoire que cet ambassadeur Oronte soit instruit de l'amour des deux frères, et que Rodogune ne le sache pas. Il n'est guère possible qu'Antiochus aime une mère parricide; et c'est une chose trop forcée que Cléopâtre demande la tête de Rodogune, et Rodogune la tête de Cléopâtre, dans la même heure et aux mêmes personnes, d'autant plus que ce meurtre horrible n'est nécessaire ni à l'une ni à l'autre; toutes deux même, en faisant cette proposition, risquent beaucoup plus qu'elles ne peuvent espérer. Les hommes les moins instruits sentent trop que toutes ces préparations si forcées, si peu naturelles, sont l'échafaud préparé pour établir le cinquième acte. Cependant l'auteur a voulu qu'Antiochus pût balancer entre sa mère et sa maîtresse, quand elles s'accuseront l'une et l'autre d'un parricide et d'un empoisonnement; mais il était impossible qu'Antiochus fût raisonnablement indécis entre ces deux princesses, si elles n'avaient paru également coupables dans le cours de la pièce. Il fallait donc nécessairement que Rodogune pût être soupçonnée avec quelque vraisemblance; mais aussi Rodogune, en se rendant si coupable, changeait de caractère et devenait odieuse : il fallait donc trouver quelque autre nœud, quelque autre intrigue qui sauvât le caractère de Rodogune; il fallait qu'elle parût coupable et qu'elle ne le fût pas : ce moyen eût encore eu de grands inconvéniens. Il reste à savoir s'il est permis d'amener une grande beauté par de grands défauts, et c'est sur quoi je n'ose prononcer; mais je doute qu'une pièce remplie de ces défauts essentiels, et en général si mal écrite, pût aujourd'hui être soufferte jusqu'au quatrième acte par une assemblée de gens de goût qui ne prévoiraient pas les beautés du cinquième.

[1] *Adieu*, après une telle proposition! et observez qu'elle n'a pas dit un seul mot de la seule chose qui pourrait en quelque façon lui faire pardonner cette horreur insensée; elle devait leur dire au

SCÈNE V.

ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas! c'est donc ainsi qu'on traite
Les plus profonds respects d'une amour si parfaite![1]

SÉLEUCUS.

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.[2]

SÉLEUCUS.

Que le ciel est injuste! Une âme si cruelle
Méritoit notre mère, et devoit naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphème.[3]

moins, *Cléopâtre vous a demandé ma tête; ma sûreté me force à vous demander la sienne.*

[1] Est-ce ici le temps de se plaindre qu'on a mal reçu ces profonds respects de l'amour, quand il s'agit d'un parricide?

[2] Ce vers a toujours été regardé comme un jeu d'esprit qui diminue l'horreur de la situation. On dit que les Parthes lançaient des flèches en fuyant; mais ce n'est pas parce que Rodogune sort qu'elle afflige ces princes, c'est parce qu'elle leur a fait auparavant une proposition affreuse, qui n'a rien de commun avec la manière dont les Parthes combattaient.

[3] Ne croirait-on pas entendre un héros de roman qui traite sa maîtresse de divinité?

SÉLEUCUS.

Ah! que vous me gênez
Par cette retenue où vous vous obstinez!
Faut-il encor régner? faut-il l'aimer encore?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore. [1]

SÉLEUCUS.

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris,
Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix. [2]

ANTIOCHUS.

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte, [3]
Que faire une révolte et si pleine et si prompte. [4]

SÉLEUCUS.

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.

[1] Peut-on employer ces idées et ces expressions de roman dans un moment si terrible? il n'y a rien de si plat et de si mauvais que ce vers*.

[2] On ne sait, par la construction, si c'est au prix du sang de sa mère.

[3] *Lui* se rapporte au *trône*; mais on ne se sert point de ce pronom pour les choses inanimées. Ces vers jettent de l'obscurité dans le dialogue : *tenir bien peu de compte d'un trône*, termes d'une prose rampante.

4 Faire une révolte contre une femme qui a imaginé quelque chose de si noir! cette expression ne serait pas pardonnée à Céladon; *faire une révolte* n'est pas français.

* Le vers n'est pas tragique; il convient mal à la situation : mais Voltaire ne devait-il pas s'exprimer moins durement? la bienséance n'est-elle pas blessée? Nous ne nous permettrions pas, en parlant d'un mauvais vers de Voltaire, d'écrire qu'il n'y a rien de si plat. P.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frère, est bien précipitée [1]
Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée; [2]
Et c'est à nos désirs trop de témérité [3]
De vouloir de tels biens avec facilité :
Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire;
Pour gagner un triomphe il faut une victoire. [4]
Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments!
Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements. [5]
Leur excès à mes yeux paroît un noir abîme [6]
Où la haine s'apprête à couronner le crime,

1 *La révolte*, trois fois répétée, rebute trois fois dans une telle circonstance; on voit que cette idée de traiter de souveraine et de divinité une maîtresse qui exige un parricide, est indigne non-seulement d'un héros, mais de tout honnête homme.

Non-seulement cet amour romanesque est froid et ridicule, mais cette dissertation sur le respect et l'obéissance qu'on doit à l'objet aimé, quand cet objet aimé ordonne de sang-froid un parricide, est peut-être ce qu'il y a de plus mauvais au théâtre, aux yeux des connaisseurs.

2 On ne rompt point une loi, on ne la rétracte pas; *révoquer* est le mot propre : on rétracte une opinion.

3 Que veut dire ce *trop de témérité à ses désirs, de vouloir de tels biens?* de quels biens a-t-on parlé? de quelle gloire s'agit-il? que prétend-il par ces sentences? Si Rodogune a fait ce qu'elle ne devait pas faire, Antiochus dit ce qu'il ne devrait pas dire.

4 On gagne une victoire, et non un triomphe.

5 Un déguisement n'est point fort : il faut toujours, ou le mot propre, ou une métaphore juste. Antiochus veut dire qu'il ne peut se dissimuler ses malheurs.

6 *Un abîme noir où la haine s'apprête! et une gloire sans nom!* on dit bien *un nom sans gloire;* mais *gloire sans nom* n'a pas de sens.

Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
Où sans un parricide il n'est point de bonheur;
Et, voyant de ces maux l'épouvantable image,
Je me sens affoiblir quand je vous encourage;
Je frémis, je chancelle; et mon cœur abattu
Suit tantôt sa douleur, et tantôt sa vertu.
Mon frère, pardonnez à des discours sans suite,
Qui font trop voir le trouble où mon âme est réduite.

SÉLEUCUS.

J'en ferois comme vous, si mon esprit troublé [1]
Ne secouoit le joug dont il est accablé.
Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme; [2]
Et, jugeant par leur prix de leur possession,
J'éteins enfin ma flamme, et mon ambition;
Et je vous céderois l'un et l'autre avec joie,
Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,
La crainte de vous faire un funeste présent
Ne me jetoit dans l'âme un remords trop cuisant.
Dérobons-nous, mon frère, à ces âmes cruelles,
Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

[1] J'en ferois comme vous,

n'est pas français; et *je ferais comme vous* est du style de la comédie.

[2] Il voit bien ce qu'est Rodogune; mais il n'y a jamais eu que cette femme au monde qui ait dit, *tuez votre mère, si vous voulez que je vous épouse*. Le trône n'a rien de commun avec la monstrueuse idée de la douce Rodogune. Ce qu'il y a de pis, c'est que tous les raisonnemens d'Antiochus et de Séleucus ne produisent rien : ils dissertent; les deux frères ne prennent aucune résolution; et le malheur de leur personnage jusqu'ici est de ne rien faire, et d'attendre ce qu'on fera d'eux.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu.[1]
L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu;[2]
Et son reste confus me rend quelques lumières[3]
Pour juger mieux que vous de ces âmes si fières.[4]
Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs:
Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs;
Et, si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
Leur haine à nos douleurs auroit rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissez, soupirez,
Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.
Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,[5]
Sauver l'une de l'autre; et peut-être leurs coups,
Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous:
C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère

1 *Beaucoup* et *un peu;* cette antithèse n'est pas digne du tragique.

2 Un feu où brûle l'espoir! *

3 Ce reste confus du feu de l'amour peut-il donner des lumières, parce qu'on se sert du mot *feu* pour exprimer l'amour? n'est-ce pas abuser des termes? Est-ce ainsi que la nature parle?

4 Il semble que l'auteur ait été si embarrassé de cette situation forcée, qu'il ait voulu exprès se rendre inintelligible: une fuite qui dérobe des cœurs à des soupirs! une haine qui attend des larmes et qui rend les armes!

5 On ne pare point une haine comme on pare un coup d'épée.

* Corneille ne dit point *un feu où brûle l'espoir*. Nous ne prétendons pas justifier son vers; mais il ne faut pas lui faire dire ce qu'il n'a pas dit. P.

N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire ; [1]
Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi. [2]
Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.
J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre :
Je n'en suis point jaloux ; et ma triste amitié
Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCÈNE VI.

ANTIOCHUS.

Que je serois heureux si je n'aimois un frère !
Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
Mon amitié s'oppose à son aveuglement :
Elle agira pour vous, mon frère, également, [3]
Et n'abusera point de cette violence

[1] Il veut dire, *nous n'avons plus à choisir entre Cléopâtre et Rodogune* *. *N'ont plus de choix*, dans le sens qu'on lui donne ici, n'est pas français.

[2] Lorsqu'on prend la résolution de renoncer à un royaume, un si grand effort doit-il être si soudain ? fait-il une grande impression sur les spectateurs, surtout quand cette cession ne produit rien dans la pièce ?

[3] Cela est très obscur, et à peine intelligible ; on ne fait point violence à une espérance.

* Ce n'est point là du tout la pensée de Séleucus ; il veut dire : « Ni « Cléopâtre ni Rodogune n'ont plus désormais à choisir entre nous, puis- « que je vous fais roi, et que je vous cède Rodogune. » Ce ne peut être que par distraction que Voltaire lui prête ici un sens si opposé à celui de Corneille. P.

Que l'indignation fait à votre espérance.
La pesanteur du coup souvent nous étourdit : [1]
On le croit repoussé quand il s'approfondit ;
Et, quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade ;
Ces ombres de santé cachent mille poisons,
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
Daignent les justes dieux rendre vain ce présage !
Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage, [2]
Et si, contre l'effort d'un si puissant courroux,
La nature et l'amour voudront parler pour nous. [3]

[1] Antiochus perd là dix vers entiers à débiter des sentences : est-ce l'occasion de disserter, de parler de malades qui ne sentent point leur mal, et d'ombres de santé qui cachent mille poisons? On ne peut trop répéter que la véritable tragédie rejette toutes les dissertations, toutes les comparaisons, tout ce qui sent le rhéteur, et que tout doit être sentiment, jusque dans le raisonnement même.

[2] *Vaincre un orage* est impropre; on détourne, on calme un orage, on s'y dérobe, on le brave, etc., on ne le *vainc* pas : cette métaphore d'orage vaincu ne peut convenir à des ombres de santé qui cachent des poisons.

[3] La nature et l'amour qui parlent contre l'effort d'un courroux! Voilà encore des expressions impropres : je ne me lasserai point de dire qu'il les faut remarquer, non pas pour observer des fautes, mais pour être utile à ceux qui ne lisent pas avec assez d'attention, à ceux qui veulent se former le goût et posséder leur langue, à ceux qui veulent écrire, aux étrangers qui nous lisent. On a passé beaucoup de fautes contre la langue, et contre l'élégance et la netteté de la construction ; le lecteur attentif peut les sentir. On a craint de faire trop de remarques, et de marquer une affectation de critiquer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOGUNE, ANTIOCHUS.

RODOGUNE.

Prince, qu'ai-je entendu? parce que je soupire,
Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire![1]
Est-ce un frère, est-ce vous, dont la témérité
S'imagine....

[1] L'âme du spectateur était remplie de deux assassinats proposés par deux femmes; on attendait la suite de ces horreurs: le spectateur est étonné de voir Rodogune qui se fâche de ce qu'on présume qu'elle pourrait aimer un des princes, destiné pour être son époux; elle ne parle que de la témérité d'Antiochus, qui, en la voyant soupirer, ose supposer qu'elle n'est pas insensible. C'était un des ridicules à la mode dans les romans de chevalerie, comme on l'a déjà dit; il fallait qu'un chevalier n'imaginât pas que la dame de ses pensées pût être sensible avant de très longs services: ces idées infectèrent notre théâtre. Antiochus, qui ne devrait parler à cette princesse que pour lui dire qu'elle est indigne de lui, et qu'on n'épouse point la vieille maîtresse de son père * quand elle demande la tête de sa belle-mère pour présent de noce, oublie tout d'un coup la conduite révoltante

* Voltaire ne se contente plus de dire que Rodogune n'est pas jeune, il veut actuellement qu'elle soit vieille. P.

ANTIOCHUS.

Apaisez ce courage irrité,
Princesse ; aucun de nous ne seroit téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire :
Je vois votre mérite et le peu que je vaux,
Et ce rival si cher connoît mieux ses défauts. [1]
Mais si tantôt ce cœur parloit par votre bouche,
Il veut que nous croyons qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,

et contradictoire d'une fille modeste et parricide, et lui dit que personne *n'est assez téméraire jusqu'à s'imaginer qu'il ait l'heur de lui plaire ; que c'est présomption de croire ce miracle ; qu'elle est un oracle ; qu'il ne faut pas éteindre un bel espoir.* Peut-on souffrir, après ces vers, que Rodogune, qui mériterait d'être enfermée toute sa vie pour avoir proposé un pareil assassinat, *trouve trop de vanité dans l'espoir trop prompt des termes obligeants de sa civilité ?* ces propos de comédie sont-ils soutenables ? Il faut dire la vérité courageusement ; il faut admirer, encore une fois, les grandes beautés répandues dans *Cinna*, dans *les Horaces*, dans *le Cid*, dans *Pompée*, dans *Polyeucte ;* mais, si on veut être utile au public, il faut faire sentir des défauts dont l'imitation rendrait la scène française trop vicieuse.

Remarquez encore que cette conjonction *parce que* ne doit jamais entrer dans un vers noble ; elle est dure et sourde à l'oreille.

[1] Est-ce à Antiochus à parler des défauts de son frère ? comment peut-on dire à une telle femme que les deux frères connaissent trop bien leurs défauts, pour oser croire qu'elle puisse aimer l'un des deux ?

Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme....

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une âme ;
Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeants de ma civilité.
Je l'ai dit, il est vrai ; mais, quoi qu'il en puisse être,
Méritez cet amour que vous voulez connoître.
Lorsque j'ai soupiré, ce n'étoit pas pour vous ; [1]
J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux ; [2]
Et ce sont les effets du souvenir fidèle
Que sa mort à toute heure en mon âme rappelle.
Princes, soyez ses fils, et prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti ; [3]

[1] Ce vers paraît trop comique, et achève de révolter le lecteur judicieux qui doit attendre ce que deviendra la proposition d'un assassinat horrible.

[2] Voici qui est bien pis. Quoi! elle prétend avoir été l'épouse du père d'Antiochus ! elle ne se contente pas d'être parricide, elle se dit incestueuse ! En effet, dans les premiers actes, on ne sait si elle a consommé ou non le mariage avec le père de ses amans *. Il faudrait au moins que de telles horreurs fussent un peu cachées sous la beauté de la diction.

[3] Il semble, par ce discours d'Antiochus, qu'en effet Rodogune

* On sait très bien, et il est expliqué très clairement dans les premiers actes, que jamais Rodogune n'a épousé Nicanor. Elle était, comme nous l'avons dit, promise à ce prince, et c'est dans ce sens qu'elle peut le nommer son époux ; mais il n'exista point de mariage. Rodogune, en un mot, ne fut jamais, à l'égard de Nicanor, que ce que Monime croyait être à l'égard de Mithridate, *veuve sans avoir eu d'époux*. P.

Ce cœur qu'un saint amour rangea sous votre empire,
Ce cœur, pour qui le vôtre à tout moment soupire,
Ce cœur, en vous aimant indignement percé,
Reprend pour vous aimer le sang qu'il a versé;[1]
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime;
Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.
Ah! princesse, en l'état où le sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,
Faites ce qu'il feroit s'il vivoit en lui-même;[2]

a été la femme de son père *: s'il est ainsi, quel effet doit faire un amour, d'ailleurs assez froid, qui devient un inceste avéré, auquel ni Antiochus ni Rodogune ne prennent seulement pas garde? Mais qu'est-ce qu'un cœur réparti en deux?

[1] C'est donc le cœur de Nicanor réparti entre ses deux fils, qui, ayant été percé, reprend le sang qu'il a versé; c'est-à-dire son propre sang, pour aimer encore sa femme dans la personne de ses deux enfans. Que dire de telles idées et de telles expressions? comment ne pas remarquer de pareils défauts, et comment les excuser? que gagnerait-on à vouloir les pallier? ce serait trahir l'art qu'on doit enseigner aux jeunes gens.

[2] Rodogune continue la figure employée par Antiochus; mais on ne peut dire *vivre en soi-même;* ce style fait beaucoup de peine: mais ce qui en fait bien davantage, c'est que Rodogune passe ainsi tout d'un coup de la modeste fierté d'une fille qui ne veut pas qu'on lui parle d'amour, à l'exécrable empressement d'exiger d'un fils la tête de sa mère.

* Ce discours d'Antiochus ne prouve en aucune façon que Rodogune ait été la femme de son père; il suppose seulement qu'elle en a été aimée, ce qui est très différent. P.

A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras :
Pouvez-vous le porter, et ne l'écouter pas? [1]
S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
Il emprunte ma voix pour mieux se faire entendre.
Une seconde fois il vous le dit par moi; [2]
Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.
Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystère
Vous fait, en l'acceptant, méconnoître une mère?

ANTIOCHUS.

Ah! si vous ne voulez voir finir nos destins,
Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah! je vois trop régner son parti dans votre âme;
Prince, vous le prenez?

[1] *Prêter un bras à un cœur, le porter, et ne pas l'écouter*, sont des expressions si forcées, si fausses, qu'on voit bien que la situation n'est point naturelle; car d'ordinaire, comme dit Boileau,

Ce que l'on conçoit bien s'exprime clairement.

[2] Rodogune demande donc deux fois un parricide, ce que Cléopâtre elle-même n'a pas fait. Est-il possible qu'Antiochus puisse lui dire, *Nommez les assassins?* Quel faux artifice! ne les connaît-il pas? ne sait-il pas que c'est sa mère? ne s'en est-elle pas vantée à lui-même? Je n'ai point de terme pour exprimer la peine que me font les fautes de ce grand homme, elles consolent au moins en faisant voir l'extrême difficulté de faire une bonne pièce de théâtre.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, madame ;[1]
Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang
Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
Satisfaites vous-même à cette voix secrète
Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète :
Exécutez son ordre ; et hâtez-vous sur moi
De punir une reine, et de venger un roi :
Mais quitte par ma mort d'un devoir si sévère,
Écoutez-en un autre en faveur de mon frère.
De deux princes unis à soupirer pour vous[2]
Prenez l'un pour victime, et l'autre pour époux ;
Punissez un des fils des crimes de la mère,[3]
Mais payez l'autre aussi des services du père ;
Et laissez un exemple à la postérité
Et de rigueur entière, et d'entière équité.
Quoi ! n'écouterez-vous ni l'amour ni la haine ?

[1] Quelle froideur dans de tels éclaircissemens, et quelles étranges expressions ! *Vous le prenez ? Oui, je le prends.* Je ne parle pas ici du sens ridicule que les jeunes gens attribuent à ces paroles, je parle de la bassesse des mots.

[2] Il fallait au moins, *unis en soupirant ;* car on ne peut dire, *unis à soupirer.*

[3] Peut-on sérieusement dire à Rodogune, *Tuez l'un de nous deux, et épousez l'autre*, et se complaire dans cette pensée aussi froide que barbare, et la retourner en deux ou trois façons ?

Corneille fait dire à Sabine, dans *les Horaces*, *Que l'un de vous me tue, et que l'autre me venge :* il répète ici cette pensée ; mais il la délaye, il la rend insipide : tous ces froids efforts de l'esprit ne sont que des amplifications de rhéteur. Ce n'est pas là Virgile, ce n'est pas là Racine.

Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine?
Ce cœur qui vous adore, et que vous dédaignez....

RODOGUNE.

Hélas, prince![1]

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le roi que vous plaignez?[2]
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappelez votre frère:
Le combat pour mon âme étoit moins dangereux
Lorsque je vous avois à combattre tous deux:
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble;
Je vous bravois tantôt, et maintenant je tremble.
J'aime; n'abusez pas, prince, de mon secret:
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret;
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue.[3]
Oui, j'aime un de vous deux, malgré ce grand courroux,

[1] Enfin Rodogune passe tout d'un coup de l'assassinat à la tendresse. La petite finesse du soupir qui va vers l'ombre d'un père, et Rodogune qui tremble d'aimer, forment ici une pastorale. Quel contraste! est-ce là du tragique? La proposition d'assassiner une mère est d'une furie; et cet *hélas* et ce *soupir* sont d'une bergère. Tout cela n'est que trop vrai; et, encore une fois, il faut le dire et le redire.

[2] Cela serait bon dans la bouche d'un berger galant. Ce mélange de tendresse naïve et d'atrocités affreuses n'est pas supportable.

[3] Ce soupir échappe donc; et la retenue de cette parricide ne peut

Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.
Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose :
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause ;
Vous l'avez fait renaître en me pressant d'un choix [1]
Qui rompt de vos traités les favorables lois.
D'un père mort pour moi voyez le sort étrange : [2]
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge ; [3]
Et mes feux dans mon âme ont beau s'en mutiner, [4]
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner :

plus se soutenir à la vue de celui qui doit être son mari ; et cependant elle lui tient encore de longs discours, malgré *l'effort de sa vue.*

Remarquez qu'une femme qui dit deux fois *mon soupir m'échappe*, est une femme à qui rien n'échappe, et qui met un art grossier dans sa conduite. Racine n'a jamais de ces mauvaises finesses. *Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue ;* quelle expression ! jamais le mot propre. Ce n'est pas là le *vultus nimiùm lubricus aspici* d'Horace.

1 Cela n'est pas français : on ne presse point d'une chose.

2 Le *sort étrange* est faible ; *étrange* n'est là qu'une mauvaise épithète pour rimer à *venge.*

3 Pourquoi ? elle a donc été sa femme * ? mais si elle ne l'a point été, elle n'est point du tout obligée de venger Nicanor ; elle n'est obligée qu'à remplir les conditions de la paix qui interdisent toute vengeance : ainsi elle raisonne fort mal.

4 *Des feux qui se mutinent !* cela est impropre ; et *s'en mutinent* est encore plus mauvais : on ne se mutine point *de ; mutiner* est un verbe qui n'a point de régime. Cette scène est un entassement de barbarismes et de solécismes, autant que de pensées fausses. Ce sont

* Elle n'a point été sa femme ; mais elle pourrait se croire obligée de venger un prince dont elle était aimée, et à qui elle avait été promise. P.

Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende, [1]
Votre refus est juste autant que ma demande.
A force de respect votre amour s'est trahi.
Je voudrois vous haïr s'il m'avoit obéi;
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense. [2]
Rentrons donc sous les lois que m'impose la paix,

ces défauts, applaudis par quelques ignorans entêtés, que Boileau avait en vue, quand il disait, dans son *Art poétique :*

> Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
> Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme.

[1] Pourquoi l'a-t-elle donc demandé? Toutes ces contradictions sont la suite de cette proposition révoltante qu'elle a faite d'assassiner sa belle-mère; une faute en attire cent autres.

[2] Y a-t-il de l'honneur dans cette vengeance? Elle change à présent d'avis *; elle ne voudrait plus d'Antiochus, s'il avait tué sa mère : ce n'est pas là assurément le caractère qu'exigent Horace et Boileau :

> Qu'en tout avec soi-même il se montre d'accord;
> Et qu'il soit jusqu'au bout tel qu'on l'a vu d'abord.

* Elle ne change ni d'avis ni de caractère; elle prouve seulement que jamais elle n'avait eu l'intention de faire sérieusement aux deux princes une proposition dont elle savait bien que l'un et l'autre seraient infailliblement révoltés. Voilà du moins ce que, dans l'examen de sa pièce, Corneille oppose aux objections qu'on lui fit de son temps, et que Voltaire n'a fait que renouveler. Quant à nous, il nous semble que le grand succès de cette tragédie, principalement dans sa nouveauté, est une preuve très forte que le public ne se méprit jamais sur la véritable intention de Corneille. Il n'imagina point, puisqu'il n'en fut pas révolté, que la proposition de Rodogune pût être sérieuse. Mais quand il vit, au dénoûment, toutes les beautés que Corneille avait su tirer d'une invention qui peut n'être pas exempte de reproche, mais qui lui fournit le plus beau cinquième acte qu'il y ait peut-être sur aucun théâtre, alors il ne sut plus qu'admirer. P.

Puisque m'en affranchir c'est vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage :
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage;
Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,
Je n'oublîrai jamais que je me dois un roi.
Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mère
Que le trône me donne ou vous ou votre frère.
Attendant son secret vous aurez mes désirs;
Et, s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs : [1]
C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrois-je de plus? Son bonheur est le mien;
Rendez heureux ce frère, et je ne perdrai rien.
L'amitié le consent, si l'amour l'appréhende :
Je bénirai le ciel d'une perte si grande;
Et, quittant les douceurs de cet espoir flottant,
Je mourrai de douleur, mais je mourrai content. [2]

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
Mon amour.... Mais adieu; mon esprit se confond. [3]
Prince, si votre flamme à la mienne répond,

1 Elle voulait tout à l'heure tuer Cléopâtre, et à présent elle lui est soumise. Et qu'est-ce qu'un secret qui *fait régner?*

2 Il est assurément impossible de mourir affligé et content.

3 Voilà encore Rodogune qui se recueille pour dire qu'elle est troublée, qui fait une pause pour dire qu'elle se confond. Toujours cette grossière finesse, toujours cet art qui manque d'art.

Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime, [1]
Ne me revoyez point qu'avec le diadème. [2]

SCÈNE II.

ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.
Tu viens de vaincre, amour; mais ce n'est pas assez:
Si tu veux triompher en cette conjoncture,
Après avoir vaincu, fais vaincre la nature;
Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments
Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,
Cette pitié qui force, et ces dignes foiblesses
Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
Voici la reine. Amour, nature, justes dieux,
Faites-la moi fléchir, ou mourir à ses yeux. [3]

[1] Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,

n'est pas français; on dit, *ingrat envers quelqu'un*, et non *ingrat à quelqu'un*.

J'ai déjà remarqué ailleurs qu'*ingrat vis-à-vis de quelqu'un* est une de ces mauvaises expressions qu'on a mises à la mode depuis quelque temps. Presque personne ne s'étudie à bien parler sa langue.

[2] Ne me revoyez point qu'avec le diadème,

n'est pas français; il faut, *ne me revoyez qu'avec*.

[3] Tout cela ressemble à des stances de Boisrobert, où les vrais amans reviennent à tout propos.

Pourquoi Rodrigue et Chimène parlent-ils si bien, et Antiochus et Rodogune si mal? c'est que l'amour de Chimène est véritablement tragique, et que celui de Rodogune et d'Antiochus ne l'est point du tout; c'est un amour froid dans un sujet terrible.

SCÈNE III.[1]

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Eh bien! Antiochus, vous dois-je la couronne?[2]

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLÉOPATRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sais que je péris si vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,
Vous vous êtes laissé prévenir par un frère:
Il a su me venger quand vous délibériez,[3]
Et je dois à son bras ce que vous espériez.[4]

[1] Je ne sais si je me trompe, mais cette scène ne me paraît pas plus naturelle, ni mieux faite que les précédentes. Il me semble que Cléopâtre, après avoir dit à ses deux fils qu'elle couronnera celui qui aura assassiné sa maîtresse, ne doit point parler familièrement à Antiochus.

[2] C'est-à-dire voulez-vous tuer Rodogune? cela ne peut s'entendre autrement; cela même signifie avez-vous tué Rodogune? car elle n'a promis la couronne qu'à l'assassin.

[3] On ne peut imaginer que Cléopâtre veuille dire ici autre chose, sinon, *Séleucus vient de tuer sa maîtresse et la vôtre.* A ce mot seul, Antiochus ne doit-il pas entrer en fureur?

[4] Ce vers confirme encore la mort de Rodogune; il n'en est rien,

Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême ;
C'est périr en effet que perdre un diadème.
Je n'y sais qu'un remède, encore est-il fâcheux,
Étonnant, incertain, et triste pour tous deux ;
Je périrai moi-même avant que de le dire :[1]
Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

Le remède à nos maux est tout en votre main,[2]
Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain ;
Votre seule colère a fait notre infortune.
Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune :
Nous l'adorons tous deux ; jugez en quels tourments

à la vérité, mais Cléopâtre le dit positivement. Comment Antiochus n'est-il pas saisi du plus affreux désespoir à cette nouvelle épouvantable ? comment peut-il raisonner de sang-froid avec sa mère, comme si elle ne lui avait rien dit ? Rien de tout cela n'est vraisemblable ; il ne l'est pas que Cléopâtre veuille faire accroire que Rodogune est morte ; il ne l'est pas qu'Antiochus soutienne cette conversation : s'il croit Cléopâtre, il doit être furieux ; s'il ne la croit pas, il doit lui dire, *Osez-vous bien imputer ce crime à mon frère ?*

[1] On n'entend pas mieux ce que c'est que ce secret. Ces deux couplets paraissent remplis d'obscurités.

[2] Comment ce remède aux maux est-il dans la main de Cléopâtre ? entend-il qu'en nommant l'aîné, elle finira tout ? mais il dit, *Nous perdons tout en perdant Rodogune.* Il n'y aura donc point de remède aux maux de celui qui la perdra. Peut-il répondre que le cœur de Cléopâtre est aveuglé d'un peu d'inimitié ? que si ce cœur ignore les maux des deux frères, elle ne peut en prendre pitié, et qu'au point où il les voit, c'en est le seul remède ? Quel discours ! quel langage ! et dans une telle occasion, il parle avec la plus grande soumission ; et Cléopâtre lui répond, *Quelle fureur vous possède ?* En vérité, ces discours sont-ils dans la nature ?

Nous jette la rigueur de vos commandements.
L'aveu de cet amour sans doute vous offense :
Mais enfin nos malheurs croissent par le silence ;
Et votre cœur, qu'aveugle un peu d'inimitié,
S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.
Au point où je les vois c'en est le seul remède.

CLÉOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède !
Avez-vous oublié que vous parlez à moi ?
Ou si vous présumez être déjà mon roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connoître
Les forces d'un amour que vous avez fait naître. [1]

CLÉOPATRE.

Moi, j'aurois allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour ? [2]
Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aînesse
Donnât à l'un de nous le trône et la princesse ?
Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir ;
Et c'étoit par vos mains nous mettre en son pouvoir.
Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,
Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre ? [3]

1 On a déjà remarqué qu'on ne dit point *les forces* au pluriel, excepté quand on parle des *forces d'un état*.

2 *Un prétexte qui fait un retour* n'est pas français.

3 Il me semble qu'il n'est point du tout intéressant de savoir si Cléopâtre a fait naître elle-même l'amour des deux frères pour Rodogune ; ce n'est pas là ce qui doit l'inquiéter ; il doit trembler que Cléopâtre n'ait déjà fait assassiner Rodogune par Séleucus, comme

Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,
Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ;[1]
Le désir de régner eût fait la même chose ;[2]
Et, dans l'ordre des lois que la paix nous impose,
Nous devions aspirer à sa possession
Par amour, par devoir, ou par ambition.
Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire ;
Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère ;
Et cette crainte enfin cédant à l'amitié,
J'implore pour tous deux un moment de pitié.
Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
Que la foi des traités n'avoit point arrachée ?[3]

CLÉOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
Des hontes que pour vous j'avois su prévenir,[4]
Et de l'indigne état où votre Rodogune
Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.

elle l'a déjà dit, ou du moins qu'elle n'emploie le bras de quelque autre : cette idée si naturelle ne se présente pas seulement à lui ; c'était la seule qui pût inspirer de la terreur et de la pitié, et c'est la seule qui ne vienne pas dans la tête d'Antiochus ; il s'amuse à dire inutilement que les deux frères devaient aimer Rodogune ; il veut le prouver en forme ; il parle de *l'ordre des lois*.

[1] Il dit que *le devoir attacha leurs vœux auprès d'elle*. Comment un devoir attache-t-il des vœux ? cela n'est pas français.

[2] *Le désir de régner qui eût fait la même chose*, et les deux princes qui devaient aspirer à la possession de Rodogune dans l'ordre des lois, et qui ont donc aimé ! Quel langage !

[3] Ce verbe *arracher* exige une préposition et un substantif : on arrache la haine du cœur.

[4] La *honte* n'a point de pluriel, du moins dans le style noble

Je croyois que vos cœurs, sensibles à ces coups,
En sauroient conserver un généreux courroux; [1]
Et je le retenois avec ma douceur feinte,
Afin que, grossissant sous un peu de contrainte,
Ce torrent de colère et de ressentiment
Fût plus impétueux en son débordement.
Je fais plus maintenant: je presse, sollicite,
Je commande, menace, et rien ne vous irrite.
Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,
N'a point de quoi vous faire un moment balancer;
Vous ne considérez ni lui, ni mon injure;
L'amour étouffe en vous la voix de la nature:
Et je pourrois aimer des fils dénaturés!

ANTIOCHUS.

La nature et l'amour ont leurs droits séparés;
L'un n'ôte point à l'autre une âme qu'il possède.

CLÉOPATRE.

Non, non; où l'amour règne, il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.

[1] *Je croyois que vos cœurs, sensibles à ces coups*, se rapporte, par la construction de la phrase, au courage de Cléopâtre, dont il est parlé au vers précédent, et, par le sens de la phrase, aux coups de Rodogune. Et comment retenait-elle ce courroux, quand elle dit qu'elle croyait que leurs cœurs conserveraient un généreux courroux? Pouvait-elle retenir un courroux dont ses deux fils ne lui donnaient aucune marque? Au reste, je suis toujours étonné que Cléopâtre veuille tromper toujours grossièrement des princes qui la connaissent, et qui doivent tant se défier d'elle. Observez surtout que rien n'est si froid que ces discussions dans des scènes où il s'agit d'un grand intérêt.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous;
Mais aussi....

CLÉOPATRE.

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE.

Périssez, périssez; votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compassion.
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme;
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs, et de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Eh bien! triomphez-en; que rien ne vous retienne:
Votre main tremble-t-elle? y voulez-vous la mienne? [1]
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir;
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir:
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire,
Et noyer dans mon sang toute votre colère!
Mais si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rébellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de foibles soupirs et d'impuissantes larmes. [2]

CLÉOPATRE.

Ah! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer!

[1] Cet *y* ne se rapporte à rien.

[2] S'il n'a eu que d'impuissantes larmes, comment Cléopâtre a-t-elle pu lui dire, *quelle aveugle fureur vous possède?* comme on l'a déjà remarqué.

Que bien plus aisément j'en saurois triompher !
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence ;
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance :
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs ;
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs. [1]
C'en est fait, je me rends, et ma colère expire.
Rodogune est à vous, aussi-bien que l'empire ;
Rendez grâces aux dieux qui vous ont fait l'aîné : [2]
Possédez-la, régnez.

ANTIOCHUS.

O moment fortuné !
O trop heureuse fin de l'excès de ma peine !
Je rends grâces aux dieux qui calment votre haine.
Madame, est-il possible ?

[1] Cela n'est pas français : il fallait dire, *vos douleurs me font sentir que je suis mère*. La correction du style est devenue d'une nécessité absolue : on est obligé de tourner quelquefois un vers en plusieurs manières avant de rencontrer la bonne.

[2] Je suis encore surpris du peu d'effet que produit ici cette déclaration de la primogéniture d'Antiochus ; c'est pourtant le sujet de la pièce, c'est ce qui est annoncé dès les premiers vers comme la chose la plus importante. Je pense que la raison de l'indifférence avec laquelle on entend cette déclaration, est qu'on ne la croit pas vraie. Cléopâtre vient de s'adoucir sans aucune raison ; on pense que tout ce qu'elle dit est feint. Une autre raison encore du peu d'effet de cette déclaration si importante, c'est qu'elle est noyée dans un amas de petits artifices, de mauvaises raisons, et surtout de mauvais vers. Cela peut rendre attentif, mais cela ne saurait toucher. J'observe que, parmi ces défauts, l'intérêt de curiosité se fait toujours sentir ; c'est ce qui soutient la pièce jusqu'au cinquième acte, dont les grandes beautés, la situation unique et le terrible tableau demandent grâce pour tant de fautes, et l'obtiennent.

CLÉOPATRE.

En vain j'ai résisté,
La nature est trop forte, et mon cœur s'est domté.
Je ne vous dis plus rien, vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi! je triomphe donc sur le point de périr!
La main qui me blessoit a daigné me guérir!

CLÉOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme si belle. [1]
Allez à la princesse en porter la nouvelle;
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé:
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus! heureuse Rodogune! [2]

[1] *Une flamme si belle* n'est pas une raison quand il s'agit d'un trône, il faut d'autres preuves. Le petit compliment qu'elle fait à Antiochus est plutôt de la comédie que de la tragédie.

[2] Il faut que ce prince ait le sens bien borné pour n'avoir aucune défiance en voyant sa mère passer tout d'un coup de l'excès de la méchanceté la plus atroce à l'excès de la bonté. Quoi! après qu'elle ne lui a parlé que d'assassiner Rodogune, après avoir voulu lui faire accroire que Séleucus l'a tuée, après lui avoir dit, *périssez, périssez!* elle lui dit que ses larmes ont de l'intelligence dans son cœur; et Antiochus la croit! Non, une telle crédulité n'est pas dans la nature. Antiochus n'a jamais dû avoir plus de défiance, et il n'en témoigne aucune: il devrait au moins demander si le changement inopiné de sa mère est bien vrai; il devrait dire: *Est-il possible que vous soyez toute autre en un moment! serai-je assez heureux?* etc.; mais point: il s'écrie tout d'un coup, *O moment fortuné! ô trop heureuse fin!* Plus j'y réfléchis, et moins je trouve cette scène naturelle.

Oui, madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPATRE.

Allez donc; ce qu'ici vous perdez de moments
Sont autant de larcins à vos contentements;
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos désirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

CLÉOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère!

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci....

CLÉOPATRE.

Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici.
Sa douleur sera grande, à ce que je présume;
Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.
Ne lui témoignez rien : il lui sera plus doux
D'apprendre tout de moi, qu'il ne seroit de vous.

SCÈNE V.[1]

CLÉOPATRE.

Que tu pénètres mal le fond de mon courage !
Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage ;
Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,
Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir.
Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.[2]
Et toi crédule amant, que charme l'apparence,
Et dont l'esprit léger s'attache avidement
Aux attraits captieux de mon déguisement,
Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,
Au sort des immortels préfère ta fortune,
Tandis que, mieux instruite en l'art de me venger,
En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.

[1] On dit qu'au théâtre on n'aime pas les scélérats. Il n'y a point de criminelle plus odieuse que Cléopâtre, et cependant on se plaît à la voir; du moins le parterre, qui n'est pas toujours composé de connaisseurs sévères et délicats, s'est laissé subjuguer quand une actrice imposante a joué ce rôle ; elle ennoblit l'horreur de son caractère par la fierté des traits dont Corneille la peint; on ne lui pardonne pas, mais on attend avec impatience ce qu'elle fera après avoir promis Rodogune et le trône à son fils Antiochus. Si Corneille a manqué à son art dans les détails, il a rempli le grand projet de tenir les esprits en suspens, et d'arranger tellement les événemens, que personne ne peut deviner le dénoûment de cette tragédie.

[2] On a déjà averti qu'il faut *dans*, et non pas *dedans*. Mais pourquoi ne veut-elle plus de confidente ? et pourquoi s'est-elle confiée ? Elle ne le dit pas.

Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche : [1]
De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche ;
Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front, [2]
Que prendre pour sincère un changement si prompt.
L'effet te fera voir comme je suis changée.

[1] *Trébucher* n'a jamais été du style noble. *

[2] Je crois qu'il eût fallu *distinguer*, au lieu de *démêler;* car le cœur et le front ne sont point mêlés ensemble. Je ne vois pas pourquoi elle s'applaudit de tromper toujours sa confidente ; doit-elle penser à elle dans ce moment d'horreur ?

* Pourquoi limiter toujours le nombre des mots qui peuvent entrer dans le style noble ? Nous croyons qu'il en est bien peu qui, habilement employés, ne puissent entrer dans un beau vers. Opposons, une fois pour toutes, aux éternels scrupules de Voltaire une autorité qui doit avoir d'autant plus de poids, que c'est un grammairien qui défend les droits de la poésie. L'abbé d'Olivet, en faisant remarquer la construction hardie de ces deux vers d'*Esther*,

Quand sera le voile arraché,
Qui sur tout l'univers jette une nuit si sombre,

ne balance pas à condamner la timidité de nos poètes, qui n'osent presque plus se permettre ces transpositions. « Pour peu qu'ils continuent, dit-il, « à ne vouloir que des tours prosaïques, nous n'aurons plus de vers. » Il fait des vœux pour que des mots qui passent pour vieillis dans la prose ne soient pas abandonnés de nos poètes ; et il cite en effet quelques-uns de ces mots qui sont encore, en vers, d'un excellent usage. Enfin il désire, en homme de goût, que notre poésie soit plus attentive à maintenir ses privilèges. P.

SCÈNE VI.

CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

CLÉOPATRE.

Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée?

SÉLEUCUS.

Pauvre princesse, hélas![1].

CLÉOPATRE.

Vous déplorez son sort!
Quoi! l'aimiez-vous?

SÉLEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.[2]

CLÉOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle;
Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.

O ciel! et de qui donc, madame?

CLÉOPATRE.

C'est de vous,
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux;
De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère;

[1] Cette réponse est insoutenable; la bassesse de l'expression s'y joint à une indifférence qu'on n'attendait pas d'un homme amoureux; on ne parlerait pas ainsi de la mort d'une personne qu'on connaîtrait à peine : il croit que sa maîtresse est assassinée, et il dit, *Pauvre princesse !*

[2] Enchérit encore sur cette faute.

De vous, qui dédaignez de servir ma colère;
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes désirs,
S'oppose à ma vengeance, et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS.

De moi?

CLÉOPATRE.

De toi, perfide! Ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre, et le feu qui te brûle;
Et si pour l'ignorer tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.
Le trône étoit à toi par le droit de naissance;
Rodogune avec lui tomboit en ta puissance;
Tu devois l'épouser, tu devois être roi!
Mais comme ce secret n'est connu que de moi,
Je puis, comme je veux, tourner le droit d'aînesse,
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SÉLEUCUS.

A mon frère?

CLÉOPATRE.

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné;
Et, par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentiments vous avoient prévenue:
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux [1]
Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous;
Et, si vous bornez là toute votre vengeance,

[1] *N'ait donnés* se rapporte aux *attraits si doux* : mais ce ne sont pas les attraits si doux qu'il a donnés à son frère, ce sont *les biens*.

Vos désirs et les miens seront d'intelligence.

CLÉOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit ;
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'âme on craint les justes défiances. [1]

SÉLEUCUS.

Quoi ! je conserverois quelque courroux secret !

CLÉOPATRE.

Quoi ! lâche, tu pourrois la perdre sans regret,
Elle de qui les dieux te donnoient l'hyménée,
Elle dont tu plaignois la perte imaginée ?

SÉLEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPATRE.

Que la mort la ravisse, ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte ;
Et tel qui se console après l'instant fatal,
Ne sauroit voir son bien aux mains de son rival :
Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre ;
Il fait de l'insensible, afin de mieux surprendre ;
D'autant plus animé, que ce qu'il a perdu

[1] Cléopâtre est-elle habile ? Elle veut trop persuader à Séleucus qu'il doit s'affliger ; c'est lui faire voir qu'en effet elle veut l'affliger, et l'animer contre son frère ; mais ses paroles n'ont pas un sens net. Qu'est-ce *qu'une feinte* qui *assoupit au dehors*, et de *fausses patiences* qui *amusent ceux dont on craint en l'âme des défiances ?* Comment l'auteur de *Cinna* a-t-il pu écrire dans un style si incorrect et si peu noble ?

Par rang ou par mérite à sa flamme étoit dû.[1]

SÉLEUCUS.

Peut-être; mais enfin par quel amour de mère
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater?

CLÉOPATRE.

J'en prends à la connoître, et la faire avorter;
J'en prends à conserver, malgré toi, mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainsi; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît?
Qui des deux vous doit croire? et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,
Et que du même amour dont nous sommes blessés
Il soit récompensé, quand vous m'en punissez?

CLÉOPATRE.

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grâce,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS.

Vous pardonnerez donc ces chaleurs indiscrètes:

[1] Tout cela est très mal exprimé, et est d'un style familier et bas. *Une chose due par rang* n'est pas français.

Le reste de la scène est plus naturel et mieux écrit; mais Séleucus ne dit rien qui doive faire prendre à sa mère la résolution de l'assassiner: un si grand crime doit au moins être nécessaire. Pourquoi Séleucus ne prend-il pas des mesures contre sa mère, comme il l'avait proposé à Antiochus? En ce cas, Cléopâtre aurait quelque raison qui semblerait colorer ses crimes.

Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites;
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux:
Le respect me défend d'en dire davantage.
Je n'ai ni faute d'yeux, ni faute de courage,
Madame; mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frère, et zèle pour mon roi.
Adieu.

SCÈNE VII.

CLÉOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable! [1]
Leur amour m'offensoit, leur amitié m'accable;
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfants révoltés, et deux rivaux unis.
Quoi! sans émotion perdre trône et maîtresse!
Quel est ici ton charme, odieuse princesse?
Et par quel privilége, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un, et m'ôter tous les deux? [2]
N'espère pas pourtant triompher de ma haine:

[1] On est capable d'une résolution, d'une action vertueuse ou criminelle; on n'est point capable d'un malheur.

[2] Elle veut dire, *en n'en prenant qu'un;* car Rodogune ne pouvait pas prendre deux maris. Cette antithèse, *en prendre un*, *et en ôter deux*, est recherchée. J'ai déjà remarqué que l'antithèse est trop familière à la poésie française: ce pourrait bien être la faute de la langue, qui n'a point le nombre et l'harmonie de la latine et de la grecque; c'est encore plus notre faute: nous ne travaillons pas assez nos vers, nous n'avons pas assez d'attention au choix des paroles, nous ne luttons pas assez contre les difficultés.

Pour régner sur deux cœurs tu n'es pas encor reine.
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi:
Mais n'importe; mes mains sur le père enhardies
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies;
Leurs jours également sont pour moi dangereux:
J'ai commencé par lui, j'acheverai par eux. [1]

Sors de mon cœur, nature; ou fais qu'ils m'obéissent:
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir:
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

[1] Je ne sais si on sera de mon sentiment, mais je ne vois aucune nécessité pressante qui puisse forcer Cléopâtre à se défaire de ses deux enfans. Antiochus est doux et soumis; Séleucus ne l'a point menacée. J'avoue que son atrocité me révolte; et, quelque méchant que soit le genre humain, je ne crois pas qu'une telle résolution soit dans la nature. Si ces deux enfans avaient comploté de la faire enfermer, comme ils le devaient, peut-être la fureur pouvait rendre Cléopâtre un peu excusable; mais une femme qui de sang-froid se résout à assassiner un de ses fils et à empoisonner l'autre, n'est pour moi qu'un monstre qui me dégoûte: cela est plus atroce que tragique; il faut toujours, à mon avis, qu'un grand crime ait quelque chose d'excusable.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉOPATRE.

Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi : [1]
La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;
Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
Peut déjà de ma part les promettre à son père : [2]
Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.

[1] Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Il faut bien que cela soit ainsi, puisque le public écoute encore, non sans plaisir, ce monologue. Je ne puis trahir ma pensée jusqu'à déguiser la peine qu'il me fait : je trouve surtout cette exclamation, *grâces aux dieux*, aussi déplacée qu'horrible. *Grâces aux dieux, je viens d'égorger mon fils, de qui je n'avois nul sujet de me plaindre :* mais enfin je conçois que cette détestable fermeté de Cléopâtre peut attacher, et surtout qu'on est très curieux de savoir comment Cléopâtre réussira ou succombera ; c'est là ce qui fait, à mon avis, le grand mérite de cette pièce.

[2] *De ma part*, est une expression familière ; mais, ainsi placée, elle devient fière et tragique : c'est là le grand art de la diction. Il serait à souhaiter que Corneille l'eût employé souvent ; mais il serait à souhaiter aussi que la rage de Cléopâtre pût avoir quelque excuse au moins apparente.

O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort
Recevoir l'hyménée, et le trône et la mort;
Poison, me sauras-tu rendre mon diadème?[1]
Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même?
Me seras-tu fidèle? Et toi, que me veux-tu,[2]
Ridicule retour d'une sotte vertu,
Tendresse dangereuse autant comme importune?[3]
Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
Et ne vois plus en lui les restes de mon sang,
S'il m'arrache du trône, et la met en mon rang.
Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
Aime mon ennemie, et péris comme lui.
Pour la faire tomber j'abattrai son appui:
Aussi-bien sous mes pas c'est creuser un abîme

1 J'avoue encore que je n'aime point cette apostrophe au *poison*: on ne parle point à un *poison*; c'est une déclamation de rhéteur: une reine ne s'avise guère de prodiguer ces figures recherchées. Vous ne trouverez point de ces apostrophes dans Racine. *

2 . . . . Et toi, que me veux-tu,
Ridicule retour d'une sotte vertu?

n'est pas de même; rien n'est plus bas, ni même plus mal placé: Cléopâtre n'a point de vertu; son âme exécrable n'a pas hésité un instant. Ce mot *sotte* doit être évité.

3 *Autant comme* n'est pas français; on l'a déjà observé ailleurs.

* Monime, dans *Mithridate*, apostrophe le bandeau royal, dont elle voulait faire un instrument de mort, et qui a mal servi son désespoir:

Et toi, fatal tissu, malheureux diadème, etc.

Que retenir ma main sur la moitié du crime ;
Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger,
Que te laisser sur moi père et frère à venger.
Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
Il faut ou condamner ou couronner sa haine. [1]
Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,
Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
Trône, à t'abandonner je ne puis consentir ;
Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir ;
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange. [2]
Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge ! [3]
J'en recevrai le coup d'un visage remis :
Il est doux de périr après ses ennemis ;
Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.

[1] Ces sentences au moins doivent être claires et fortes ; mais ici le mot de *haine* est faible, et *couronner sa haine* ne donne pas une idée nette.

[2] *Il vaut mieux mériter*, etc. Il est bien plus étrange qu'un vers si oiseux et si faible se trouve entre deux vers si beaux et si forts. Plaignons la stérilité de nos rimes dans le genre noble : nous n'en avons qu'un très petit nombre, et l'embarras de trouver une rime convenable fait souvent beaucoup de tort au génie ; mais aussi, quand cette difficulté est toujours surmontée, le génie alors brille dans toute sa perfection.

[3] On sait bien que le ciel ne peut tomber sur une personne ; mais cette idée, quoique très fausse, était reçue du vulgaire ; elle exprime toute la fureur de Cléopâtre, elle fait frémir.

Mais voici Laonice ; il faut dissimuler [1]
Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCÈNE II.

CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

VIENNENT-ILS, nos amants ?

LAONICE.

Ils approchent, madame : [2]
On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme ;
L'amour s'y fait paroître avec la majesté ;
Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
D'une grâce en tous deux tout auguste et royale,
Ils viennent prendre ici la coupe nuptiale,
Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
Par les mains du grand-prêtre être unis à jamais : [3]
C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.

1 Ces avertissemens au parterre ne sont plus permis ; on s'est aperçu qu'il y a très peu d'art à dire, *je vais agir avec art :* on doit assez s'apercevoir que Cléopâtre dissimule, sans qu'elle dise, *je vais dissimuler.*

2 Cette description que fait Laonice, toute simple qu'elle est, me paraît un grand coup de l'art ; elle intéresse pour les deux époux ; c'est un beau contraste avec la rage de Cléopâtre. Ce moment excite la crainte et la pitié ; et voilà la vraie tragédie.

3 On sent assez la dureté de ces sons, *grand-prêtre, être ;* il est aisé de substituer le mot de *pontife.*

Le peuple tout ravi par ses vœux le devance,[1]
Et pour eux à grands cris demande aux immortels
Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,
Impatient pour eux que la cérémonie
Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,[2]
Tous nos vieux différends de leur âme exilés,
Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.[3]
Mais je les vois déjà : madame, c'est à vous
A commencer ici des spectacles si doux.

SCÈNE III.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

CLÉOPATRE.

Approchez, mes enfants; car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur vous tient déjà pour telle;[4]

[1] Ce vers est un peu trop du style de la comédie. Il ne faut pas croire que ces petites négligences puissent diminuer en rien le grand intérêt de cette situation, la majesté du spectacle et la beauté de presque tout ce cinquième acte, considéré en lui-même indépendamment des quatre premiers.

[2] Il faut *en foule*.

[3] Il semble, par la phrase, que ces différends soient de la suite.

[4] Quoi! après avoir demandé, il y a deux heures, la tête de Rodogune, elle leur parle d'*amour maternelle!* cela n'est-il pas

Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas.

RODOGUNE.

Je le chérirai même au-delà du trépas.
Il m'est trop doux, madame; et tout l'heur que j'espère,
C'est de vous obéir, et respecter en mère.

CLÉOPATRE.

Aimez-moi seulement; vous allez être rois,
Et s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance :
Vous règnerez ici, quand nous y règnerons,
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

CLÉOPATRE.

J'ose le croire ainsi : mais prenez votre place;
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

(Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche, en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur, et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune, avec la même différence; et Cléopâtre, pendant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va quérir une coupe pleine de vin empoisonné.)

Peuples qui m'écoutez, Parthes et Syriens,
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
Élève dans le trône, et donne à la princesse.
Je lui rends cet état que j'ai sauvé pour lui,

trop outré? Rodogune ne peut-elle pas regarder ce mot comme une ironie? Il n'y a pointde réconciliation formelle, les deux princesses ne se sont point vues.

Je cesse de régner; il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.
Oronte, vous voyez avec quelle franchise
Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise :
Prêtez les yeux au reste [1], et voyez les effets
Suivre de point en point les traités de la paix.

(Laonice apporte une coupe.)

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paroître,
Madame; et j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPATRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.
L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici :
Recevez de ma main la coupe nuptiale,
Pour être après unis sous la foi conjugale;
Puisse-t-elle être un gage, envers votre moitié,
De votre amour ensemble et de mon amitié!

ANTIOCHUS, prenant la coupe.

Ciel! que ne dois-je point aux bontés d'une mère!

CLÉOPATRE.

Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS, à Rodogune.

Madame, hâtons donc ces glorieux moments :

[1] Pourquoi dit-on *prêter l'oreille*, et que *prêter les yeux* n'est pas français? N'est-ce point qu'on peut s'empêcher à toute force d'entendre, en détournant ailleurs son attention, et qu'on ne peut s'empêcher de voir, quand on a les yeux ouverts?

Voici l'heureux essai de nos contentements.
Mais si mon frère étoit le témoin de ma joie....

CLÉOPATRE.

C'est être trop cruel que vouloir qu'il la voie :
Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner ;
Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avoit assuré qu'il la verroit sans peine :
Mais n'importe, achevons.

SCÈNE IV.

CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE, ORONTE, TIMAGÈNE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

TIMAGÈNE.

Ah ! seigneur !

CLÉOPATRE.

Timagène,
Quelle est votre insolence !

TIMAGÈNE.

Ah ! madame !

ANTIOCHUS, rendant la coupe à Laonice.

Parlez.

TIMAGÈNE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés....

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé ?

TIMAGÈNE.

Le prince votre frère....

ANTIOCHUS.

Quoi! se voudroit-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGÈNE.

L'ayant cherché long-temps afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvoit ressentir,
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de foiblesse étendu,
Il sembloit déplorer ce qu'il avoit perdu;
Son âme à ce penser paroissoit attachée;
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile et rêveur, en malheureux amant.... [1]

ANTIOCHUS.

Enfin que faisoit-il? achevez promptement. [2]

[1] On est fâché de cette absurdité de Timagène, qui jetterait quelque ridicule sur cet événement terrible, s'il était possible d'en jeter. Peut-on dire d'un prince assassiné, qu'il est *rêveur en malheureux amant sur un lit de gazon?* Le moment est pressant et horrible. Séleucus peut avoir un reste de vie, on peut le secourir; et Timagène s'amuse à représenter un prince assassiné et baigné dans son sang, comme un berger de l'Astrée rêvant à sa maîtresse sur une couche verte.

[2] *Enfin que faisait ce malheureux amant rêveur? — Monsieur, il était mort.* C'est une espèce d'arlequinade. Si un auteur hasardait aujourd'hui sur le théâtre une telle incongruité, comme on se récrierait! comme on sifflerait! surtout si l'auteur était mal voulu; cela seul serait capable de faire tomber une pièce nouvelle. Mais le grand intérêt qui règne dans ce dernier acte, si différent du reste, la terreur de cette situation, et le grand nom de Corneille, couvrent ici tous les défauts.

TIMAGÈNE.

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte....

CLÉOPATRE.

Il est mort?

TIMAGÈNE.

Oui, madame.

CLÉOPATRE.

Ah! destins ennemis,
Qui m'enviez le bien que je m'étois promis!
Voilà le coup fatal que je craignois dans l'âme;
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme.
Pour vivre en vous perdant il avoit trop d'amour,
Madame; et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGÈNE, à Cléopâtre.

Madame, il a parlé; sa main est innocente.

CLÉOPATRE, à Timagène.

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,[1]
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encor parler!

ANTIOCHUS.

Timagène, souffrez la douleur d'une mère,

[1] Je ne sais s'il est bien adroit à Cléopâtre d'accuser sur-le-champ Timagène; mais, comme elle craint d'être accusée, elle se hâte de faire retomber le soupçon sur un autre, quelque peu vraisemblable que soit ce soupçon; d'ailleurs son trouble est une excuse.

On peut remarquer que quand Timagène dit que Séleucus a parlé en mourant, la reine lui répond, *C'est donc toi qui l'as tué?* Ce n'est pas une conséquence, *il a parlé*, donc *tu l'as tué*.

Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferois autant qu'elle, à vous connoître moins.[1]
Mais que vous a-t-il dit? achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE.

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie;
Et soudain à mes cris ce prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant;
Et ce reste égaré de lumière incertaine
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié règne sur le courroux:
« Une main qui nous fut bien chère
« Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.[2]
« Régnez; et surtout, mon cher frère,
« Gardez-vous de la même main.
« C'est.... » La parque à ce mot lui coupe la parole;

1 Cet *à* n'est pas français; il faut, *si je vous connaissais moins*: mais pourquoi soupçonnerait-il Timagène? ne devrait-il pas plutôt soupçonner Cléopâtre qu'il sait être capable de tout?

2 Plusieurs critiques ont trouvé qu'il n'est pas naturel que Séleucus en mourant ait prononcé quatre vers entiers sans nommer sa mère; ils disent que cet artifice est trop ajusté au théâtre: ils prétendent que, s'il a été frappé à la poitrine par sa mère, il devait se défendre; qu'un prince ne se laisse pas tuer ainsi par une femme; et que, s'il a été assassiné par un autre envoyé par sa mère, il ne doit pas dire que c'est *une main chère;* qu'enfin Antiochus, au récit de cette aventure, devrait courir sur le lieu. C'est au lecteur à peser la valeur de toutes ces critiques. La dernière critique surtout ne souffre point de réponse: Antiochus aimait tendrement son frère; ce frère est assassiné,

Sa lumière s'éteint, et son âme s'envole :
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste, et sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.
O frère, plus aimé que la clarté du jour!
O rival, aussi cher que m'étoit mon amour!
Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même.
O de ses derniers mots fatale obscurité!
En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité?
Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine;
Mais aux marques enfin que tu m'en viens donner,
Fatale obscurité, qui dois-je en soupçonner?
« Une main qui nous fut bien chère! »

(à Rodogune.)

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère?
Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain;
Nous vous avons tous deux refusé notre main :
Qui de vous s'est vengée? est-ce l'une, est-ce l'autre,
Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre?
Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?

et Antiochus achève tranquillement la cérémonie de son mariage. Rien n'est moins naturel et plus révoltant. Son premier soin doit être de courir sur le lieu, de voir si en effet son frère est mort, si on peut lui donner quelque secours : mais le parterre s'aperçoit à peine de cette invraisemblance; il est impatient de savoir comment Cléopâtre se justifiera.

Est-ce vous désormais dont je me dois garder? [1]

CLÉOPATRE.

Quoi! vous me soupçonnez!

RODOGUNE.

Quoi! je vous suis suspecte!

ANTIOCHUS.

Je suis amant et fils, je vous aime, et respecte;
Mais quoi que sur mon cœur puissent des noms si doux,
A ces marques enfin je ne connois que vous.
As-tu bien entendu? dis-tu vrai, Timagène?

TIMAGÈNE.

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,

[1] Cette situation est sans doute des plus théâtrales; elle ne permet pas aux spectateurs de respirer. Quelques personnes plus difficiles peuvent trouver mauvais qu'Antiochus soupçonne Rodogune qu'il adore, et qui n'avait assurément aucun intérêt à tuer Séleucus: d'ailleurs quand l'aurait-elle assassiné? on faisait les préparatifs de la cérémonie; Rodogune devait être accompagnée d'une nombreuse cour; l'ambassadeur Oronte ne l'a pas sans doute quittée; son amant était auprès d'elle: une princesse qu'on va marier se dérobe-t-elle à tout ce qui l'entoure, sort-elle seule du palais, pour aller au bout d'une allée sombre assassiner son beau-frère, auquel elle ne pense seulement pas? Il est très beau qu'Antiochus puisse balancer entre sa maîtresse et sa mère; mais malheureusement on ne pouvait guère amener cette belle situation qu'aux dépens de la vraisemblance.

Le succès prodigieux de cette scène est une grande réponse à tous ces critiques qui disent à un auteur, *Ceci n'est pas assez fondé, cela n'est pas assez préparé*. L'auteur répond, *J'ai touché, j'ai enlevé le public;* l'auteur a raison, tant que le public applaudit. Il est pourtant infiniment mieux de s'astreindre à la plus exacte vraisemblance; par là on plaît toujours, non-seulement au public assemblé, qui sent plus qu'il ne raisonne, mais aux critiques éclairés qui jugent dans le cabinet: c'est même le seul moyen de conserver une réputation pure dans la postérité.

Je mourrois mille fois; mais enfin mon récit
Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un et d'autre côté l'action est si noire,
Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.
O quiconque des deux avez versé son sang,
Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
Aux jours l'une de l'autre également cruelles;[1]
Mais si j'ai refusé ce détestable emploi,
Je veux bien vous servir toutes deux contre moi:
Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

(Il tire son épée, et veut se tuer.)

RODOGUNE.

Ah! seigneur, arrêtez.

TIMAGÈNE.

Seigneur, que faites-vous?

ANTIOCHUS.

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,
Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.

[1] *Des haines cruelles aux jours l'une de l'autre;* cela n'est pas français.

Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle, [1]
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre, et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, par un coup généreux, [2]
Épargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE.

Puisque le même jour que ma main vous couronne
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devroit essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier,
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangère,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avois raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre : [3]

[1] On ne traîne point une gêne; mais le discours d'Antiochus est si beau, que cette légère faute n'est pas sensible.

[2] Il faudrait *désespoir* plutôt que *déplaisir.*

[3] *Épandre* était un terme heureux qu'on employait au besoin, au lieu de *répandre ;* ce mot a vieilli *.

* A quelle époque un mot peut-il être censé assez vieilli pour qu'il ne soit plus d'usage ? Nous trouvons le mot *épandre* dans Boileau et dans

J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre;
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(à Rodogune.)

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,[1]
Madame; mais, ô dieux! quelle rage est la vôtre!
Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
Et m'enviez soudain l'unique et foible appui
Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui!
Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge;
Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas! en vain
Il voudra se garder de cette même main.
Enfin je suis leur mère, et vous, leur ennemie;
J'ai recherché leur gloire, et vous, leur infamie;
Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
A régler ses soupçons sur cette différence,
A voir de qui des deux il doit se défier,
Si vous n'avez un charme à vous justifier.[2]

[1] Ce plaidoyer de Cléopâtre n'est pas sans adresse; mais ce vain artifice doit être senti par Antiochus, qui ne peut, en aucune façon, soupçonner Rodogune.

[2] Cela n'est pas français, et ce dernier vers ne finit pas heureusement une si belle tirade.

d'autres bons auteurs du siècle de Louis XIV, qui semblent même l'avoir préféré quelquefois à *répandre*. Nous le trouvons dans *la Henriade* :

De noirs torrents de soufre *épandus* dans les airs.

Permettons donc aux poètes de le rajeunir en l'employant. P.

RODOGUNE, à Cléopâtre.

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée ;
Et n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.[1]
Je ne m'étonne point de voir que votre haine
Pour me faire coupable a quitté Timagène.
Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée
Craignoit qu'en expirant ce fils vous eût nommée :
Mais de ses derniers mots voyant le sens douteux,
Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
Certes, si vous voulez passer pour véritable
Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
Je veux bien par respect ne vous imputer rien ;
Mais votre bras au crime est plus fait que le mien ;
Et qui sur un époux fit son apprentissage
A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
Je ne dénîrai point, puisque vous les savez,
De justes sentiments dans mon âme élevés :
Vous demandiez mon sang ; j'ai demandé le vôtre :

[1] On n'a rien à dire sur ces deux plaidoyers de Cléopâtre et de Rodogune. Ces deux princesses parlent toutes deux comme elles doivent parler. La réponse de Rodogune est beaucoup plus forte que le discours de Cléopâtre, et elle doit l'être : il n'y a rien à y répliquer, elle porte la conviction ; et Antiochus devrait en être tellement frappé, qu'il ne devrait peut-être pas dire, *Non, je n'écoute rien :* car, comment ne pas écouter de si bonnes raisons : mais j'ose dire que le parti que prend Antiochus est infiniment plus théâtral que s'il était simplement raisonnable.

Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre;
Comme par sa prudence il a tout adouci,
Il vous connoît peut-être, et me connoît aussi.

(à Antiochus.)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
Que pour don nuptial vous immoler un frère :
On fait plus; on m'impute un coup si plein d'horreur,
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

(à Cléopâtre.)

Où fuirois-je de vous après tant de furie,
Madame? et que feroit toute votre Syrie,
Où seule et sans appui contre mes attentats
Je verrois....? Mais, seigneur vous ne m'écoutez pas!

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien; et dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous et ma mère :
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.
 Suivons aveuglément ma triste destinée;
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas;
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas;
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre :
Heureux si sa fureur qui me prive de toi
Se fait bientôt connoître en achevant sur moi, [1]
Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre,

[1] *En achevant sur moi* dépare un peu ce morceau qui est très beau; *achevant* demande absolument un régime. *Tout lieu de me surprendre* est trop faible, *réduire en poudre*, trop commun.

Son crime redoublé peut arracher la foudre!
Donnez-moi.

RODOGUNE, l'empêchant de prendre la coupe.

Quoi, seigneur!

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain:
Donnez.

RODOGUNE.

Ah! gardez-vous de l'une et l'autre main!
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine;
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnoit tantôt ose enfin m'accuser!

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente;
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente:
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois.
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve; et, pour toute réplique,
Faites-en faire essai par quelque domestique. [1]

[1] Apparemment que les princesses syriennes faisaient peu de cas de leurs domestiques; mais c'est une réflexion que personne ne peut faire dans l'agitation où l'on est, et dans l'attente du dénoûment.

L'action qui termine cette scène fait frémir, c'est le tragique porté au comble; on est seulement étonné que, dans les complimens d'Antiochus et de l'ambassadeur qui terminent la pièce, Antiochus ne dise pas un mot de son frère qu'il aimait si tendrement. Le rôle terrible de Cléopâtre et le cinquième acte feront toujours réussir cette pièce.

CLÉOPATRE, prenant la coupe.

Je le ferai moi-même. Eh bien ! redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, prenant la coupe de Cléopâtre après qu'elle a bu.

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance :
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort;
Et soit amour pour moi, soit adresse pour elle,[1]
Ce soin la fait paroître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paroissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connoissent,
Et vais, sans plus tarder....

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux
Déjà tout égarés, troublés, et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux ! quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, rendant la coupe à Laonice.

N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie;
Ma haine est trop fidèle, et m'a trop bien servie :

1 *Soit adresse pour elle* n'est pas français; on ne peut dire, *j'ai de l'adresse pour moi* : il fallait peut-être dire, *soit intérêt pour elle*.

Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi;
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçoi:
Mais j'ai cette douceur dedans cette disgrâce
De ne voir point régner ma rivale en ma place. [1]
Règne ; de crime en crime enfin te voilà roi.
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi:
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes!
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie, et que confusion!
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble!

[1] *Disgrâce* paraît un mot trop faible dans une aventure si effroyable; voilà ce que la nécessité de la rime entraîne: dans ces occasions, il faut changer les deux rimes.

Après ces vers, Corneille en avait ajouté huit autres qui ne se trouvent aujourd'hui dans aucune édition connue; Les voici:

> Je n'aimois que le trône, et de son droit douteux
> J'espérois faire un don fatal à tous les deux,
> Détruire l'un par l'autre, et régner en Syrie
> Plutôt par vos fureurs que par ma barbarie.
> Séleucus, avec toi trop fortement uni,
> Ne m'a point écoutée, et je l'en ai puni.
> J'ai cru par ce poison en faire autant du reste;
> Mais sa force trop prompte à moi seule est funeste.
> Règne; de crime en crime, etc.

Corneille supprima ces vers avec grande raison: une femme empoisonnée et mourante n'a pas le temps d'entrer dans ces détails; et une femme aussi forcenée que Cléopâtre ne rend point compte ainsi à ses ennemis. Les comédiens de Paris ont rétabli ces vers, pour avoir le mérite de réciter quelques vers que personne ne connaissait. La singularité les a plus déterminés que le goût. Ils se donnent trop

ANTIOCHUS.

Ah! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirois les dieux s'ils me rendoient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs. Laonice,
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.

(Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.)

la licence de supprimer et d'allonger des morceaux qu'on doit laisser comme ils étaient.

On trouvera peut-être que j'ai examiné cette pièce avec des yeux trop sévères; mais ma réponse sera toujours que je n'ai entrepris ce commentaire que pour être utile; que mon dessein n'a pas été de donner de vaines louanges à un mort qui n'en a pas besoin, et à qui je donne d'ailleurs tous les éloges qui lui sont dus; qu'il faut éclairer les artistes, et non les tromper; que je n'ai pas cherché malignement à trouver des défauts; que j'ai examiné chaque pièce avec la plus grande attention; que j'ai très souvent consulté des hommes d'esprit et de goût, et que je n'ai dit que ce qui m'a paru la vérité. Admirons le génie mâle et fécond de Corneille; mais, pour la perfection de l'art, connaissons ses fautes ainsi que ses beautés.

SCENE V.

RODOGUNE, ANTIOCHUS, ORONTE, TIMAGÈNE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable, [1]
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable :
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous puissiez courir;
Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie, et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie, ou sa mort;
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple:
Plaignez mon infortune. Et vous, allez au temple
Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
La pompe nuptiale en funèbre appareil;
Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

[1] L'ambassadeur Oronte n'a joué dans toute la pièce qu'un rôle insipide; et il finit l'acte le plus tragique par les plus froids complimens.

FIN DE RODOGUNE.

EXAMEN DE RODOGUNE.

Le sujet de cette tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles, sur la fin du livre qu'il a fait *des Guerres de Syrie :* « Démétrius, surnommé Nicanor, « entreprit la guerre contre les Parthes, et vécut quelque « temps prisonnier dans la cour de leur roi Phraates, « dont il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant « Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara « du trône de Syrie, et y fit asseoir un Alexandre, encore « enfant, fils d'Alexandre le bâtard et d'une fille de « Ptolémée. Ayant gouverné quelque temps comme « tuteur sous le nom de ce pupille, il s'en défit, et prit « lui-même la couronne sous un nouveau nom de « Tryphon qu'il se donna. Antiochus, frère du roi pri- « sonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes et les « troubles qui l'avoient suivie, revint dans la Syrie, où, « ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là, il porta « ses armes contre Phraates, et, vaincu dans une bataille, « il se tua lui-même. Démétrius, retournant en son « royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui « dressa des embûches sur le chemin, en haine de cette « Rodogune qu'il avoit épousée, dont elle avoit conçu « une telle indignation, qu'elle avoit épousé ce même « Antiochus, frère de son mari. Elle avoit deux fils de « Démétrius, dont elle tua Séleucus, l'aîné, d'un coup « de flèche, sitôt qu'il eut pris le diadème après la mort « de son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût « venger sur elle, soit que la même fureur l'emportât à

« ce nouveau parricide. Antiochus son frère lui succéda, « et contraignit cette mère dénaturée de prendre le poi- « son qu'elle lui avoit préparé. »

Justin, en son trente-sixième, trente-huitième et trente-neuvième livre, raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier *des Machabées*, et Josèphe, au treizième *des Antiquités judaïques*, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout-à-fait avec Appian. C'est à lui que je me suis attaché pour la narration que j'ai mise au premier acte, et pour l'effet du cinquième, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raison ailleurs. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire, puisqu'elle ne dit point ce que devint Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraisemblablement l'amenoit en Syrie prendre possession de sa couronne. J'ai fait porter à la pièce le nom de cette princesse plutôt que celui de Cléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondît cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Égypte qui portoit le même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour, quel étoit celui de mes poëmes que j'estimois le plus; et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* ou du *Cid*, que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurois volontiers donné mon suffrage, si je n'avois craint de manquer, en quelque sorte, au respect que je devois à ceux que je voyois pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces

inclinations aveugles qu'ont beaucoup de pères pour quelques-uns de leurs enfants plus que pour les autres; peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention, et n'avoient jamais été vus au théâtre; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite qui fait que cette inclination n'est pas tout-à-fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments; mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci: elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié; et cet heureux assemblage est ménagé de sorte, qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète; sa durée ne va point, ou fort peu, au-delà de celle de la représentation. Le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de mes discours, et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice au premier acte, qu'il est malaisé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre, dans le second, feroit connoître beaucoup de choses par sa confidence avec cette Laonice,

et par le récit qu'elle en fait à ses deux fils, pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation; mais ces deux scènes demeureroient assez obscures, si cette narration ne les avoit précédées; et du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle-même dans son monologue qui ouvre le second, n'auroient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sang-froid à un personnage protatique, qui se pourroit toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours. Timagène, qui l'écoute, n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvoit faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvoit avoir su déjà en la cour d'Égypte, où il étoit en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passoit dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs, ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avoit déjà quelque temps qu'il étoit de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur comme se sont passés tous ces troubles, qu'il dit ne savoir que confusément. Pollux, dans *Médée*, n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt comme lui; mais sa surprise de voir Jason à Corinthe, où il vient d'arriver, et son séjour en Asie, que la mer en sépare, lui donne juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'est

encore rien passé dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant; mais si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace dans *Horace*, vous trouverez qu'elle fait un tout autre effet. Camille, qui l'écoute, a intérêt, comme lui, à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage; et l'auditeur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leurs malheurs et des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis, où elles voient leurs frères dans l'un, et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que, lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux états, ou sur d'autres affaires publiques, il est très malaisé d'introduire un acteur qui les ignore, et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci : Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari avoit épousé Rodogune chez les Parthes; et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avoit pas encore épousé Rodogune, et venoit l'épouser dans son royaume pour la mieux établir en la place de l'autre, par le consentement de ses peuples, et assurer la couronne aux enfants qui naîtroient de ce mariage. Cette fiction m'étoit absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle

ne fît point d'horreur aux spectateurs, qui n'auroient pas manqué d'en prendre une assez forte, s'ils les eussent vus amoureux de la veuve de leur père ; tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs !

Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pu trahir son secret aux princes ou à Rodogune, si elle l'eût su plutôt ; et cette ambitieuse mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate, par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour, indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins ; mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopâtre, avec espoir de la voir exécuter par les princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun, et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle étoit avertie par Laonice de celle que la reine leur avoit faite, et devoit prévoir que, si elle se fût déclarée pour Antiochus qu'elle aimoit, son ennemie, qui avoit seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour l'aîné, afin de les commettre l'un contre l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pu causer sa perte. Ainsi elle devoit s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avoit point de meilleur moyen que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devoit à la mémoire de leur père, qui avoit perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle savoit bien qu'ils n'accepteroient pas. Si le traité de paix l'avoit forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnoissance, la liberté qu'ils lui rendoient la rejetoit dans cette obligation. Il

étoit de son devoir de venger cette mort; mais il étoit de celui des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïroit, s'ils lui avoient obéi; que, comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père seroit un parricide, si elle la recevoit de leurs mains.

Je dirai plus: quand cette proposition seroit tout-à-fait condamnable en sa bouche, elle mériteroit quelque grâce, et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse; que la reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout par désespoir de les perdre tous deux, plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire, que parce que, s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle vouloit empoisonner publiquement, il les auroit pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner, que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté pour empêcher qu'Antiochus n'en

commît un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avoit qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue, il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complète, puisqu'ils sont hors de péril; et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE TOME CINQUIÈME.

FIN DU TOME CINQUIÈME.



Dans les notes sur *le Cid*, tome II, pag. 434 et 484, et peut-être encore dans un ou deux autres endroits, par simple erreur de chiffre on a mis 1692 au lieu de 1682, pour la date de la dernière édition soignée par Pierre Corneille, qui mourut en 1684. La date de 1692 est celle d'une édition de ses Œuvres donnée par Thomas Corneille. R.

